

LE CRAPOUILLOT

Ma non conformiste

VASSILIEFF

LES SUPERFEMMES

D'YVETTE ROUDY A CATHERINE DENEUVE

LE CRAPOUILLOT

NOUVELLE SÉRIE

C'est aussi
71 numéros
parus
à ce jour

**CERTAINS SONT
ENCORE DISPONIBLES**

**18 F l'unité
Frais d'expédition
compris**

- N° 58 LES HOMOS
- N° 59 LE VRAI MITTERRAND
- N° 60 LES TOUBIBS SUR LE GRIL
- N° 61 LES GROSSES TETES

LE CRAPOUILLOT

Jean Galtier-Boissière († 1966) - Jean-François Devay († 1971)
Revue de bibliothèque non conformiste
Nouvelle série n° 72

Direction - Rédaction
Administration - Publicité :
49, avenue Marceau, 75116 Paris. Tél. : 720-65-09

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Jean-Claude GOUDEAU

NUMERO REALISE SOUS LA DIRECTION DE
Yannick BOURDOISEAU

REALISATION TECHNIQUE
Pierre GATINIOL
Claude CHAUVEAU

Abonnements
6 numéros : FRANCE 80 F
ETRANGER 95 F (taxes aériennes en sus)
C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74
(Pour changer d'adresse, joindre 4 F)

Composition : SEPA
Imprimé en France par BRODARD GRAPHIQUE

Société d'Éditions Parisiennes Associées
R.C. Seine 63 B 5039
Commission paritaire octobre 1978 n° 61.147
Président-directeur général : Patrice BOIZEAU
Dépôt légal : 4^e trimestre 1983

- N° 62 L'ETAT DE DISGRACE
- N° 63 LES FEMMES FATALES
- N° 64 LES CORSES
- N° 65 ESPRIT ES-TU LA ?
- N° 66 L'ARGENT A GAUCHE
- N° 67 LES MEILLEURS DESSINS
DE LA PRESSE
- N° 68 LA BATAILLE DE PARIS
- N° 69 L'ECOLE EN GUERRE
- N° 70 LE PAMPHLET
- N° 71 LES MONSTRES

Bulletin à **DECOUPER** ou à **RECOPIER** et à adresser au service des ventes du Crapouillot
49, avenue Marceau - 75116 PARIS

NOM..... PRENOM

ADRESSE.....

Je désire recevoir les numéros

N° 58 N° 59 N° 60 N° 61 N° 62 N° 63 N° 64 N° 65 N° 66 N° 67 N° 68 N° 69 N° 70 N° 71

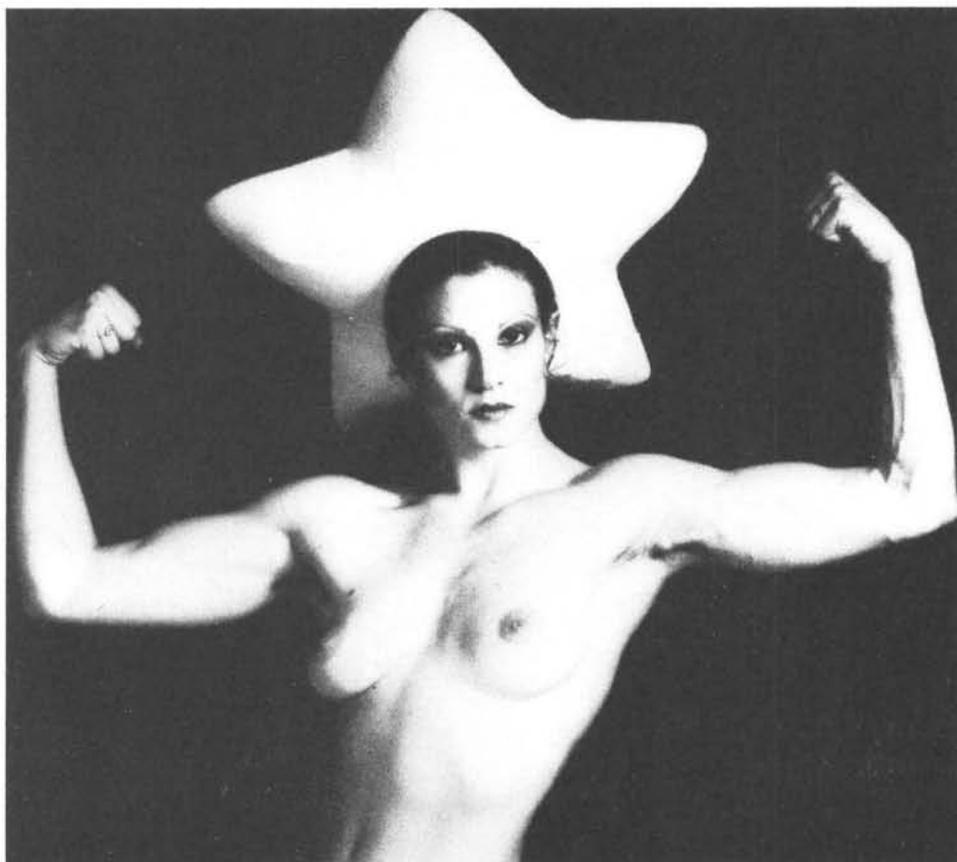
(Mettre une croix dans le ou les carrés choisis)

Ci-joint mon règlement par

chèque bancaire chèque postal

SEPA PARIS 25 391 74 C

Les Superfemmes



Lisa Lyon,
championne
du monde
de
body-building.
(Photo
extraite
de l'album
de Robert
Mapplethorpe,
éditions
Filipacchi.)

● Madame Roudy, tu nous embêtes, par Gérard Angel	Page 5
● Tous ces métiers qu'elles nous prennent, par François Dumonteil	Page 10
● Panne sèche chez les pétroleuses, par Alain de Benoist.....	Page 17
● Les nouvelles séductrices, par Antoine Gémier	Page 25
● Supplique aux dames du temps présent, par Alphonse Boudard	Page 32
● La littérature est tombée en quenouille, par Jean Bourdier	Page 34
● Les femmes à la page, par Béatrice Claverie	Page 37
● Ces dames au pouvoir, par Jean Renaud-Groison	
1. Aux urnes, citoyennes.....	Page 40
2. Main basse sur nos portefeuilles	Page 46
3. Celles qui dérangent.....	Page 51
● Leurs compagnes en campagne, par Sophie Huet.....	Page 55
● Les égarées de la terreur, par Jean Renaud	Page 59
● Chères patronnes, par Marie-Jeanne Viel	Page 62
● Toutes en scène, par Robert Arnaud	Page 68
● Souvenirs obscurs d'un homme-objet, par Jean-Claude Goudeau.....	Page 73
● Elles portent (haut) la culotte, par Stéphanie Leclair	Page 74
● La presse enjuponnée, par Christian Grisey	Page 76
● Le crépuscule des hommes, par Alain de Benoist	Page 80

(Couverture de Jacques Vassilieff)

AVANT-PROPOS

ELLES arrivent, elles sont là ! Ni suffragettes ni dévoreuses, mais sûres d'elles-mêmes comme de l'univers, elles prennent en charge le fardeau de l'homme blanc, jaune ou noir. Et l'homme, accoutumé à céder la place par politesse, s'étonne de s'en voir virer, désormais, sans espoir de retour. Heureux encore si on lui laisse une petite place au lit pour perpétuer l'espèce.

Elles : les femmes, bien sûr. La « moitié du ciel » selon Mao, « la désolation du juste » pour ce vieux cafard de Proudhon. Majorité pas très silencieuse, mais diablement conquérante par les temps qui courent. Au point que le vénérable domaine patriarcal arpenté dans ce **Crapouillot** ressemble à une taupinière d'où émergent ici une académicienne, là une générale, ailleurs une redresseuse de bilans et une pilote de course. Chaque jour apparaît une nouvelle trouée : l'école de police, les pompes funèbres, la marine marchande... Rien n'arrête ces superfemmes, qui laissent loin derrière elles les cortèges bêlants du MLF et s'imposent par le talent, le courage ou le charme.

Comme les hommes...

Heureusement, il y a madame Roudy. Avec un sens aigu du contretemps — intuition féminine, où es-tu ? — notre ministre des Droits de la femme vient d'engager un combat d'arrière-garde contre le sexisme des publicitaires.

Les hommes découvrent ainsi, avec soulagement, qu'ils peuvent encore piquer l'amour-propre de celles qui ont si longtemps barboté leurs économies.

Piètre consolation, et bien illusoire : car madame Roudy passera et, avec elle, le souvenir de son combat contre les moulins à vent, alors que les femmes triomphantes resteront au pouvoir.

Et il ne restera plus aux hommes, tombés de leur trône, qu'à chercher refuge dans les bras caressants du sexe opposé.

La « désolation du juste » ne fut-elle pas toujours, aux moments difficiles, la consolation des affligés ?

Le Crapouillot



MADAME ROUDY, TU NOUS EMBÊTES...

par Gérard ANGEL



Dessin de
Jacques Vassiliev.

« **B**ONJOUR madame le ministre » ; « Bonjour madame la ministre ». Les huissiers du ministère des Droits de la femme ne savent plus à quelles saintes se vouer. Quelle formule doivent-ils utiliser pour ne pas choquer le féminisme à fleur de peau d'Yvette Roudy, locataire depuis deux ans de cette noble maison installée au 53 de l'avenue d'Iéna ? Le problème n'est pas totalement nouveau pour eux. Il y avait déjà eu Françoise Giroud-la-Pionnière et Monique

Pelletier-la-Mère-de-famille. Mais, avec elles deux, pas de doute possible : la première méritait à l'évidence, par son passé professionnel de directrice de « L'Express » et son énergie à revendre, un « le » sans équivoque. De même, « madame la ministre » convenait comme un gant à Monique Pelletier, d'abord femme avant d'être ministre.

Pour Roudy-la-Révoltée, on reste dans l'expectative. « Madame le ministre » ne risque-t-il pas d'entraîner les foudres

de celle qui revendique haut et fort sa féminité, son féminisme militant ? Mais un « madame le ministre » n'est pas plus satisfaisant, l'intéressée risquant alors d'assimiler cette « petite différence » à un crime impardonnable à ses yeux : le sexisme.

Soyons sérieux : laissons là cette interrogation finalement sans grande importance ; tous ceux qui la connaissent l'appellent tout simplement Yvette, tranchant de la sorte ce véritable nœud gordien, évitant par la même occasion de façon fort astucieuse de tomber sous le coup de cette (future ?) loi plus stupide que scélérate et que tout le monde connaît déjà sous le nom de « loi antisexististe ».

Une déclaration de guerre

Venant de Madame-la-le, ce projet n'est pas fait pour nous surprendre. Sous Giscard, il y avait bien eu, déjà, un ministère de la Condition féminine qui, comme son nom l'indiquait, se penchait sur le sort des quelque 51 % de Français que l'on dit appartenir au « sexe faible ». Traquant les différences de salaires, de droits sociaux et d'une façon plus générale les traitements discriminatoires des deux sexes, Françoise Giroud et Monique Pelletier avaient, chacune à leur manière, œuvré dans le sens de l'égalité entre tous les Adam en pantalon et toutes les Eve en jupons.

La démarche de dame Roudy est tout autre : forte de son titre de ministre — aujourd'hui déléguée — des Droits de la femme, elle donne quelquefois l'impression de vouloir faire payer à la gent masculine les siècles d'oppression subie par ses congénères, oubliant au passage que celles-ci avaient bien souvent d'autant plus d'influence au sein de la cellule familiale qu'elles restaient écartées des responsabilités professionnelles et politiques.

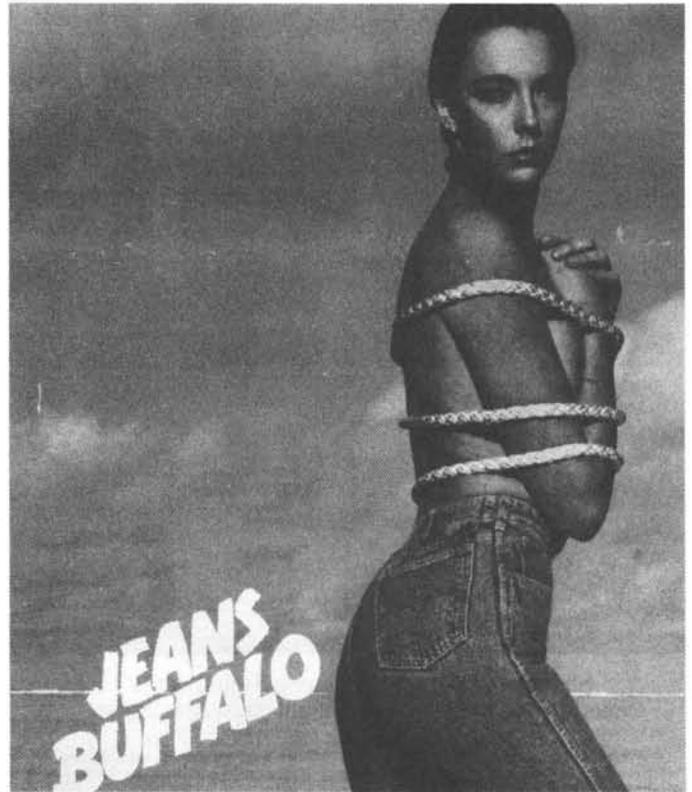
Mais laissons ce passé bien révolu et sur lequel beaucoup de messieurs pleurent avec des arrière-pensées inadmissibles, donnant du même coup des arguments à toutes les Roudy de la planète.

Il est, en revanche, une évidence que l'on peut constater. Il existe dans l'appellation « ministère des Droits de la femme » une connotation agressive. Tel un jeune général sans expérience partant à la bataille, Madame la-le est bien décidée à combattre sur tous les fronts à la fois, au risque de ne pas être suivie par ses propres troupes.

En deux ans, elle n'a pas ménagé sa peine : le remboursement de l'avortement par la Sécurité sociale, c'est elle ; l'information urbi et orbi sur la contraception, notamment dans les lycées et les collèges, c'est encore elle ; le projet de loi antisexististe qui vise à interdire aux publicitaires de déshabiller les femmes pour faire vendre leurs produits, c'est toujours elle. C'est d'ailleurs là que Madame la-le s'affirme vraiment comme une femme. Ce dernier projet, avant même d'avoir été discuté devant le Parlement — le sera-t-il seulement un jour ? — a déjà fait couler beaucoup d'encre. Que lui importe, à vrai dire ? On a même l'impression qu'elle éprouve quelque plaisir, quelque jouissance, serait-on presque tenté d'écrire, à se faire critiquer, y compris par certains et certaines de ses amis, à être la cible de mille attaques simultanées.

Car les réfractaires ne manquent pas.

Hors des XVI^e et VII^e arrondissements et des campus universitaires, le féminisme militant a toujours eu pour conséquence de faire sourire le Français moyen et franchement rigoler sa compagne. Au lendemain de mai 1968, le MLF a eu son heure de gloire, mais, comme on le verra plus loin, il est depuis largement retombé aux oubliettes. Comment aurait-il pu en être autrement, défendu qu'il était le plus souvent par



Les « jeans » par qui le scandale arrive. Plutôt mignon, le corps du délit...

quelques bourgeoises aisées en « mâle » d'émotions, ou plus simplement par des filles de Lesbos, quand ce n'était pas par des laiderons capables de faire fuir tout un régiment de soldats en quête du repos du guerrier ?

Dieu et Yvette me pardonnent cet humour de bas étage, digne d'un macho attardé. Reconnaissons cependant que Madame la-le (laissons définitivement Dieu tranquille dans une affaire dans laquelle il n'a strictement rien à voir) traîne derrière elle des troupes bien encombrantes. Rendons-lui cette justice, elle n'a vraiment rien de commun avec une Simone de Beauvoir qui refusait la maternité avant que l'âge lui retire cette responsabilité. Soyons honnête ; le physique de notre ministre n'est pas repoussant. Sa photo a même été publiée dans les pages de *Lui* ; que nos lecteurs se rassurent, c'était uniquement pour illustrer une interview qu'elle avait accordée à ce magazine si friand de femmes-objets.

Ce n'est pas lui faire injure de dire qu'elle aurait bien peu de chance dans un concours au titre d'une miss quelconque, même avec son nez refait. Mais elle appartient à cette race de femmes qui, si elles ont un visage quelque peu ingrat, n'en possèdent pas moins un certain charme. Et, lorsqu'elle troque le jean pour un tailleur élégant, la voilà semblable à tant de bourgeoises de province, femmes de cadres supérieurs et mères de famille épanouies. Comme nombre de ses semblables, elle a suivi autrefois en bonne épouse son mari en Grande-Bretagne.

Les souffrances d'Yvette

Décidément, peu de choses prédestinaient Yvette à devenir la féministe révoltée que nous connaissons. On serait même enclin à penser qu'elle s'est postée sur ce créneau dans le seul but de percer au sein du parti socialiste. Elle-même reconnaît avoir été socialiste avant de devenir féministe. Si tel est le cas, saluons sa

réussite et constatons qu'il s'agit là d'une attitude largement répandue dans les milieux masculins.

Elle aurait d'ailleurs eu bien des excuses à agir de la sorte. Issue d'un milieu modeste, elle s'est faite seule, gravissant un à un, comme on dit dans les mauvais romans, les échelons de la réussite.

Née en Gironde le 10 avril 1929, dactylo à seize ans, bachelière par correspondance, elle profite de son séjour outre-Manche pour devenir traductrice. C'est ainsi qu'elle révèle au public français *La femme mystifiée* de la féministe américaine Betty Friedan, puis *Ma Vie* d'Eleanor Roosevelt. De retour en France, elle entre en 1965 à la Convention des institutions républicaines, puis au parti socialiste. Après avoir été chargée, aux côtés de Pierre Joxe, du secteur national formation, elle accède dès 1973 au comité directeur du parti. Son ascension ne s'arrêtera pas là. On la retrouve ensuite secrétaire nationale à l'action féminine, animant parallèlement le club Femme 2000. Elue député socialiste à l'Assemblée des communautés européennes le 10 juin 1979, elle obtient ensuite la création d'une commission des droits de la femme, assume la présidence, prélude logique à ses fonctions ministérielles actuelles.

Traduire autrui donne bien souvent des picotements à la plume. Madame le-la n'a pas dérogé à cette règle ; après avoir assumé la rédaction en chef de la revue *La femme du XX^e siècle*, elle publie trois livres, *Le couple dans la société*, *La réussite de la femme* et *La femme en marge*, ce dernier ouvrage ayant été couronné, non pas par le Femina, mais par une préface signée Mitterrand.

S'il saute aux yeux que le féminisme l'a bien servie, la fougue qu'elle met à défendre ne peut cependant être totalement feinte. Il correspond probablement à sa nature profonde. Combien, dans ces conditions, sœur Yvette doit souffrir ! A l'image de tous les partis politiques, le PS est éminemment misogyne. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder du côté de Tonton François qui ne compte pas une seule représentante du sexe féminin dans son plus proche entourage. Son intérêt pour les femmes croît à mesure que s'approche une échéance électorale. Celle-ci passée, Mitterrand revient aux choses sérieuses et se retrouve entre hommes pour les étudier (1).

Face à ce comportement particulièrement sexiste, Madame la-le fait preuve d'un aveuglement qui frise l'indécence.

Reléguée au rang de simple ministre déléguée lors du dernier remaniement, elle ne participe plus, en règle générale, aux conseils des ministres.

A-t-elle ressenti amèrement cette atteinte aux droits des femmes ? Il est permis de le penser. Mais, quand on s'appelle Yvette et qu'on a fait vœu de montrer aux mâles leur infériorité, il n'y a pas de place pour les jérémiades, les états d'âme ou les demi-confidences qui font la joie des journalistes politiques. En un mot, il n'est pas question qu'elle puisse s'abaisser à de telles pratiques, courantes chez les ministres du sexe masculin. Elle encaisse sans rien dire.

Sa vengeance n'en est pas moins terrible, perfide même. Son projet de loi a beau déplaire, ses amis lui demandent de faire machine arrière toute, elle n'en démord pas et continue à s'y accrocher comme une jeune lycéenne à son premier monokini. Contre vents et marées, même si elle doit batailler autant ses amis que ses ennemis, elle veut sa loi et ne reculera devant rien pour la faire adopter.

A ses yeux, la publicité a péché : elle doit payer. Finis les déshabillés pour vanter les lessives, les créatures de rêve offertes en pâture au gogo de consommateur, les poitrines aguichantes, les fesses bien rondes, les chutes de reins à vous couper le souffle. Terminées les Myriam qui vous promettent des lendemains enchanteurs et parviennent finalement à vous faire un pied de nez en vous montrant la lune. Exeunt les clins d'œil coquins, les mannequins qui s'effeuillent, les femmes en jeans que l'on ligote et qui semblent aimer cela, l'afficheur qui tient ses promesses ou le créatif qui laisse un peu trop fantasmer son imagination. Les publicitaires n'auront plus qu'à bien se tenir s'ils veulent échapper aux foudres de la loi antisexiste. Et tant pis si la lecture de nos magazines ne rend plus possible les leçons d'anatomie féminine, si les affiches deviennent aussi tristes et laides que les murs de nos villes. Jetons un dernier regard ébloui avant qu'il ne nous reste plus que les yeux de quelques rescapées pour pleurer, si tout du moins le port des lunettes n'est pas bientôt rendu obligatoire en même temps que celui du tchador.

(1) Edith Cresson a d'ailleurs malencontreusement croqué le morceau en déclarant durant son voyage aux Etats-Unis que le président François « détestait le féminisme ». Le lobby féministe américain étant l'un des plus puissants, cet aveu n'est pas tombé dans l'oreille de sourdes...



Dessin de Jacques Faizant, paru dans « Le Point ».

Suite
page 8

Qui l'aurait cru ? Notre féministe en chef, partisane inconditionnelle de la libération de la femme, des seins nus sur les plages et de la pilule au lycée, de la mère au bureau et du père au berceau, se drape aujourd'hui dans une pudibonderie de dame patronnesse.

Excessive là comme ailleurs, Madame la-le est allée très loin. Son texte prévoit notamment que « ceux qui auront procédé à la discrimination, à la haine ou à la violence à l'égard d'une personne d'un groupe de personnes à raison de leur sexe, de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée seront punis d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 2 000 à 300 000 F ou de l'une de ces deux peines seulement ». N'en jetez plus, la coupe est pleine. Sexisme, racisme, même combat. On croit vraiment rêver.

Désolé Yvette, mais je ne trouve pas la femme avilie en regardant Myriam, en contemplant cette créature ficelée qui porte un jean Buffalo, en admirant cette délicieuse personne en sous-vêtements et porte-jarretelles dont un homme caresse la cuisse. Et, si j'en crois les résultats de vente de ces produits auprès des femmes, je ne suis pas le seul du même avis. Responsable de la campagne de publicité Buffalo, Jean-François Fabry fait justement remarquer que les sondages révèlent que les femmes portant un jean veulent aussi être érotiques.

La « pub » est-elle toxique ?

Pourquoi voudrait-on nous faire croire que l'utilisation de la femme peu ou prou déshabillée est avilissante ? Depuis quelque temps, les publicitaires ont d'ailleurs compris tout l'intérêt qu'ils peuvent retirer de l'image de l'homme. On a vu ainsi un mâle renversé sur le capot d'une automobile pour les besoins d'un jean, quelques voyeuses admirer les sous-vêtements masculins. Les hommes devraient-ils pour autant crier au scandale, amener le ban et l'arrière-ban pour dénoncer je ne sais quelle discrimination ? Un homme transformé en sandwich par deux femmes pour promouvoir une eau de toilette n'a pas provoqué de réactions hostiles de la part de mes congénères.

Si ce projet de loi se contentait d'être stupide, on pourrait prendre le parti d'en rire ; le plus grave, c'est qu'il est dangereux. Qui dira quand une publicité aura appelé à la

discrimination sexiste ? Où commence cette discrimination, où s'arrête-t-elle ? Que décideront les juges lorsqu'ils seront appelés à se prononcer ?

On peut imaginer qu'ils acceptent un certain nombre de centimètres carrés dénudés au-delà duquel il y aurait délit. Ou bien qu'ils autorisent un seul sein nu, les deux cuisses, à moins qu'ils préfèrent une chute de reins ou un ventre. Arrêtons-là ces supputations ridicules. Comme l'a si bien dit Colette : « La vertu ne se mesure pas au centimètre carré de peau nue. » Madame la-le ne s'est, elle, malheureusement pas arrêtée aussi vite. Dans sa soif de légiférer pour ses amies, elle a pondu un article prévoyant la possibilité pour « toute association, régulièrement déclarée, dont les statuts ont pour objet depuis au moins cinq ans à la date des faits, de combattre les discriminations fondées sur le sexe » de se porter partie civile.

Avouons que nous touchons l'absurde. Qu'une cheville trop fine déplaie au mouvement des lesbiennes en colère, qu'un collant mal ajusté révolte les excitées de la jarretelle ou que tout simplement une minijupe heurte la sensibilité des OAPDBJ (traduisez « on n'a pas de belles jambes »), et c'est un procès en perspective.

Avant d'accoucher de ce monstre, Yvette Roudy aurait pu se poser cette question élémentaire : la publicité abuse-t-elle vraiment dans ce domaine ? Pour connaître la réponse, le plus simple aurait été de consulter les organisations professionnelles concernées. Pressée d'en finir avec ce qu'elle considère certainement comme le plus grand scandale de notre temps, soucieuse de ne pas perdre une minute pour ouvrir la cage de la panthère noire, défaire les liens de la femme au jean et revêtir Myriam avant qu'elle n'attrape froid, notre ministre n'y a pas pensé.

Avec un peu moins de précipitation et un peu plus de sérieux, elle se serait aperçue que les professionnels de la publicité ne l'avaient pas attendue pour s'imposer leur propre autodiscipline. Elle aurait ainsi appris que le Bureau de vérification de la publicité sanctionne depuis près de dix ans « tout manquement aux dispositions devant être observées dans la publicité sur le respect de la dignité de la femme ».

De même, le Conseil national de la publicité, qui regroupe toute les parties prenantes de la trilogie publicitaire (annonceurs-agences-médias) a, en janvier 1982, diffusé un avis qui précise que « la représentation de la femme ou de l'homme dans



les publicités doit être utilisée dans des conditions telles qu'elle ne soit pas de nature à être perçue comme une provocation ».

Cet avis extrêmement complet aborde aussi les rôles respectifs de la femme et de l'homme dans la société, recommande d'éviter tout ce qui pourrait faire apparaître un manque d'instruction, d'intelligence ou d'autonomie, ou une position de dépendance excessive vis-à-vis des produits.

« Même la Régie française de publicité qui a en charge le contrôle de toute la publicité télévisée s'est penchée sur le problème. Elle a inclus dans son règlement intérieur un article qui rappelle que « les messages publicitaires qui s'adressent aux femmes ou dans lesquels elles figurent doivent tenir compte du rôle essentiel qu'elles jouent dans la société et contribuer à assurer le respect de la dignité de leur condition ».

On est vraiment loin de l'image qu'essaye de donner Roudy du publicitaire et de l'annonceur prêts à tout pour vendre leurs produits. Une telle attitude serait d'ailleurs stupide et suicidaire sur le plan commercial. Si les publicités ridiculisaient les femmes, il y a fort à parier que les consommatrices se détourneraient rapidement des produits ainsi présentés.

Ils vivent des femmes

André Rousselet, grand ami du président de la République et patron de la plus grande agence de publicité française, l'agence Havas, a clairement désapprouvé ce projet, déclarant qu'il constitue à ses yeux « une entrave à la liberté d'expression, donc à la liberté tout court ». Et, poursuit-il, « les femmes sont trop belles pour qu'on veuille nous les cacher ». Et de conclure : « C'est un projet qui menace la publicité car il peut remettre en cause l'une de ses fonctions essentielles : émouvoir, amuser et faire rêver. »

Un autre grand publicitaire, également socialiste, Jacques Séguéla, l'inventeur de la « Force tranquille », a pris nettement position contre, même s'il tente comme à son habitude de ménager Madame la-le et le chou :

« Je suis, a-t-il déclaré, pour le projet de loi, mais contre la loi. Je m'explique : je crois que le métier de ceux qui nous gouvernent, qu'ils soient de droite ou de gauche, est de mettre le doigt sur les problèmes du moment. Madame le ministre a eu tout à fait raison de se pencher sur l'utilisation des femmes dans la publicité : il faut être clair, on en a longtemps abusé.

Heureusement, ce temps est fini ; 80 % des consommateurs sont des femmes ; donc ceux qui nous font vivre, ce sont les femmes. Pour en revenir au projet, je pense donc que le ministre a eu raison de bâtir un projet de loi pour faire prendre conscience, à la fois aux professionnels et au public, des problèmes. Mais, quelle idée de confier à un juge qui n'y comprend rien le soin de s'en mêler ! J'ai rencontré deux cents juges : il n'y en a pas eu un qui m'ait dit qu'il s'estimait compétent pour juger de cette subjectivité. »

Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites ! Pour Séguéla, Yvette Roudy a eu raison de faire son texte, mais celui-ci n'est qu'un tissu d'inepties et son entrée en application serait dangereuse. Combien le proverbe a raison quand il dit qu'il faut se méfier autant de ses amis que de ses ennemis.

Pourquoi, peut-on se demander en conclusion, notre Roudy-la-Révoltée s'est-elle engagée dans une aussi mauvaise querelle ? Un psychiatre trouverait peut-être dans le fait qu'elle a passé deux ans en Ecosse, ce pays où les hommes portent le kilt, un début de réponse.

Si les publicitaires ont été les premiers à réagir face aux dangers de ce projet de loi, ils ne sont pas, loin s'en faut, les seuls menacés. L'assimilation faite entre sexisme et racisme fait planer une menace sur toutes les représentations futures de la femme qui pourrait être ressenties comme sexistes par certaines associations d'excitées et jugées comme telles par un tribunal. Ecrivains et cinéastes n'auront plus qu'à bien se tenir pour ne pas heurter la sensibilité exacerbée de Madame la-le. Honte ainsi à celui qui mettrait désormais en scène quelques précieuses à l'aspect ridicule. A quand l'interdiction d'organiser en France des manifestations sportives où les épreuves, comme chacune le sait, ne sont jamais mixtes ? Ne s'agit-il pas là aussi de la forme la plus odieuse et la plus abjecte de discrimination ?

Décidément, Roudy est et restera féministe jusqu'à la dernière mèche de ses cheveux en bataille. Doit-on obligatoirement en déduire qu'elle est totalement perdue pour le macho andros vulgus ? N'y a-t-il vraiment rien à espérer pour lui faire partager, à défaut de nos fantasmes, au moins nos goûts ? Rassurez-vous, mâles de tous les pays, admirateurs de toutes les Myriam de la publicité. Sous ses dehors de rocher imprenable, elle n'est pas totalement insensible aux célèbres trois B (boire, bronzer, b...) du Club Méditerranée dans les villages duquel elle passe volontiers, de temps à autres, quelques jours de vacances débridées.



TOUS CES METIERS QU'ELLES NOUS PRENNENT

par François DUMONTEIL



Alice Vassart, une des premières femmes à obtenir son brevet de capitaine au long cours, à bord de son bateau, le « Zélande ».

LES hommes ont accepté longtemps sans déplaisir le travail des femmes. Et d'abord, parce qu'ils en profitaient : n'apportaient-elles pas au foyer un salaire d'appoint non négligeable ? Et puis, les emplois qu'elles prenaient ne venaient généralement pas en concurrence de celui des hommes. Si le cas se produisait, même à travail égal, le salaire des femmes était inférieur à celui des hommes : la vanité de ceux-ci n'en souffrait donc pas. Enfin, dans leur immense majorité, leur condition était celle d'ouvrières, d'employées, de dactylos, au mieux de petits fonctionnaires : postières, demoi-

selles du téléphone, infirmières, etc... Institutrice était quasiment leur bâton de maréchal.

Ces temps ont bien changé ! Jusqu'en 1914, ce n'est qu'à dose homéopathique que les femmes ont accédé à l'enseignement supérieur et qu'on vit quelques phénomènes devenir avocates, ingénieurs, professeurs ou médecins. Mais le ver était dans le fruit ! L'émancipation de la femme, sa prétention à rivaliser dans tous les domaines avec l'homme se manifestent dès les années 20. Mais les mâles font encore bonne garde. Leurs barrages commencent à craquer au lendemain de la



Les sergents-chefs Annette Dugaleix et Rena Sone-Tchouna sont les premières Françaises, en novembre 1982, à piloter comme les hommes des hélicoptères de liaison de l'armée.



« Smith and Wesson » à la ceinture, plaque des douanes sur le blouson de cuir, cette jolie Landaise de 19 ans, Christine Vicente, est la première agent motard des douanes.

Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, le torrent féminin emporte tout... ou presque, malgré la sournoise et hypocrite résistance masculine. Non seulement elles représentent 44 % de la population active — ce qui, en période de crise économique et de chômage grandissant, en font de redoutables concurrentes pour l'homme — mais elles ne se résignent plus aux seules tâches obscures. Elles veulent leur place, toute leur place jusqu'aux plus hauts échelons du monde du travail. En fonction de leur savoir et de leurs capacités. La dignité de la mère au foyer ne leur paraît plus, ô scandale, d'un attrait suffisant. La maternité n'est plus qu'un accident — heureux, espérons-le — mais qui ne les retient que quelques mois à l'écart de l'activité qu'elles ont choisie et où elles entendent faire carrière comme leurs homologues masculins.

Comment les arrêter ? Oh ! on leur tend bien quelques chaussettes-trapes, et tous les vieux règlements qui avantageaient les hommes n'ont pas encore été partout abrogés, grâce à dieu ! Telle usine, par exemple, refuse d'employer des femmes sous le prétexte humanitaire qu'il leur faudrait déplacer des poids de 20 kg, alors que ces lourdes pièces sont transportées aujourd'hui par des tapis roulants. Telle fabrique de porcelaine ne confie qu'aux ouvriers la « spécialisation » des soupières, les ouvrières étant cantonnées à la fabrication des assiettes, pour laquelle le salaire est naturellement inférieur. Sans parler de ce grand magasin où un vendeur au rayon vêtements est mieux payé qu'une vendeuse en parfumerie, pour une raison dont la subtilité nous a échappé.

Petits exemples, mais qui témoignent des résistances tenaces qu'on retrouve à des échelons plus élevés.

Combien de femmes ingénieurs réussiront à faire admettre qu'elles peuvent aussi bien que leurs collègues masculins

s'imposer sur un chantier ? Et ne connaît-on pas des chefs d'orchestre — de plus en plus rares, il est vrai — qui refusent encore d'intégrer des femmes dans leur formation ? Comment expliquer que la corporation des horlogers — pas plus d'ailleurs que celle des joailliers — ne comporte pas de femmes ? Vous n'en trouverez pas non plus comme mécaniciens dans les ateliers d'entretien — sans doute pour qu'elles ne se salissent pas leurs jolies mains avec le cambouis — et la rétive RATP n'a encore accepté que quelque 400 conductrices d'autobus sur les 8 500 chauffeurs qu'elle emploie, et une seule conductrice de métro.

On pourrait poursuivre cette liste des bastions de résistance que dénoncent les féministes, s'étonner avec elles qu'on ne compte encore que sur les doigts d'une main les femmes préfets, ambassadeurs, doyennes de faculté, capitaines au long cours, etc. Qu'elles se rassurent, au rythme où elles « font le ménage » dans les autres secteurs de l'activité nationale, on peut penser que ce « sexisme » abhorré vit ses dernières heures, et que c'est peut-être l'homme assiégé en ses derniers retranchements qu'il faudra bientôt protéger. Nous plaisantons ? Pas si sûr : jugez plutôt.

Leur robe d'hermine

Ce n'est qu'à partir de 1946 que les femmes ont pu accéder à la magistrature, et prétendre revêtir la robe bordée d'hermine. Elles ont mis depuis les bouchées doubles, et représentaient déjà en 1979 23 % des magistrats en exercice. Une proportion qui ne peut que s'accroître, puisque le nombre de femmes admises au



A Monastir, en août 1983, l'un des gardes du corps féminins de Kadhafi a déjà la main au colt. De l'autre côté de la Méditerranée, une jolie blonde aux yeux verts, Maryse Rochon, vient de forcer les portes de l'école supérieure des gardiens de la paix.

concours dépasse actuellement celui des hommes. La relative modicité des traitements n'est pas sans expliquer sans doute une certaine désaffection des hommes pour cette profession — du moins jusqu'à la crise qui limite les autres débouchés juridiques plus rentables.

On ne compte plus les femmes juges d'instruction ou même présidents de chambre, si les sommets de la hiérarchie judiciaire continuent d'être tenus solidement par leurs confrères masculins (un seul exemple : la Cour des comptes, sur 250 magistrats, ne comprend que dix femmes.)

La justice ainsi féminisée s'est-elle pour autant adoucie et manifeste-t-elle plus d'indulgence et de compréhension à l'égard des justiciables ? Il ne semble guère, hélas ! L'humour, la fantaisie qu'on rencontrait parfois naguère chez de vieux magistrats a fait place à la gravité glacée de ces dames. Et, par exemple, quel journaliste, impliqué dans un de ces procès de presse qui foisonnent aujourd'hui, n'a-t-il pas maudit l'introduction des femmes dans la magistrature en affrontant à la 17^e chambre correctionnelle l'intraitable Mme Rozès ?

Bras séculier de la justice, la police a beaucoup mieux résisté — pour des raisons faciles à comprendre — à cette invasion des femmes. Mais les temps, là aussi, commencent à changer.

Les femmes flics

Avec ses jeans, son tee-shirt, ses sabots blancs, un couffin à l'épaule, la « femme-flic » Miou-Miou a porté un rude coup à l'image traditionnelle du policier français... et a fait sourire plus d'un vieux de la vieille dans les commissariats.

Il ne faut toutefois pas exagérer l'importance numérique de ces dames dans notre système de protection de la société. Sur 108 000 fonctionnaires de police, elles ne représentent guère encore que 1 % du personnel : 36 commissaires, 513 inspecteurs, 325 enquêteurs, 179 gardiens de la paix. Mais pour juger de la révolution accomplie, il faut rappeler qu'en 1968 encore il était spécifié que le recrutement devait être strictement masculin. Et pour encourager les candidatures, on placardait des affiches du style : « *Entrez dans la police nationale, c'est un métier d'homme.* » (Avec tout ce que cela suppose de virilité bien comprise.)

Plus significatif encore, ce n'est que depuis 1975 qu'elles peuvent postuler aux fonctions de commissaires, et en quatre ans le nombre de celles-ci a déjà doublé. Or, c'est un concours difficile, où il faut non seulement un sérieux bagage intellectuel (licence ou maîtrise) mais des qualités sportives non négligeables — comme leurs collègues masculins, elles suivent des cours de karaté et connaissent le maniement des armes.

Certes, on les trouve davantage dans les services de protection de l'enfance ou de la répression des fraudes que dans les brigades de répression du banditisme. Mais elles savent parfaitement pratiquer une filature ou diriger un interrogatoire. Et lorsqu'on a voulu freiner la délinquance dans le métro parisien, c'est à une femme commissaire qu'on a fait appel.

Pour celles qui débutent au bas de l'échelle — comme gardiens (on ne dit pas gardiennes) de la paix, on les limite généralement à des travaux administratifs ou à régler la circulation aux sorties des écoles et poser des contraventions sur nos pare-brise, ce qui permet d'ailleurs de les classer à l'embauche dans la catégorie « employées de bureau ». Mais déjà, début 1983, chez les policiers en tenue, le statut des

commandants et officiers de paix a été modifié pour permettre aux femmes d'y accéder. Et les candidates affluent.

D'aucuns croient déjà que cette intrusion féminine va transformer le visage policier français. « Police douce », à l'image de Miou-Miou ? Ne rêvons pas trop...

De la générale André aux gendarmettes

Moins surprenant assurément pour le public est l'envahissement de l'armée par les femmes. D'abord, parce que ce n'est pas un phénomène nouveau. Nombreuses furent les volontaires ambulancières, conductrices de camions, secrétaires, infirmières,

Inférieur, le cerveau de la femme ? En tout cas, différent

EN 1881 l'anthropologue Paul Broca croyait pouvoir établir, après de multiples autopsies, que le cerveau des femmes pesait en moyenne 200 g de moins que celui des hommes. Et Gustave Le Bon, son élève, écrivait en 1879 : « Tous les psychologues qui ont étudié l'intelligence des femmes reconnaissent qu'elles représentent une forme inférieure de l'évolution et qu'elles sont plus proches de l'enfant et du sauvage que de l'homme civilisé ».

Aujourd'hui, les derniers travaux scientifiques constatent qu'il existe une sexualisation du cerveau, liée au fonctionnement différent des hémisphères du cerveau chez l'homme et la femme. Il en résulte que les filles ont une aptitude spatiale-temporelle moindre que les garçons et sont généralement moins douées pour les professions d'ingénieur, d'architecte, d'artiste, de physicien, qui requièrent un mode de pensée et de perception de l'espace spécifiquement traitée chez l'homme par l'hémisphère droit.

« En ce qui concerne l'intelligence générale mesurée par les tests, note Roger Piret (*Psychologie différencielle des sexes*, PUF, 1973), on ne peut conclure à la supériorité de l'un ou de l'autre sexe. Cependant, l'égalité globale n'exclut pas des inégalités particulières qui se compensent. Les filles l'emportent dans les épreuves qui font intervenir le facteur verbal, la dextérité, le goût esthétique, l'intérêt social ». Ainsi, parmi les enfants dyslexiques, on ne compte qu'une fille pour cinq garçons...

res, pendant les deux guerres. Depuis, l'armée française a toujours compté un certain nombre de femmes militarisées dans ses services. Elles sont 17 000 femmes soldats aujourd'hui et M. Hernu, notre ministre socialiste de la Défense, ne cache pas sa ferme intention d'en doubler le nombre, après avoir admis des pilotes féminins à bord d'hélicoptères de l'armée de terre, créé un détachement d'intervention parachutiste féminin, décidé que des femmes gendarmes pourraient entrer dans des unités opérationnelles (jusqu'ici, les 605 admises dans les rangs de la gendarmerie n'étaient affectées qu'à des travaux de bureau). Il a



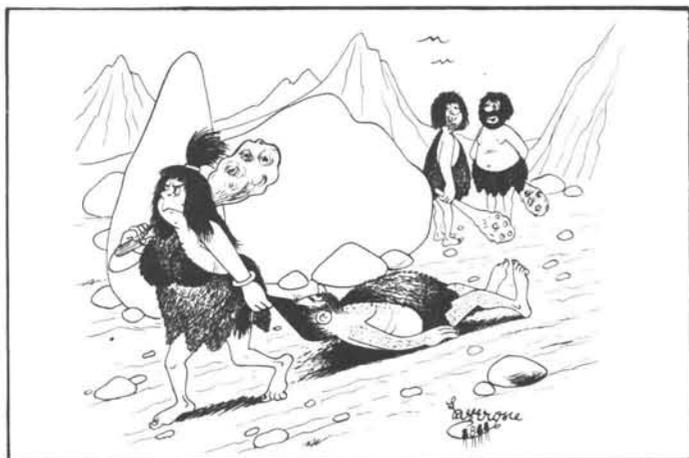
Depuis 1976, la France possède une femme général : Valérie André, qui a mené parallèlement une carrière de médecin et de pilote.

également porté de 450 à 900 le nombre des postes de volontaires féminines effectuant un service national.

Pour la première fois enfin une femme a accédé en France au grade de général : il s'agit de Valérie André, qui, comme médecin militaire, obtenait à 54 ans, en 1976, ses deux étoiles. Rien n'est plus significatif de l'évolution féminine que l'aventure de cette jeune femme assez menue, mais débordante d'énergie, qui mena parallèlement sa carrière de médecin et celle de pilote, passant son brevet de pilotage à 16 ans, et obtenant en même temps en 1948 son doctorat et son brevet de parachutiste. Engagée volontaire pour l'Indochine, neurochirurgienne à l'hôpital de Mytho, elle passera son brevet de pilote d'hélicoptère pour pouvoir aller chercher les blessés dans la zone des combats où elle accomplira plus de 120 missions. C'est là d'ailleurs qu'elle rencontrera son futur mari, l'officier d'aviation Santini, qui prendra sa retraite comme colonel — heureusement avant qu'elle-même fut nommée général, ce qui évita tout conflit hiérarchique au foyer !

Un retour en France, où elle est le médecin des pilotes d'essai à Brétigny, puis on retrouve l'intrépide médecin commandant Valérie André en Algérie, où elle dirige l'hôpital de La Reghaïa et pilote des Sikorski et des Alouette.

Telle est cette femme à l'œil vif et l'humeur enjouée, très populaire dans l'armée, qui, récemment nommée médecin inspecteur général, vient de diriger une commission d'étude prospective sur la femme militaire. En conclusion de ces travaux, Valérie André estime que, dans les trois armes, les



— Je m'étais laissé dire que c'est elle qui portait la massue dans le ménage. (Dessin de Lavigne.)

femmes peuvent tenir des postes militaires, même liés à une participation plus ou moins directe aux combats. Elle souhaite qu'elles puissent concourir comme les hommes à toutes les écoles d'officiers, y compris Saint-Cyr et Navale. A ses yeux, rien ne doit empêcher les femmes de devenir pilotes, officiers mariniers, voire gardes républicains. « Il ne faut pas juger les femmes en fonction de leur sexe, conclut-elle, mais de leurs aptitudes militaires. »

Des conclusions que Charles Hernu n'est pas loin de partager. S'il n'est pas d'accord pour l'accepter des femmes dans les unités dites de mêlée — où l'on pratique le corps à corps — il les voit fort bien en revanche servant les rampes de lancement de missiles nucléaires tactiques.

Voilà en tout cas qui relègue au placard des souvenirs la Madelon sous la tonnelle et les grosses plaisanteries des bidasses. L'ultime résistance des mâles ne se manifeste plus guère qu'au niveau du vocabulaire, comme ces appellations ironiques de « motardes » ou de « gendarmettes », nées avec le dernier film de Louis de Funès.

Des mandarins misogynes

L'avalanche féminine n'a pas épargné la médecine. En 1945, il n'y avait encore que 5 % de femmes médecins. Elles représentent déjà aujourd'hui près du quart de la profession, et la tendance ne peut que s'accroître. En 1981, un étudiant de première année de médecine sur deux appartient en effet au beau sexe.

En revanche, la plupart de ces jeunes femmes, une fois leur doctorat dans la poche de leur blouse, recherchent un exercice salarié — complet ou à mi-temps — qui leur assure la stabilité, la possibilité d'une vie familiale, et seules 12 % d'entre elles prennent le risque — avec les exigences que cette vie comporte — d'ouvrir un cabinet. Il est vrai que tous les préjugés des patients à l'égard d'une femme toubib ne sont pas encore tombés.

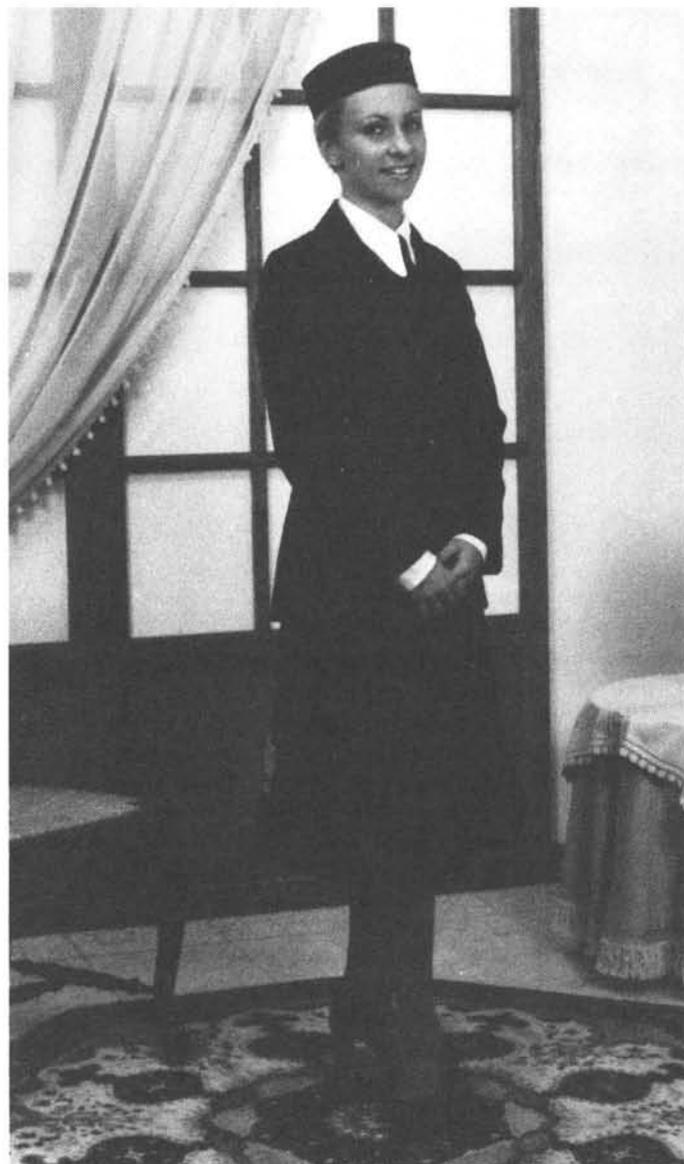
Méfiance misogyne dont témoignent avec infiniment plus de vigueur encore les mandarins qui règnent sur notre santé. On ne compte actuellement qu'une femme parmi les 130 membres de l'Académie de Médecine, et aucune n'a jusqu'ici été admise au Conseil de l'ordre.

Quant aux titulaires de chaires médicales, elles ne représentent encore que 1,4 % du total. Ce qui enrage la chroniqueuse médicale du « Monde », le Dr Escoffier-Lambiotte : « Partout, écrit-elle d'une plume vengeresse, où peut s'exercer le barrage de l'ambition, du copinage et du mandarinat, ce sont les

hommes qui défendent farouchement leurs avantages et leurs privilèges, et l'accession d'une femme aux postes de responsabilité devient ainsi un véritable parcours du combattant. » Assurément, cela n'est point faux, mais la défense de leurs intérêts par les mandarins, leur népotisme bien connu, ne s'exerce pas seulement aux dépens des femmes, si elles en sont les victimes les plus voyantes. C'est tout le système qu'il faudrait, au vrai, remettre en cause.

Beaucoup de ces jeunes femmes, devant les barrages rencontrés, s'orientent alors vers la recherche, de création plus récente, aux structures moins sclérosées, et dont les traitements attireraient moins leurs collègues masculins : CNRS ou INSERM. C'est ainsi qu'elles représentent 48 % des chercheurs en médecine et constituent 43 % de l'effectif total du CNRS et 29 % de ses chercheurs. Mais là encore, peut-on lire dans le courrier de la revue du CNRS, « toutes disciplines confondues, les femmes chercheurs ont deux fois moins de chances que les chercheurs hommes de devenir directeurs de recherches ».

Et il faut bien constater en effet qu'elles ne se sont encore vu confier aucune des directions des huit grands secteurs scientifiques. La présence, plusieurs années à la tête du ministère de la Santé de Mme Simone Veil, et à la tête du ministère des



N'aimeriez-vous pas être conduit à votre dernière demeure par cette charmante « assistante funéraire » ?

Têtes chercheuses

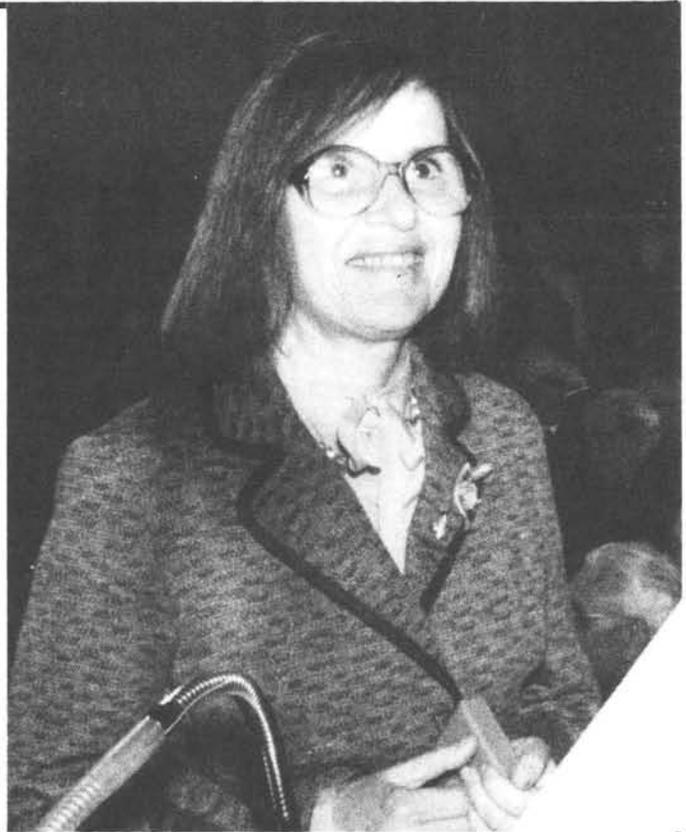
DANS bien des domaines, les hommes ont perdu pied devant ces dames. Au CNRS, ils sont en passe de perdre la tête. Les « chercheuses » de haut niveau, nanties de peaux d'âne impressionnantes, leur disputent non seulement les postes de direction, mais n'hésitent pas à les concurrencer sur des terrains parfois bien inattendus, comme le montrent ces quelques exemples :

- **Katia Krafft**, une Alsacienne au regard noir et à la voix pointue avait une formation de géologue. Une rencontre avec Haroun Tazieff la fit opter pour une spécialité qui exige autant de sang-froid que de compétence : la volcanologie. Lauréate de la Fondation de la vocation en 1969, elle organise l'expédition *Vulcain* qui étudie successivement tous ces petits trous pas chers où il ne fait pas bon vivre : les volcans d'Indonésie, de Java, de Bali, de Sumatra, de la Réunion, etc. Voyage aujourd'hui avec son mari, lui aussi volcanologue, dans un camion-caravane, pour présenter, de ville en ville, films et conférences.

- **Marie-Antoinette de Lumley**, anthropologue, docteur en médecine, docteur es sciences, maître de recherches au CNRS, chargé de cours au Muséum d'histoire naturelle et à l'université d'Aix-Marseille... n'en jetez plus ! Spécialisée dans l'étude de la pathologie préhistorique, connaît par cœur tous les bobos de nos aïeux.

- **Yvette Andrillat**, astronome, est directeur adjoint de l'observatoire de Haute-Provence. Elle a obtenu la médaille de bronze du CNRS pour ses travaux sur les étoiles de la région spectrale infrarouge. On sait du moins où elle passe ses nuits : derrière un télescope.

- **Françoise Flieder**, chimiste, s'est spécialisée dans la conservation des documents graphiques et photographiques. Elle travaille pour la direction des Archives, la direction des Musées, le Centre national du cinéma, s'occupe actuellement de « désacidifier » les trésors de la Bibliothèque nationale. Artistes qui aspirez à la gloire éternelle, vous feriez bien d'être dans ses petits papiers.



Spécialiste de physique mathématique, Mme Yvonne Choquet-Bruhat est la première, en 1980, à siéger à l'Académie des sciences, honneur qui avait été refusé à Mme Curie.

- La soixantaine sportive, **Christiane Duboul-Ravazet** dirige le centre de sédimentologie marine de Perpignan quand elle ne cultive pas sa vigne. Elle a dirigé des expéditions en Algérie et au Sahara et participé à plusieurs missions de la *Calypso* de Cousteau.

- A tout seigneur tout honneur : **Nicole Le Douarin**, seule femme nommée au conseil d'administration du CNRS et membre de l'Académie des Sciences. Elle dirigeait à 36 ans le laboratoire d'embryologie de l'université de Nantes.

Universités de Mme Alice Saulnier-Séité, n'a guère modifié cet état de choses. Mais peut-être ces deux dames étaient-elles aussi misogynes !...

L'école féminisée

Dans les carrières que nous avons jusqu'ici passées en revue, on a assisté à une progression régulière des femmes, au point de les voir parfois frôler l'égalité avec les hommes. Un phénomène social que ceux-ci, jaloux de leurs privilèges menacés, considèrent souvent avec autant de méfiance que d'inquiétude. Mais rien de pareil dans l'enseignement. Là, c'est un véritable raz de marée féminin, une victoire acquise pratiquement sans combat, l'homme cédant spontanément le terrain à sa rivale.

Le primaire fut le premier territoire conquis. C'est qu'aux yeux des hommes il n'avait plus le prestige qui auréolait aux temps héroïques ceux qu'on appelait avec Péguy les hussards noirs de la République. La fonction d'instituteur s'était

démonétisée — financièrement et socialement. Les candidats se raréfiaient : pour occuper des postes de plus en plus nombreux avec le boom démographique de l'après-guerre, il fallut bien ouvrir largement les portes aux candidates. Les maîtresses se substituèrent de plus en plus aux maîtres, jusqu'à constituer 65 % des effectifs d'instituteurs du primaire ; ajoutez à cela l'extension considérable des maternelles, où il n'était pas question, bien sûr, de faire appel à des hommes. Résultat : de plus en plus nombreux sont les enfants, garçons et filles, qui, dans toutes leurs études primaires, n'auront jamais connu l'autorité d'un homme. (Ainsi 45 % des écoles de la région parisienne n'ont aucun instituteur). Cette éducation purement féminine n'est pas sans inquiéter sociologues et pédiatres. Pour tenter de rééquilibrer les deux sexes dans cet enseignement, l'Etat en vient — ô paradoxe ! — à créer des concours distincts où les examinateurs se montrent beaucoup moins exigeants sur le chapitre des connaissances pour les candidats que pour les candidates. Favoritisme qui se manifeste encore pour les postes de directeurs d'école, donnés de préférence aux hommes.

C'est encore une majorité de femmes — moindre il est vrai, 55 % — que l'on trouve dans l'enseignement secondaire. Et il faut arriver au supérieur pour que l'homme reprenne enfin sa primauté (70 % des universitaires).

Cet engouement des femmes pour l'enseignement est parfaitement compréhensible. Voilà un métier où le nombre réduit d'heures de cours, l'abondance des vacances permettent d'assurer une vie de famille et d'élever ses enfants. Avantages qu'accroît le fait d'appartenir à la fonction publique, où les congés de maternité ne risquent pas d'entraver les espoirs d'avancement.

Mais comme il faut tout de même ménager la vanité des collègues masculins, on ne leur disputera pas les postes importants dans les syndicats — et cela d'autant moins qu'elles ont aussi leurs tâches ménagères à remplir une fois sorties de l'école.

L'amusant de cette histoire c'est qu'elles commencent à partager — ô très faiblement — avec les hommes un royaume qu'on leur croyait strictement réservé : celui des maternelles ! A force de jouer les papa-poules, certains instituteurs se sont pris au jeu, et 2 % d'entre eux ont demandé à exercer dans des maternelles !

Le bastion des pompes funèbres

S'il y a une profession qui résiste opiniâtrement à l'invasion des femmes, c'est celle des pompes funèbres. Pour les travaux de bureau et d'accueil des familles éplorées, on a éventuellement recours à un personnel féminin. Pas question en revanche de voir celui-ci exercer les graves fonctions de croque-mort. Un terme que l'on se garde naturellement d'employer aujourd'hui, pour lui substituer celui, infiniment plus respectable, d'« assistant funéraire ».

Des siècles durant, on connut pourtant les « ensevelisseuses ». Il est vrai que celles-ci n'avaient pas la mission de conduire les défunts jusqu'à leur dernière demeure.

Eh bien, au moins dans une société, « Les Pompes funèbres générales », ce tabou est tombé.

— Nous n'avons aucune prévention contre la candidature des femmes, nous ont dit deux responsables de cette entreprise. Comme les hommes, elles doivent avoir le niveau du bac, mais sans limite d'âge précise (une femme de 40-50 ans, si elle a les qualités requises, peut très bien postuler). Recrutées sur concours, elles suivent un stage de formation psychologique et réglementaire, et touchent le même salaire que leurs collègues masculins.

Ceux-ci, lorsqu'ils appartiennent aux générations récentes, habituées à la mixité depuis l'école, n'ont pas en effet la farouche intransigeance des anciens de la profession. De leur côté, la plupart des familles en deuil ne formulent aucune



Victoria Hatch a été ordonnée prêtre... Mais cela se passe dans le diocèse épiscopalien de Los Angeles...

objection à cette présence de femmes assurant la conduite du service mortuaire. Ainsi, y a-t-il désormais en fonction une vingtaine d'assistantes funéraires qui suivent le convoi et ont sous leur autorité porteurs et chauffeurs.

— Elles nous prennent tout et peuvent aussi refuser de nous donner des enfants ! disait, il y a peu, mi-grinçant, mi-souriant, un jeune d'HEC, agacé de les voir aussi envahir son école.

Et c'est vrai que, jusqu'aux portes des cimetières, la femme reconquiert ainsi insensiblement toutes les fonctions dont l'homme prétendait se réserver l'exclusivité. Mais, inversement, celui-ci commence à empiéter sur l'empire qu'on croyait réservé aux seules filles d'Eve. Aux examens de sages-femmes sont désormais autorisés à concourir aussi les hommes. Il ne reste plus qu'à régler la question du titre sous lequel ils exerceront leur technique d'accoucheur. Car ils ne peuvent guère mettre « sage-femme » sur leurs plaques. Consulté, le professeur Jean Bernard — n'est-il pas aussi de l'Académie française — a proposé le terme de « maïeuticien ». Mais on craint au secrétariat d'Etat à la Santé qu'il effraie les parturiantes. Alors, si vous avez une suggestion pour M. Hervé...



« Ne détourne pas la conversation. Si je n'étais pas ta femme, m'engagerais-tu comme secrétaire ? »
Dessin de Tetsu

Ascension et chute du MLF

PANNE SÈCHE CHEZ LES PÉTROLEUSES

par Alain de BENOIST



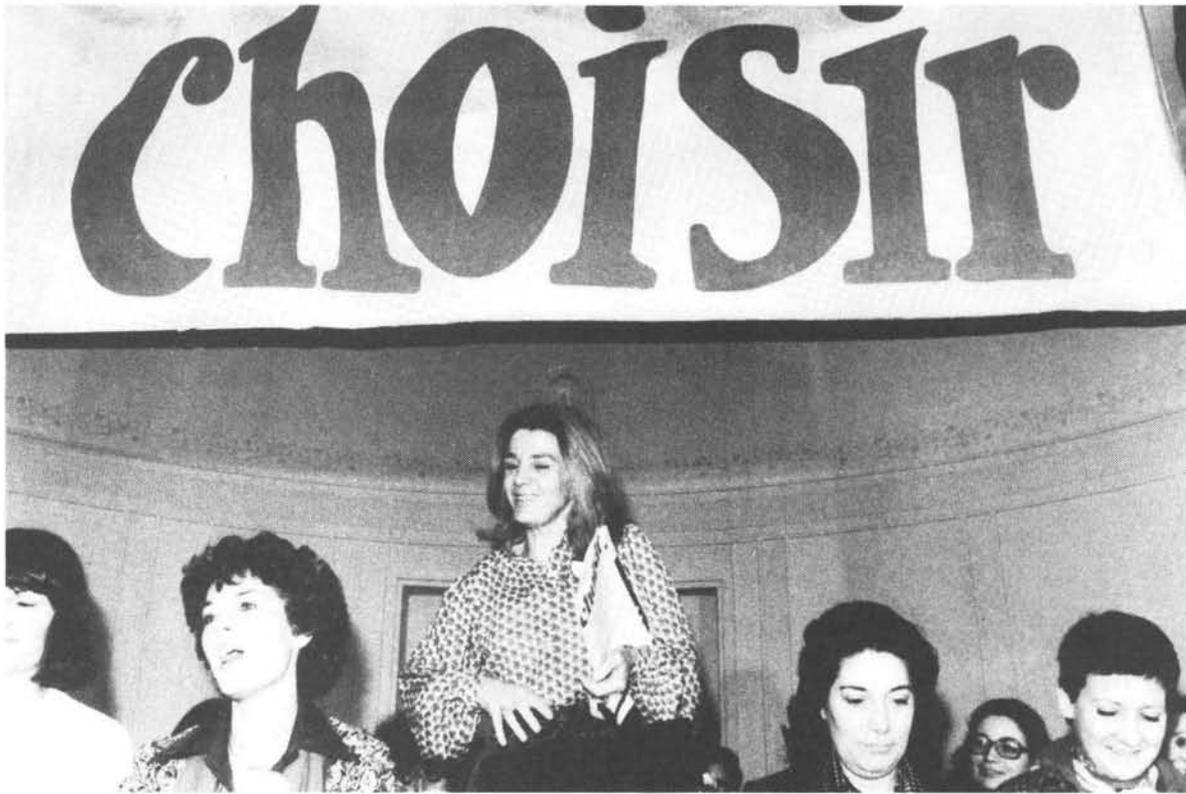
Une manif.
du MLF
à l'époque
héroïque

« **N**OUS avons appelé à voter Mitterrand. Les femmes se sont jetées dans l'aventure du changement. Cette démarche coïncidait totalement avec celle du parti socialiste de l'époque (...). Cette conjonction n'a pas répondu à nos espoirs. Les mois qui passent accusent un divorce entre le contenu idéologique du parti socialiste et celui du mouvement féministe. »

Nous sommes en octobre 1982. Celle qui exprime ainsi ses

désillusions est une experte. Tant en « divorce » qu'en féminisme.

Après avoir longtemps plaidé en faveur des mouvements « anti-impérialistes », M^e Gisèle Halimi s'est convertie au néoféminisme. « Mais, en fait, dira-t-elle, c'est la même chose. » En 1973, elle publie « *La cause des femmes* » puis, en 1978, « *Le programme des femmes* ». Depuis juin 1981, elle est député (apparenté PS) de l'Isère. Aujourd'hui, elle est déçue.



Virulente présidente du mouvement « Choisir », M^{me} Gisèle Halimi se fera élire avec l'appui socialiste député de l'Isère en 1981.

« Le PS, ajoute-t-elle, se referme frileusement sur les problèmes économiques. Notre lutte a toujours inclus une dialectique des sexes, une analyse du patriarcat que le PS, après y avoir fait un tout petit peu allusion dans sa campagne, semble complètement renier (...). Le ministère des Droits de la femme remplit de moins en moins sa fonction, qui est de faire respecter les promesses, de prendre l'avant-garde pour la cause des femmes. C'était un vrai ministère que nous voulions. Il est devenu, un peu, un alibi. »

Opinion isolée ? Nullement. Naty Garcia Guadilla, à qui l'on doit une histoire du Mouvement de libération des femmes (MLF) vue « de l'intérieur », écrit : « Je ne puis me défaire d'une impression de repli. Il est devenu moins exaltant qu'il y a quelques années de participer au Mouvement. Les idées émises, les projets conçus lors de réunions récentes me laissent souvent l'impression du déjà vu. J'ai le sentiment parfois que la créativité du Mouvement tend à s'épuiser. »

Tout avait pourtant bien commencé.

« Mort aux cochons de mâles ! »

Dans le courant des années soixante, « l'Orient est rouge » : la Chine fait sa révolution culturelle. Mais c'est surtout le « vent d'Ouest » qui souffle sur l'Europe. Aux Etats-Unis, le mouvement féministe connaît un important regain d'activité, dans le cadre d'une réactivation du gauchisme liée à la guerre du Vietnam. Ses théoriciennes sont légion. Par le relais des éditeurs et des journaux, les livres de Kate Millet (« *La politique du mâle* », Stock, 1971), Shulamit Firestone (« *La dialectique du sexe* », Stock, 1972), Betty Friedan, Ti-Grace Atkinson, Susan Brownmiller et quelques autres exercent une influence sensible dans tous les pays occidentaux. Dans le manifeste *Scum*, Valerie Solanie va jusqu'à prôner la suppression physique des hommes considérés comme des oppresseurs. La guerre contre les *male chauvinist pigs* (les « cochons de chauvinistes mâles ») est déclarée.

En France, en mai 1968, le néoféminisme est l'une des composantes de la révolte étudiante. Entre Sorbonne et barricades, tout est remis en question, à commencer par la question des rapports entre les hommes et les femmes, les problèmes de la famille et de la sexualité. Deux ans plus tôt, aux Etats-Unis, la National Organisation of Women (NOW) est née.

Le MLF à la française n'apparaît toutefois guère avant 1970, au terme de débats qui se déroulent notamment à l'université expérimentale de Vincennes. Son acte de naissance est, peut-être, le 26 août 1970, le dépôt à l'Arc de Triomphe de l'Etoile d'une gerbe en l'honneur de « la femme du Soldat inconnu ». Cet acte symbolique fait écho à la « grève des femmes » organisée le même jour, au plan national, par l'organisation américaine NOW. Quelques mois plus tard, en novembre, un groupe de femmes du MLF fait irruption dans les « Etats généraux de la femme » organisés à Paris par le magazine « *Elle* ». Dès le début, le MLF apparaît comme une mouvance assez informelle. La notion de « frontières » lui est d'ailleurs assez étrangère, tout comme celle d'« organisation », que les féministes perçoivent comme « masculine » ou relevant de la « société de classes ». Le MLF veut être un « mouvement en mouvement ». C'est l'idéal de la fusion. Les noms des principales animatrices resteront inconnus du grand public. Dans la presse du mouvement, les articles sont souvent signés par de simples prénoms. Pour éviter la « vedettisation », on a recours à l'« écriture collective ». On affirme un grand « nous » collectif : « Nous, on s'aime », « On n'est bien qu'entre femmes ». Avec des mots clés : identité, communion, libération, aliénation.

Le MLF est aussi un *milieu*. Avec un style, un cérémonial, un rituel. Il y aura bientôt une « façon MLF » de s'habiller, de se coiffer, de se maquiller (ou de ne pas se maquiller). Il y aura aussi des *lieux* de prédilection : certains restaurants, certains cénacles, certains locaux (par exemple la bibliothèque féministe Marguerite-Durand, à la mairie du 5^e arrondissement de Paris). La tendance est aux discussions interminables, à la « libre expression » et aux bons sentiments. On nage dans la

« confiance » et dans l'« amour ». On « laisse parler son corps », on « politise le privé ». La « fête » est à l'ordre du jour, comme l'imagination est « au pouvoir ». En fait, dans les appartements et les amphes, les locaux universitaires et les cuisines, ça papote ferme. « *J'écris, donc je jouis* », s'exclame Hélène Cixous.

Derrière Simone de Beauvoir et Marguerite Duras, qui ont eu un temps d'avance sur les autres, toute une pléiade d'écrivains féministes se révèle : Annie Leclerc, Benoîte Groult, Françoise Parturier, Hélène Cixous, Evelyne Sullerot, Luce Irigaray, Monique Wittig, etc. C'est incontestablement dans le domaine

MLF... jusqu'au bout des cheveux

« **O**N peut en général distinguer les femmes qui arrivent au MLF pour la première fois par leur tenue et par leur maquillage, ainsi que par leur coiffure. Après quelques réunions, les femmes abandonnent bien souvent la coupe classique au profit d'une coupe MLF. Elles se laissent pousser les cheveux, elles les frisent. Elles ne se maquillent plus de la même façon, beaucoup même cessent de se maquiller. Dans la coiffure, on peut discerner des « modes MLF ». Ainsi, à la mode des cheveux frisés (toutes les femmes avaient, à ce moment, la même coupe), s'est ajoutée celle des cheveux décolorés. Cette mode a été instaurée par les femmes qui avaient passé leurs vacances en Afrique du Nord : elle consistait à utiliser une plante, d'origine arabe, le henné, qui donne une coloration rouge brillant quand on la laisse un temps suffisant sur les cheveux. En juin 1973, un pourcentage élevé de femmes de « Politique et psychanalyse » surtout ont adhéré à cette mode, aujourd'hui dépassée.

Certaines militantes, à cette époque, ont pris l'habitude de se rendre en groupe au hammam de la Mosquée de Paris, consacrant des après-midi entiers au soin de leur corps (bains turcs, massages, nettoyage de la peau par des femmes arabes). De véritables réunions informelles pouvaient s'y développer.

Les femmes du MLF n'utilisent presque plus de déodorants, ni de parfums de marque, mais des eaux de Cologne de plantes et d'autres produits naturels. Prédomine cependant l'odeur du tabac... Le fait de fumer beaucoup pendant les réunions — dans des salles parfois petites et fermées — confère une odeur très forte qui se mélange à celle du haschisch qui circule souvent parmi les femmes. »

(Naty Garcia Guadilla, « *Libération des femmes : le MLF* », PUF, 1981).

de la littérature que le néoféminisme va marquer des points. Le fait n'est pas nouveau. Raymond Abellio classe les femmes en plusieurs types : les femmes originelles (la « femme au foyer »), les femmes viriles (la « passionaria »), les femmes ultimes (la « grande courtisane »). D'entrée de jeu, le MLF apparaît comme un outil permettant aux femmes viriles de manipuler les femmes originelles.

Les revendications se mettent vite en place. Là encore,

l'influence américaine est sensible. Le « sexisme » et le « chauvinisme mâle » sont les grands accusés. On dénonce aussi le mythe de la « frigidité » et du « masochisme féminin ». La contraception et l'avortement doivent être libérés de tout « contrôle policier », le mariage est une forme de « prostitution », la famille, une « structure aliénante », etc.

La psychanalyse, déjà largement popularisée par les magazines féminins, exerce dans le mouvement une influence déterminante. Toutefois, c'est moins au freudisme orthodoxe que l'on se réfère qu'à l'œuvre d'auteurs comme Wilhelm Reich ou Jacques Lacan. Les tendances « patriarcales » de Freud sont même mises en accusation. Il suffit d'ailleurs de lire Freud pour constater qu'il n'y a dans son œuvre qu'une sexualité qui compte : celle des hommes. Dans ses « *Trois essais* » (1905), Freud affirme que « *la sexualité des petites filles a un caractère foncièrement mâle* ». Par la suite, il ne cessera de caractériser la sexualité féminine par une « passivité » et un « manque » directement associés à l'« envie du pénis ». Et, après lui, Hélène Deutsch et Marie Bonaparte seront les propagatrices de l'idée d'un « masochisme féminin ».

Lutte des classes ou combat des sexes ?

Un autre thème qui connaît un grand succès est celui du « matriarcat primitif ». Le vieux schéma marxiste, qui, au départ de l'histoire, place une version profane du péché originel (la division du travail qui donne naissance à la propriété privée), trouve son équivalent au MLF avec le mythe d'un « matriarcat originel » auquel l'institution du patriarcat, il y a trois ou quatre millénaires, aurait mis fin. C'est ce que Françoise d'Eaubonne, après Engels, a appelé « *la plus grande défaite historique du sexe féminin* ». A défaut de correspondre à la réalité, le thème mobilise les imaginations : « *Le principe féminin, sombre, mystérieux, indomptable, régnait alors, élevé par l'homme lui-même qui craignait encore la Nature insondable* », écrit Shulamit Firestone. Il s'agirait donc d'abolir le « putsch mâle » des origines — ce qui revient à mettre entre parenthèses la quasi-totalité de l'histoire humaine...

Entre 1971 et 1973, le mouvement féministe connaît en France son apogée. Les luttes pour la « libération de l'avortement » constituent alors son principal cheval de bataille. Le 5 avril 1971 paraît, dans « *Le Nouvel Observateur* », le « Manifeste des 343 femmes » déclarant publiquement qu'elles ont avorté. Cette publication suscite de nombreuses polémiques. Elle provoque aussi la naissance du Mouvement pour la libération de l'avortement (MLA) puis, indirectement, à l'automne, celle du mouvement « Choisir », fondé par Gisèle Halimi.

En 1972, la bataille bat son plein. Au mois de mai, à la Mutualité, se déroulent les « Journées de dénonciation des crimes commis contre les femmes », conçues sur le modèle du « tribunal Russell ». Peu après, en octobre-novembre, le procès à Bobigny d'une mineure de quinze ans ayant avorté clandestinement est l'occasion de manifestations. A la même époque, le MLF occupe les locaux du Conseil de l'Ordre des médecins. En décembre, il fait une intervention « sauvage » à l'Assemblée nationale, où les députés discutent du projet de loi sur l'avortement. En avril 1973, à l'initiative de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR) d'Alain Krivine, se constitue le Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception (MLAC).

Mais, déjà, au sein du mouvement, de solides divergences sont apparues, entraînant des « fractures » doctrinales et des scissions, qu'il vaut la peine d'examiner sous peine de ne rien

pouvoir comprendre aux débats de fond qui ont marqué l'histoire du MLF.

Deux grandes tendances ont toujours divisé le mouvement. D'un côté, un courant « égalitariste », auquel on devrait probablement réserver le nom de « féministe », qui lutte essentiellement pour l'égalité socio-politique entre les sexes et, par suite, tend à minimiser les différences sexuelles et la distribution des rôles sociaux à laquelle elles peuvent donner lieu. Il s'agit alors, implicitement, de calquer la femme sur un modèle masculin ; le mot clé est « égalité ». De l'autre côté, on trouve un second courant, « particulariste » et « féminitaire », dont presque toutes les revendications sont centrées sur la spécificité féminine. Le mot clé est alors « différence ».

L'opposition entre ces deux courants, l'un surtout influencé par le socialisme et le marxisme traditionnels, l'autre par le féminisme américain et, à travers ce dernier, par l'exemple du mouvement noir — aux Etats-Unis, les *women studies* s'inspirent directement des *black studies* —, se marque à peu près dans tous les domaines.

La grande question est celle de l'ennemi principal. Si la classe traverse le sexe comme le sexe traverse la classe, qu'est-ce qui l'emporte : la lutte des sexes ou la lutte des classes ? A qui doit-on s'opposer en priorité : aux hommes ou au capitalisme ? A l'intérieur du MLF, le débat n'a pas cessé de buter sur cette question. Pour les tenants du particularisme, la lutte des classes ne vient qu'au second plan. L'ennemi majeur n'est pas le capitalisme mais, selon les moments, le patriarcat, le « sexisme », les valeurs masculines, etc. Il existe entre les femmes une fraternité — ou plutôt une « sororité » (*sisterhood*, disent les Américaines) — indépendante de la classe sociale à laquelle elles appartiennent. C'est dans ce courant que l'on trouve le plus d'aversion pour les hommes pris dans leur ensemble. L'objectif central est une définition nouvelle de l'« être féminin ». On récite l'hymne au matriarcat : « *Que votre règne arrive... Délivrez-vous du mâle...* ».

Pour le courant égalitaire, c'est l'inverse : « *Toutes les femmes ne sont pas sœurs* ». Parler des femmes en général est un non-sens : une travailleuse « exploitée » est plus proche d'un ouvrier mâle que d'une grande bourgeoise appartenant à la classe dirigeante. L'objectif prioritaire est d'*égaliser* les conditions masculine et féminine. La frontière de classe prime les autres ; la lutte des femmes doit donc se soumettre à ses impératifs et à ses schémas.

Certaines théoriciennes ont cherché à résoudre cette contradiction en cherchant à faire des femmes une *classe*. Le vocabulaire marxiste est alors arbitrairement plaqué sur la lutte des femmes.

La femme devient une « propriété privée » du mâle, en même temps que le « prolétaire » du couple. Précurseur du féminisme moderne, Flora Tristan disait déjà : « *La femme est à l'homme ce que le prolétaire est au bourgeois* ». « *Les femmes forment une classe opprimée* », lisait-on en juillet 1969 dans le manifeste des « Bas Rouges de New York ». Attitude peu tenable. Indépendamment du fait que, comme l'a remarqué avec humour Claude Alzon, dans cette hypothèse, les femmes présenteraient cette particularité « *d'appartenir à deux classes à la fois, la leur et celle de leur mari* » (« *Femme mythifiée, femme mystifiée* », PUF, 1978), il est clair que les femmes ne forment nullement une classe au sens marxiste du terme, c'est-à-dire une catégorie définie par son rôle au sein du processus de production.

Une combattante à part entière

De même, alors que la tendance particulariste met l'accent sur l'autonomie de la lutte des femmes et adopte dans ses réunions un principe de non-mixité, la tendance égalitaire tend à lier la revendication féministe à l'activité des grands partis de gauche « classiques » et à faire de la femme, comme le disait



Brandissant ses pancartes « antimacho », revendiquant l'avortement libre et gratuit, c'est la première grande manifestation du MLF en novembre 1971, de la République à la Nation.



Dessin de Sempé

Marx, une « combattante à part entière de la grande bataille de la production ». Engels, d'ailleurs, prétendait lui aussi que « l'affranchissement de la femme a pour condition première la rentrée de tout le sexe féminin dans l'industrie publique ». La « libération » de la femme passerait ainsi par son inclusion dans un système de production dénoncé par ailleurs comme « aliénant »...

Entre les deux courants, on discerne aussi des différences de style. Alors que les particularistes manifestent le souci permanent d'inventer une « culture féminine » et de se tenir à l'écart des « principes mâles », chez les égalitaristes, on fait dans le sérieux : organisations, bilans, collectifs, plates-formes de revendications. Il est vrai que la tendance égalitaire est aussi celle qui compte dans ses rangs le plus grand nombre d'ouvrières. L'autre, plus élitiste, s'adresse surtout à de jeunes bourgeoises et à des universitaires habituées à manier un langage abscons et pédant.

Tandis que les particularistes, occupées à « penser au féminin des réalités féminines » (Evelyne Sullerot), donnent à la sexualité une importance de premier plan, les égalitaristes manifestent une aversion de principe pour toute idée de différence spécifique, qui, paradoxalement, les conduit souvent à une forme nouvelle de puritanisme. « Vis-à-vis des organes génitaux, remarque avec amusement Ariana Stassinopoulos, l'attitude de ces membres du MLF est remarquablement victorienne. Ces organes doivent être rigoureusement tenus à l'écart des organes plus purs et plus élevés de la pensée et de la sensibilité. La fonction de reproduction redevient déplaisante, mauvaise et dépourvue de toute importance — non pas, cette fois, parce que le sexe est pernicieux, mais parce que c'est un détestable rappel des différences fondamentales entre les hommes et les femmes ! » (« La femme-femme », Laffont, 1975).

Ces différences d'orientation ont parfois donné lieu à de singuliers affrontements. Un exemple : en avril-mai 1974, la revue de Jean-Paul Sartre, « Les temps modernes », publie l'histoire d'une Vietnamiennne qui travaillait dans un comité de lutte contre l'expulsion des travailleurs immigrés, et qui fut violée par un Noir, membre de ce comité. Ce cas fut jugé « épineux ». Pour les particularistes, un viol est un viol : le coupable devait donc être jugé et (sévèrement) condamné. Pour les égalitaristes, parler d'un tel viol revenait, au contraire, à « nuire à la lutte principale des travailleurs immigrés, celle contre l'expulsion et celle contre le racisme ».

L'importance prise, au sein du MLF, par le courant particulariste est indéniable. C'est elle qui fait l'originalité du féminisme moderne. Cette tendance ne se retrouve guère, en effet, chez les précurseurs « historiques » du mouvement, qu'il s'agisse de Christine de Pisan, de Marie de Gournay (« *Traité de l'égalité des hommes et des femmes* », 1622), d'Olympe de Gouges (« *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* », 1791) ou, plus près de nous, de Claire Demar, Nelly Roussel et Madeleine Pelletier. Simone de Beauvoir, généralement considérée comme la « maîtresse à penser » du féminisme d'après-guerre, s'inclut elle-même totalement dans le courant égalitaire. Son opinion sur les femmes découle d'ailleurs de son adhésion à l'existentialisme sartrien. Pour Sartre, les êtres n'existent que par le « regard des autres ». La femme n'apparaît donc comme distincte de l'homme que parce que l'homme veut la considérer comme telle. Dans « *Le deuxième sexe* » (Gallimard, 1949), Simone de Beauvoir déclare : « On ne naît pas femme ; on le devient ». Ce qui revient à nier le caractère inné de toute spécificité féminine.

Le monde dont Simone de Beauvoir espère l'avènement, est un monde identitaire où « les femmes élevées et formées exactement comme les hommes, travailleraient dans les mêmes

conditions et pour les mêmes salaires » (« *Le deuxième sexe* », op. cit.). Dans « *La force des choses* » (Galimard, 1963), la compagne de Sartre reviendra sur cette idée : « *Je ne crois pas que, lorsque les femmes auront conquis l'égalité, se développeront des valeurs spécifiquement féminines... Je pense que la femme libérée sera aussi créatrice que l'homme. Mais qu'elle n'apportera pas de valeurs neuves. Croire le contraire, c'est croire à une nature féminine, ce que j'ai toujours nié.* »

Les différents groupes et mouvements apparus dans la mouvance du MLF se sont eux-mêmes formés en grande partie en fonction de cette distinction entre égalitaristes et particularistes, qu'il s'agisse — pour ne s'en tenir qu'aux principaux — de Politique et Psychanalyse, des Féministes révolutionnaires, des Gouines rouges, des Groupes de quartier, des Pétroleuses, de la tendance Lutte de classes, etc.

Des dominicaines en « jeans »

Le plus ancien de ces groupes, Politique et Psychanalyse, se crée à Nanterre dès l'automne de 1968. C'est à lui que l'on doit, en octobre 1973, la fondation de la maison d'édition « Des femmes », l'ouverture de plusieurs librairies du même nom et la publication de différents journaux, aujourd'hui disparus,

comme « *Le Quotidien des femmes* » (qui, précisément, n'était pas un quotidien) ou la « mensuelle » « *Des Femmes en mouvement* », lancée en janvier 1978 à plus de 150 000 exemplaires, et qui ne vécut pas plus d'un an. Foncièrement particulariste, ce groupe, marqué de façon déterminante par l'influence du psychanalyste Jacques Lacan, refuse de se définir par rapport aux hommes (l'« instance phallique ») et n'hésite pas à critiquer le féminisme égalitaire, dans lequel il voit la « dernière forme historique du patriarcat ». Pour Politique et Psychanalyse, la spécificité biologique de la femme ne saurait être niée ; la maternité constitue même la « source de son pouvoir ». Par suite, les revendications concernant l'avortement et la contraception sont déclarées « ambiguës ». La lutte pour l'avortement libre et gratuit serait une lutte « réformiste » occultant la spécificité féminine ; la contraception, satisfaisant au « désir masculin », une forme de viol.

A Noël 1974, Politique et Psychanalyse organise une « rencontre » dans un couvent de dominicaines situé à Saint-Mathieu-de-Trévières. « *Pourquoi un couvent ? Des femmes de Politique et Psychanalyse avaient connu, à Vincennes, des dominicaines en jeans qui s'intéressaient au problème de la sexualité féminine, et qui leur avaient suggéré ce lieu pour une rencontre du mouvement...* » (Naty Garcia Guadilla, op. cit.)



— C'est un type qui a une conception libérale de la condition féminine. (Dessin de Lavergne.)

Nées en 1970-1971, les Féministes révolutionnaires constituent également un groupe particulariste, mais qui, au contraire de Politique et Psychanalyse, a longtemps centré son action sur l'avortement et la contraception. En avril 1971, le « Manifeste des 343 femmes » ayant avorté est publié à son initiative. En mai 1972, il organise, avec « Choisir » et le MLA, les « Journées de dénonciation des crimes commis contre les femmes ». En juin 1973, il patronne, à l'ancienne Cartoucherie de Vincennes, une « Foire des femmes » qui réunit plus de deux milliers de personnes (les hommes non accompagnés n'étant pas admis) et dont il définit ainsi l'objet : « *L'on veut danser ensemble, chanter, boire, jouer, aimer. Parce que la Foire, c'est nous ! Le bétail qu'on promène, pèse, soupèse, tâte, prête, exhibe, achète. Parce que la Foire, c'est foutre en l'air les produits finis bien léchés, cloisonnés, consommables de l'art bourgeois !* » En octobre 1973, ce groupe organise encore une « Nuit des femmes » au Palais de Chaillot, puis, en juin 1974, une « Grève des femmes » portant sur le travail salarié et le « service sexuel ».

Le style des Féministes révolutionnaires diffère profondément de celui de Politique et Psychanalyse. Tandis que cette dernière tendance, qui se transforme peu à peu en secte théorique, met l'accent sur la *parole*, les Féministes révolutionnaires se préoccupent avant tout du *corps* et se tournent surtout vers l'action concrète. Plus hédonistes, plus « folles », plus portées sur la jouissance individuelle, elles animent aussi, à partir de 1974-1975, l'action contre le viol : campagnes d'information, autodéfense individuelle (karaté, armes automatiques), « patrouilles de femmes », etc.

Les deux groupes, d'ailleurs, n'hésitent pas à s'opposer violemment. En octobre 1976, une ancienne animatrice du mouvement des prostituées, Mireille Dekoninck, alias Barbara, est embauchée à la librairie « Des femmes » de Lyon, puis licenciée quelques mois plus tard. Les Féministes révolutionnaires se solidarisent alors avec elle et occupent la librairie. Un procès s'ensuivit. Et des attentats eurent lieu contre la librairie « Des femmes » de Paris.

C'est à partir d'une scission intervenue chez les Féministes révolutionnaires qu'apparaît, en mars 1974, la Ligue du droit des femmes, dont la présidence est confiée à Simone de Beauvoir. Cette ligue se manifeste d'abord par des actions ponctuelles à caractère « antisexiste » : manifestations contre la pornographie, qualifiée de « fascisme sexuel », et contre certaines publicités (celle des bas « Dim », notamment). Par la suite, elle donnera naissance à des associations catégorielles : SOS Femmes-Alternative, qui obtiendra en février 1978 l'ouverture d'un « refuge pour femmes battues » subventionné par le ministère giscardien du Travail et de la Santé, SOS Femmes violées, fondé en mai 1977, le Groupe de liaison et d'information femmes et enfants (GLIFE), etc.

Une place à part, dans le courant particulariste, doit être faite au groupe (très minoritaire) des Gouines rouges. Associé au départ au Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), ce courant devient autonome en 1971, puis disparaît fin 1972. Ses adhérentes se retrouveront aux Féministes révolutionnaires, aux lesbiennes féministes, ou autour de journaux tels que « *Désormais* », « *Quand les femmes s'aiment* », etc.

Le courant égalitaire au sein du MLF est représenté, lui, par les Groupes de quartier, qui se constituent en 1970-1971 à l'initiative de femmes militant déjà dans des partis d'extrême gauche comme le PSU, la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), l'Alliance marxiste-révolutionnaire (AMR), etc. En 1973, ces groupes, proches du gauchisme traditionnel, se rassemblent au sein de la tendance Lutte de classe et lancent un journal au titre suggestif : « *Les pétroleuses* ». Leurs revendica-

tions sont axées essentiellement sur l'éducation, le travail, l'avortement et la contraception.

En mars 1974, la tendance Lutte de classe se scinde en deux groupes : l'un, lié aux trotskystes de la LCR, autour du journal « *Les pétroleuses* », l'autre, proche d'autres groupuscules gauchistes, Révolution et la Gauche révolutionnaire, autour d'un nouvel organe, « *Femmes en lutte* ». En 1976 enfin, le groupe des Pétroleuses se dissout. Il est plus ou moins remplacé par un Mouvement autonome des femmes (MAF), qui déclare ne plus rien avoir de commun avec l'ancien MLF.

Mais, à cette date déjà, le cœur n'y est plus. A partir de 1975, au moment même où l'ONU institue une « Année internationale de la femme », le mouvement féministe est sur le déclin.

C'est en 1975, d'ailleurs, que Betty Friedan, mère fondatrice de l'Organisation nationale des femmes américaines (NOW), se rend à Paris pour rencontrer celle qu'elle considère comme une « héroïne intellectuelle » : Simone de Beauvoir. Elle tombe de haut. Déception physique, d'abord : « *Elle avait un aspect plus convenable et plus correct, plus femme du monde et, en quelque sorte, plus collet monté que je ne l'avais imaginé* » (« *Ma vie a changé* », Fayard, 1977) !

Déception « idéologique », ensuite. Simone de Beauvoir est alors une adepte farouche du maoïsme. « *Elle proclamait,*

Vol dans les plumes

A PRES le saccage d'un local du MLF en mars 1982, un groupe dissident, les « *Cocottes-minute rebelles* », faisait parvenir à l'AFP le communiqué suivant :

« *Aux bourgeoises du 8 mars, aux réformades collabos qui osent se nommer des femmes, nous souhaitons une joyeuse fête, et nous sommes heureuses de leur offrir le saccage du local psychépo. Premier avertissement. Nous préparons le pire. C'était vraiment fastoche, conclut le communiqué. La clef était sous le paillason.* »

rapporte Betty Friedan, qu'il était tout à fait hors de propos pour les femmes de faire disparaître la discrimination entre les sexes, d'obtenir de meilleurs emplois, de l'avancement professionnel ou des postes de commandement. Il convenait simplement de détruire le système. Mais comment, demandai-je, les femmes mangeront-elles ? « Elles n'ont pas besoin d'avoir de bons emplois pour manger », dit Simone de Beauvoir. Mais elle-même a eu toute sa vie des emplois exceptionnellement bons et elle est devenue une célébrité dans une profession respectée (...). « Les satisfactions qu'on trouve dans sa famille, en arrangeant sa maison, dans la mode, le mariage, la maternité, sont les ennemies des femmes, dit-elle. Il n'est même pas question de donner aux femmes la possibilité de choisir. Tout ce qui les encourage à vouloir être mères et leur permet de faire ce choix est mauvais. » Elle décréta d'un ton péremptoire que la famille devait être abolie. Mais comment perpétuer dans ce cas la race humaine ? Sa réplique fut qu'il y a déjà trop de gens sur la terre. S'attend-on à ce que je prenne cela au sérieux ? » (ibid.)

A la même époque, le MLF essaie de faire face à l'abrogation de la loi de 1920 réprimant l'avortement, qui lui a enlevé son cheval de bataille principal. Il essaie alors de reconvertir une large part de son action autour du viol. En juin 1976, à la Mutualité, se déroulent les « Dix heures contre le viol ». Ce

succès sera sans lendemain. Il y a évidemment moins de femmes violées que de femmes désireuses d'interrompre une grossesse...

Du coup, le MLF change de langage. Lui qui, à propos de la contraception et de l'avortement, dénonçait tout « contrôle policier », se fait, concernant le viol, l'avocat d'une répression sans nuances. Chaque militante devient procureur. Tout accusé est présumé coupable. Benoîte Groult écrit, dans « *F Magazine* » : « *Les violeurs d'aujourd'hui paient pour tous leurs prédécesseurs impunis... Nous assistons en ce moment à une répression disproportionnée. Mais l'essentiel était d'obliger l'opinion et la justice à ouvrir enfin les yeux !* » (avril 1978). C'est l'époque, il est vrai, où le mouvement « Choisir » réclame, sans rire, « *l'ouverture des universités aux femmes sans diplômes, pour réparer le préjudice subi* » !

En vert et contre tous

Peu à peu, les organisations s'effritent et se dissolvent. L'usure fait son œuvre : les mouvements, eux aussi, connaissent « des ans l'irréparable outrage ». Les groupes qui se maintiennent n'entretiennent plus que quelques quarterons d'acharnés. En l'espace de quelques années, presque tous les journaux féministes cessent de paraître. Signe révélateur, le journal « *F Magazine* », lancé début 1978 par Claude Servan-Schreiber en marge du mouvement féministe, se dirige vers une formule commerciale proche des magazines féminins classiques. Ce qui provoque le départ de Benoîte Groult.

Certains courants se reconvertissent vers l'action catégorielle et l'« assistance humanitaire », tels SOS Femmes-Alternative ou SOS Femmes violées, déjà cités. D'autres se rapprochent du mouvement écologiste, avec Eco-Féminisme, animé par Françoise d'Eaubonne. (Le « vert » était déjà à la mode dans le groupe Politique et Psychanalyse : journaux imprimés à l'encre verte, librairies peintes en vert, sacs de couleur verte, etc.) La plupart des théoriciennes se reconvertissent dans la littérature — genre traditionnellement féminin.

Simone de Beauvoir, surnommée « le Castor » par Jean-Paul Sartre, et dont toute la vie, paradoxalement, n'a jamais été que le reflet d'un homme, a fini par avouer : « *Je mesure à quel point j'ai été flouée.* » Sur son compte, Betty Friedan avait déjà eu ce mot : « *Quand on a dépendu autant d'un homme pendant toute une vie (...) comment peut-on inciter les autres femmes à renoncer à leur besoin profond d'aimer un homme, d'en être aimée, à leur besoin de sécurité et de beauté au foyer, besoin d'avoir la possibilité de vouloir un enfant ?* » (« *Ma vie a changé* », op. cit.).

Aux Etats-Unis, dans la mère-patrie du néoféminisme, les

choses ne vont guère mieux. En 1972, le Congrès avait admis l'*Equal Rights Amendment* (ERA), qui proposait que soit inscrit comme 27^e amendement à la Constitution le fait que « *l'égalité des droits devant la loi ne saurait être niée ou refusée par les Etats-Unis ou par un quelconque Etat pour raison de sexe* », à la seule condition que ce texte fût ratifié par au moins trente-six Etats de l'Union en l'espace de six ans. A la date d'échéance de 1978, on était loin du compte. Sous la pression des mouvements féministes, le Congrès avait alors prolongé le délai jusqu'au 30 juin 1982. Or, en dépit d'une campagne de grande ampleur entreprise par le *Women's Lib*, l'objectif n'a pu être atteint. L'ERA a donc été rejeté. Betty Friedan, dont l'ouvrage intitulé « *The Feminine Mystique* » (« *La femme mystifiée* », Denoël-Gonthier, 1964) avait marqué le coup d'envoi de la nouvelle vague de féminisme outre-Atlantique, a elle-même beaucoup changé. C'est ce dont témoigne son nouveau livre, « *The Second Stage* » (« *Femmes, le second souffle* », Hachette, 1982), dans lequel elle n'hésite pas à procéder à des « *révisions déchirantes* ».

Dans le passé, Nicolas Boukharine avait vu dans la famille une « formidable forteresse de toutes les turpitudes de l'ancien régime ». Et, en 1974, Michèle Manceaux écrivait : « *Les femmes ne seront libérées que lorsqu'elles seront libérées de la famille* » (« *Les femmes de Gennevilliers* », Mercure de France). Betty Friedan, aujourd'hui mère de trois enfants, affirme, elle, que la famille, valeur sûre par excellence, est la « *nouvelle frontière des féministes* ». Déclarant que le MLF s'est engagé dans une impasse en défendant des causes ultra-marginales, en prônant la « *mode de l'avortement* » (*the abortion chic*) et en négligeant le fait évident que la majorité des femmes, « libérées » ou non, veulent fonder un foyer, vivre un amour hétérosexuel et avoir des enfants, elle dénonce les « *blagues rhétoriques* » qui s'obstinent « *à nier la puissance des pulsions d'amour maternel et familial* ». « *Notre échec, écrit-elle, ce fut l'extrémisme de notre réaction contre le rôle de mère et d'épouse.* »

Sur l'avortement, elle va jusqu'à écrire : « *Des slogans tels que « avortement libre et gratuit » ont une connotation de licence sexuelle qui a non seulement heurté les valeurs morales conservatrices, mais sous-entendu une certaine absence du respect de la vie (...) Etre pour l'avortement, c'est comme être pour la vasectomie. C'est négliger complètement les valeurs qui rehaussent la vie des femmes et des familles dans le choix d'avoir des enfants.* »

La fête, ainsi, semble avoir éteint ses lampions. Un peu partout dans le monde, le féminisme actif est aujourd'hui, soit banalisé, soit sur la défensive. Les groupes organisés encore existants se perdent dans l'esprit de secte et les « marges utopiques ». Il reste de l'amertume. Et de la désillusion.



— Non, je ne ferai plus la vaisselle. J'ai décidé que j'étais atteint par la limite d'âge !

Dessin de Faizant

Messieurs, laissez-vous aimer

LES NOUVELLES SÉDUCTRICES

par Antoine GEMIER



Dessin
de Dubout

TOUTES des salopes ? Toutes des putes ? Ou toutes des gouines ? Résumées de diverses conversations de bistrot entre hommes (bien sûr), ces fortes et agressives interrogations témoignent assez fidèlement de l'inquiétude qui règne depuis presque une décennie sur la planète des hommes, pardon, des mecs, comme elles disent souvent aujourd'hui. C'est que leur langage, en même temps que leur image, a considérablement changé sous l'influence — parfois indirecte, diffuse, et du même coup non repérable — du féminisme militant le plus radical.

Apparemment, elles ne sont plus comme avant et, un peu à la façon des mouvements noirs américains qui proclamaient dans les années 60 que le « black » est une « beautiful » couleur, elles semblent vouloir convaincre leurs compagnons (du moment, d'hier ou de demain) qu'elles ne sont pas moins fortes qu'eux, qu'elles sont sûrement aussi fortes et qu'elles pourraient bien se révéler plus fortes qu'eux. En fait, à les écouter, à

les lire avec un peu plus d'attention et d'indiscrétion, on s'aperçoit que, tout comme les Noirs américains dans leurs slogans et mots d'ordre du temps du Black Power, c'est d'abord elles-mêmes qu'elles voudraient persuader de cette transformation, de cette force nouvelle. Une nouvelle application de la méthode Coué ?

L'émancipée des ménages

Les liens du mariage, la chaîne de la haute fidélité conjugale, l'insupportable règle de trois métro-boulot-bébé : c'est ce qu'elles ont voulu bousculer. Avec parfois des rebondissements imprévus. Et pour faire progresser le couple hétérosexuel (et oui, aujourd'hui il vaut mieux préciser, afin de prévenir tout risque de malentendu), l'amour, le désir, enfin toutes ces vieilleries qui s'accumulent dans les tiroirs de nos consciences,



Catherine Deneuve et Claudia Cardinale sont de celles qui proclament avec fierté leurs maternités solitaires et refusent d'épouser les géniteurs qu'elles ont choisis.

quand ce n'est pas dans les greniers, elles ont tout fait, tout essayé, et mis au point de nouvelles règles de vie. Liberté, révolution des mœurs et bouleversements géologiques de la vieille Carte du Tendre allaient transformer la vie à deux. Ou plus...

Et d'abord, on décréta que pour bien vivre à deux, il n'était pas utile de vivre ensemble. Première expérience : chacun chez soi. Corollaire : chacun pour soi. Alors, puisqu'il n'était plus question de vivre d'amour et de « fraîche » gagnée par un mari et que la femme au foyer avait été réduite en cendres comme une photo compromettante, il allait falloir trouver un job, en tout cas trouver le moyen de ne plus dépendre financièrement d'un homme, de l'Homme dont on avait été pendant des siècles la boniche, la pondeuse, la gouvernante, quand ce n'était pas la mère bis.

L'exemple, bien sûr, venait de haut, de celles pour qui la conquête d'une autonomie économique n'était pas vraiment problématique : comédiennes, écrivains, chanteuses... Les autres allaient découvrir les charmes de la lutte pour la vie, de l'ambition professionnelle, de la compétition, et devenir du même coup de parfaites activistes qui, parfois, en arrivaient à oublier le but initial de leur activité professionnelle. Aujourd'hui, on les appelle des battantes, des fonceuses... presque des hommes.

Et certaines, à toute vitesse, ont grimpé les échelons de la hiérarchie ou créé leur propre entreprise. Qui s'étonne encore de voir une femme ministre ou patron d'industrie ? Mais une fois au « sommet », que se passe-t-il ? Elles sont « autonomes », et après ? Quand elles sortent de leur bureau (parfois très tard, fatiguées, énervées, après avoir trop fumé...), que font-elles de cette indépendance, de cette liberté qu'elles se sont payée ?

« C'est bon de se laisser guider la nuit quand on a été obligée de décider, de trancher, d'ordonner pendant toute la journée. Dans mon boulot, j'ai énormément de responsabilités, j'ai sans cesse à prendre des initiatives. Alors, au lit, je décroche, et j'accepte de n'être plus qu'un objet... » Mais oui, vous avez bien lu : un ob-jet, et c'est extrait des confidences d'une chef d'entreprise recueillies par une journaliste en 1982. Parfois, cela va encore plus loin : « Lorsque je jouis d'être prise par mon mari, quand ma jouissance augmente, lorsqu'il m'appelle putain, salope, alors c'est impossible : je rentre du coup dans tout ce que je condamne politiquement, c'est-à-dire le statut inférieur de la femme. » Là encore, il s'agit de confidences faites par une femme à une femme, mais dans le cadre d'une psychanalyse (1).

Mais alors, ces femmes indépendantes, ces femmes apparemment libérées, trahiraient-elles la cause des femmes ? A moins que, de manière subtile et perverse, ces déclarations ne constituent que la part visible de l'iceberg féminin et qu'entre les lignes il ne faille lire quelque paradoxe du genre : « L'amant (...) est le maître, c'est vrai, mais il ne l'est vraiment que si sa compagne le veut (...) Même enchaînée, même à genoux, c'est elle en fin de compte qui commande... ». Certes, ces propos sont signés par une spécialiste des rapports maître-esclave, puisqu'il s'agit de Pauline Réage (« Histoire d'O », vous vous souvenez : Roissy, les chaînes...) préfaçant un ouvrage de Jean de Berg (« L'Image », Editions de Minuit). Il n'empêche que le mouvement de libération des femmes aboutit — entre autres effets, pièges et surprises — à une énorme contradiction :

(1) « Couché par écrit », de Jacqueline Rousseau-Dujardin, Editions Galilée.

libérées, les femmes devraient tout accepter, tout expérimenter, et en même temps tout refuser, pour échapper à la tyrannie masculine. Or il semble bien que, dans les faits, plus les femmes se sentent maîtresses de leur statut social, de leur vie professionnelle, plus elles se laissent aller à ce qu'il est convenu d'appeler la soumission, l'asservissement sexuel.

Du bon usage du mâle

Autre aspect de cette indépendance souhaitée, de cette solitude conquise : les nouvelles façons d'envisager la maternité. Dans la mesure où les cas de parthénogénèse humaine sont encore ignorés des chercheurs et où l'insémination artificielle n'est pas vraiment entrée dans les mœurs, il faut malgré tout — Dieu, que c'est répugnant ! — avoir au moins une fois des rapports sexuels avec un étalon pour pouvoir enfanter. Là, les méthodes forment un éventail largement ouvert : du presque banal divorce-avec-pension-alimentaire-jusqu'à-la-majorité-du-petit, jusqu'à ce que l'on serait tenté d'appeler, du point de vue de l'étalon berné, un vol de semence.

Et puis encore une fois, et inévitablement dès qu'il est question de transformation des mœurs, l'on rencontre ces actrices plus ou moins célèbres qui choisissent très officiellement les géniteurs de leurs enfants, proclament leurs grossesses solitaires dans toutes leurs interviews et s'imposent comme modèles de « mères célibataires » — par exemple Catherine Deneuve, pour ne citer que l'une des plus connues du public français.

Mais pour les mères célibataires (il y a une vingtaine d'années, elles n'étaient que des « filles mères ») qui n'ont pas la chance de faire partie du star system où l'on est « au-dessus de ça », la maternité solitaire est souvent plus complexe et risquée. Si l'on excepte les classiques séduites-et-abandonnées et autres hirondelles du faubourg qui n'ont pu que faire de nécessité vertu — mais ces malheureuses font aujourd'hui figure d'exception (« et la pilule ? et le stérilet ? ricanent parfois leurs « sœurs », c'est fait pour les chiens ? ») — il y a le cas très particulier et assez instructif de celles qui veulent aller jusqu'au bout de leur credo féministe.

Mais une alternative est encore envisageable : lui dire ou lui cacher qu'on veut un enfant de lui ? Adeptes de l'eugénisme sauvage et, parfois, clandestin, elles choisissent avec soin un individu en bonne santé, physique et mentale. S'il semble être assez conciliant et désinvolte, du genre qui ne risque pas de revendiquer un jour ses droits de paternité, on lui explique son rôle ; on choisit le jour, le lieu, le décor, l'alimentation, etc. Et, une fois qu'on est bien sûre que « ça a marché », on se sépare à l'amiable.

Faites-le vous-même

LES lesbiennes suédoises envisagent d'ouvrir des banques de sperme exclusivement réservées à leurs besoins. « Il est inacceptable, disent les responsables de l'organisation royale pour l'égalité sexuelle, que les adeptes du saphisme et les femmes seules n'aient pas accès aux services officiels d'insémination artificielle, actuellement réservés aux femmes mariées ou hétérosexuelles. » Elles entendent combler ce vide — juridique — en créant et en gérant leurs propres banques du sperme...



L'homme siège. (Dessin anonyme paru dans « Maitresse Sapho. »)

Mais à côté de ces théoriciennes qui choisissent de jouer franc-jeu, il y a le cas de la féministe fanatique et méfiante qui à la fois rêve de maternité et cherche un moyen de réaliser ce que les psychanalystes appellent un fantasme castrateur. D'où, en apparence, un jeu de séduction très complet, voire très traditionnel, et en réalité quelque chose qui est à la fois un vol et une manière de viol (comment désigner autrement cette utilisation clandestine du sexe de l'autre ?). Elle deviendra donc mère, et lui sera père sans jamais le savoir. Au fruit du larcin qui grandit, on expliquera : « Je suis à la fois ton père et ta mère. » Ou encore : « Une femme n'a pas besoin d'homme. »

Le plus souvent, les effets de telles opérations sont pour l'enfant catastrophiques. Qu'elles, ou ils, soient féministes, médecins, psychiatres ou autres « spécialistes », les plus lucides et sincères le reconnaissent aujourd'hui : il aurait été préférable pour l'enfant qu'il vive avec un « papa méchant » plutôt que sans papa du tout...

Il suffit en tout cas de jeter un coup d'œil dans la salle d'attente de quelques consultations de pédiatrie pour s'apercevoir que nombre de jeunes pères trouvent normal d'emmener, seuls, « le petit » chez le médecin. Dès lors, pourquoi se priver de la présence d'un père ? Féminisme n'est pas nécessairement synonyme de masochisme... Et puis, il n'y a pas que l'aspect strictement matériel d'une présence masculine. Là encore, certaines féministes et la plupart des « psy » l'admettent : une petite fille, une femme ont besoin de sentir sur elles un regard masculin, un regard qui les désire, un regard qui leur donne le sentiment d'exister.

Car, malgré toutes les révolutions sexuelles et autres libéralisations des mœurs, c'est sans doute la notion qui semble



Ex-miss de beauté des années 50, Vikki, l'épouse du boxeur La Motta, ne craint pas, à 51 ans, de rivaliser avec les pin-up de Play-Boy. Non sans succès, semble-t-il...

avoir le mieux résisté aux coups de boutoir du féminisme : l'importance du regard des hommes sur les femmes, le poids à peu près inchangé de la coquetterie, même si le style (la mode) ne cesse de changer, le souci, peut-être plus aigu encore que jadis, que les femmes des années 80 ont de leur image. Certes, cette image a considérablement évolué.

En témoigne assez bien une récente couverture du magazine américain « *Time* » : photographie d'une « sportive » au corps presque plat, mais musclé, apparemment en parfait état de marche, et, en guise d'« accrochage » : « *Devenir forte... Le nouvel idéal de beauté* ». Hier, le muscle, l'haltérophilie, le culturisme (le « *body building* » aujourd'hui), tout cela ne se conjuguaient qu'au masculin. « *Tu as fait du chemin, petite sœur* », écrit Richard Corliss à propos de cette récente découverte : la force physique peut être féminine, sans tomber pour autant dans l'hypertrophie culturiste qui n'équivaut le plus souvent qu'à une caricature des canons masculins.

Même une publication aussi joyeusement « sexiste » et macho que « *Lui* » en France l'avait noté il y a quelques années en publiant une longue étude, abondamment illustrée, sur l'évolution du corps et de l'image de la femme. L'on y expliquait que tous les corsets inventés depuis l'Antiquité n'avaient pas réussi à modifier la forme donnée par la nature au corps féminin. Et si la femme a changé physiquement aussi, s'il y a aujourd'hui davantage de femmes élancées et agréablement proportionnées, c'est, disent les médecins et diététiciens, grâce à une alimentation meilleure et plus équilibrée. Mais aux hommes qui voudraient encore, absolument, opérer quelques changements dans la silhouette et l'anatomie féminines, un auteur anglais proposait aux lecteurs du « *Sunday Times* » quelques suggestions utopiques. La poitrine des femmes, écrivait-il, est la pièce dont la conception architecturale suscite

les plus vives critiques : on serait en droit d'attendre d'un bon architecte que son chef-d'œuvre ne soit pas si vite dégradé par l'influence néfaste du temps et de la pesanteur.

Poussant plus loin l'audace, Karlos Thaler posait même la question : « *Pourquoi, au fond, seulement deux seins ?* » Une double paire rendrait fonctionnellement plus de services et serait aussi, après un temps plus ou moins long d'adaptation, plus agréable à l'œil. Plus violemment encore, il mettait aussi en cause la forme du bassin féminin : depuis que la femme (comme l'homme, d'ailleurs) a décidé de ne plus marcher à quatre pattes, l'emplacement de ses organes génitaux ne convient plus du tout. Conséquence de cette imprévoyance de la nature : un nombre de plus en plus grand d'enfants viennent au monde par césarienne. Une solution pourrait être que la femme portât une poche, à la manière des marsupiaux. Les enfants pourraient naître plus tôt et venir à maturation dans la poche maternelle...

En fait, et au-delà de ces délires expérimentalistes et surréalistes, la tendance actuelle, qui invite la femme à montrer ses formes naturelles, en les modifiant le moins possible, ou en les développant sans excès, pourrait bien être la meilleure. Et à celles que des imperfections physiques attristent, l'on peut citer ce dicton sicilien : « *La nuit, toutes les femmes sont belles* » (que Claude Mauriac devait actualiser dans un livre intitulé « *Toutes les femmes sont fatales* »). Mais de telles phrases ont acquis depuis quelques années un sens nouveau. Autrefois, les femmes ne pouvaient être elles-mêmes que la nuit, alors qu'aujourd'hui, elles montrent leur vrai visage, leur vrai corps.

Finis les temps des charmeuses romantiques et sous-alimentées, des anorexiques irrésistibles ou, au contraire, des créatures opulentes et pneumatiques, à mi-chemin entre la Vénus de Milo et la poupée gonflable version « *Play-boy* » années 50. Les

« nouvelles femmes » semblent avoir découvert que leur corps n'est plus fait pour se prélasser (courtisanes orientales, alanguissements Récamier...), mais pour bouger et afficher tous les signes d'une assurance inusitée. Ce qui ne veut pas dire qu'elles renoncent à toute entreprise de séduction. Au contraire. Mais, dans une langue qui rappelle celle des athlètes à l'entraînement, elles expliquent qu'« être en bonne condition physique, ce n'est pas seulement être en bonne santé, c'est aussi être plus séduisante ». En fait, rien de bien nouveau depuis *mens sana in corpore sano*, mais jusqu'alors seuls les hommes s'efforçaient de respecter ce principe.

Ce nouveau corps de la femme — ni Mae West (qui devait d'ailleurs donner son nom à... des gilets de sauvetage), ni Marilyn Monroe aux rondeurs suaves — devrait avoir raison des dernières réticences masculines pour une raison toute simple : mieux qu'un autre, il peut favoriser une activité sexuelle plus vive, plus variée aussi. Chevauchée des Walkyries ou repos de la guerrière ? En tout cas, l'espoir de moins de migraines-dérobade et, pourquoi pas, d'initiatives qui pourraient bien séduire les séducteurs recyclés. Au point que la rédactrice en chef du magazine new-yorkais « *Cosmopolitan* » n'hésite pas à affirmer : « *Les femmes sont en train de devenir de véritables athlètes du sexe. Leur santé leur assure un équilibre qui leur permet de donner libre cours à leur sexualité.* »

Une fois de plus, la bonne parole, cette nouvelle religion du corps-roi, sera diffusée par des personnalités du show-business. La chanteuse-danseuse de « *La fièvre du samedi soir* », Olivia Newton-John, délivrera son message enregistré, *Let's get physical*, à des millions d'exemplaires, tandis que la toujours belle Jane Fonda, en dépit (ou à cause) de ses quarante-quatre ans, sera responsable — le palmarès du récent « VIDCOM » cannois en témoigne — d'un des plus étonnants succès commerciaux dans le domaine des vidéocassettes : *Workout*, un enregistrement d'exercices de gymnastique qui n'est que le prolongement logique d'un livre portant le même titre et qui, en dépit de son prix (près de vingt dollars), a été également un formidable best-seller. C'est dire qu'il y a donc en Occident aujourd'hui plusieurs millions de femmes qui rêvent de rester ou de devenir aussi belles que Jane Fonda. Aussi belles, c'est-à-dire aussi séduisantes, aussi attirantes, aussi excitantes, car la filmographie de Jane Fonda le montre bien : l'image de l'actrice participe toujours de ce qu'on appelait naguère des « sex symbols ».

Celles qui ne décrochent pas

L'on aborde du même coup un domaine resté longtemps tabou : celui de l'âge des femmes. Hier, cacher son âge, tricher à propos de son âge, hésiter à montrer ses papiers d'identité, tous ces petits jeux étaient indissociables de la coquetterie féminine. Au-delà de quarante ans, seuls les grisonnements masculins étaient « irrésistibles ». Et à un âge voisin, une femme non mariée était inexorablement rangée parmi les vieilles filles « pas intéressantes ». Mais les progrès de la science, des soins esthétiques, de la chirurgie et, précisément, de ce culte du corps venu des Etats-Unis semblent avoir ébranlé les barrières de l'âge.

Mieux : l'on voit aujourd'hui des femmes afficher avec satisfaction leur âge véritable, et même avec un rien de provocation : « Mon corps, ma silhouette vous trouble ? Devinez son âge. » Ainsi, l'ex-épouse du boxeur italo-américain La Motta, rendue célèbre par le livre et le film autobiographiques de son ex-mari ex-champion, s'exhiba généreusement dans les pages de « *Play-boy* » afin de prouver au monde entier (du moins à cette partie du monde qui feuillette les diverses éditions étrangères du magazine américain) que l'on

pouvait fort bien être à la fois sexy et sexagénaire. Certes, il s'agit là encore d'une exception exemplaire, mais ce qui a changé aussi de manière décisive c'est l'idée que les hommes se font de l'âge des femmes et de son rôle dans l'amour, l'érotisme et la sexualité.

Entre les rêves de liberté tous azimuts, de transgressions diverses, et le fait qu'aujourd'hui les femmes d'âge mûr sont généralement bien « conservées » — il faut d'ailleurs noter que ce qualificatif peu ragoûtant est devenu tout à fait désuet — l'on constate, il suffit de regarder autour de soi, que se multiplient les couples où l'homme est plus jeune que la femme. Et souvent ces couples ne « tiennent » pas moins que les autres.

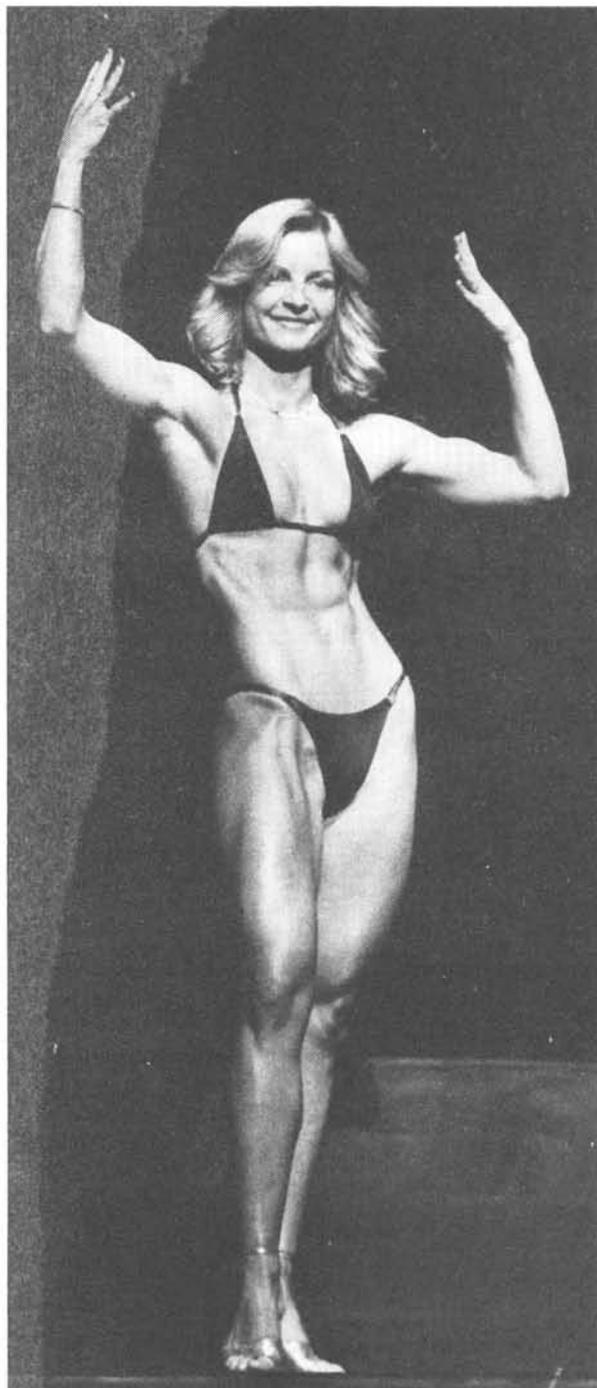
Il y a une vingtaine d'années, l'on entendait souvent des commentaires réprobateurs du genre : « Comment ose-t-elle sortir avec ce gamin ? On dirait son fils... » C'est que ce qui comptait le plus dans un couple, c'était encore son aspect social. Aujourd'hui, la réussite sexuelle et affective semble être passée au premier plan et être devenue indispensable à la survie du couple. Un mari ou un compagnon — certaines n'hésitent pas à parler de « concubin » — ce n'est plus seulement, ou ce n'est plus du tout, d'abord un placement sûr et une sécurité matérielle jusqu'à la fin de la vie.

Or, on l'a dit et répété, « elles » ont changé, elles sont devenues économiquement et professionnellement plus indépendantes. Donc, peu leur importe désormais de trouver, comme partenaire, un remplaçant de leur père ou un nouveau protecteur. Depuis dix ans, on le leur a assez rabâché : leur corps leur appartient, elles n'ont pas à avoir honte de chercher à prendre du plaisir. Et l'on entend parfois des aveux qu'en d'autres temps l'on aurait jugés parfaitement scandaleux : « J'aime mieux vous dire qu'au lit, un type jeune, c'est tout de même plus agréable ! »

Bien sûr, de tels propos ne datent pas d'hier, mais hier, et surtout avant-hier, ils étaient chuchotés, murmurés derrière un éventail, ponctués de gloussements, et généralement tenus par des femmes que l'on disait « légères ». Souvenons-nous du « *Blé en herbe* », des « amies de maman » et autres initiatrices d'adolescents. Sans parler des prostituées que les divers aspects de l'évolution des mœurs ont réduites sinon au chômage technique du moins au recyclage pour se concentrer sur une autre clientèle, plus fidèle : les travailleurs immigrés. Oh ! ce n'est pas que le besoin d'initiatrices ait diminué — il n'y a aucune raison pour qu'il diminue. Mais ce qui a changé aujourd'hui, c'est qu'une femme qui veut rester jeune, « opérationnelle », a à sa disposition un arsenal très efficace que les hommes n'ont pas. Et même à une époque où, selon les statistiques, 70 % des individus de moins de dix-huit ans ont déjà fait l'amour et où la virginité féminine n'est plus une valeur sacro-sainte, les hommes jeunes continuent de draguer de nouvelles Edwige Feuillère, plus expérimentées que leurs cadettes et sexuellement plus épanouies. Certaines petites annonces confirment la continuité du phénomène : « *J.H. 28 a. ch. liaison av. f. ayant con. la vie. Minettes s'abst.* » Et, du même coup, voilà encore un mot à remiser au grenier : gigolo.

Le marketing de la séduction

A explorer les petites annonces du « *Nouvel Observateur* », reflet assez fidèle des modes associées aux changements de mœurs, et plus encore de « *Libération* », où tout est bon à dire pourvu que ça « dérange » (de ce point de vue, on regrettera la disparition du supplément « *Sandwich* », exclusivement consacré aux petites annonces, et la gratuité de ces annonces qui permettait d'instructifs déferlements verbaux...), l'on constate que les « demandes en mariage » sont devenues plutôt rares dans un océan de « recherche de partenaire » : « *JF 40 a. ch.*



« Le nouvel idéal de la beauté » titre *Time Magazine*. D'un bout à l'autre des Etats-Unis, les Américaines exhibent leurs biceps dans des concours de culturisme. Et Jane Fonda fait un malheur en réinventant la gymnastique.



compagnon p. tendresse », « *F. 60, retr., gaie, renc. H. 50-55 pour sorties, tendresse* », voire de plus directs : « *Je cherche un mec qui aime la campagne, Pink Floyd et les films de Coppola* » ou « *Parisienne, blonde, désintéressée, très sensuelle, ch. H. libre pour mom. agréa.* ».

Le langage, les formulations, les mots pour dire ces choses, ou plutôt la chose, ont même évolué beaucoup plus vite que la chose elle-même et les diverses manières de la faire. Au point que, dans la plupart des magazines féminins — pas seulement les plus « avancés » — le traditionnel « courrier du cœur » aurait pu être retiré de manière plus précise : il n'y a plus en effet tellement de différence entre les lettres de lectrices de « *Marie-Claire* », « *Cosmopolitan* », « *Biba* », « *OK* » (destiné plus précisément aux adolescentes et qui accorde une large place aux problèmes gynécologiques) et le courrier publié dans « *Union* » et autres organes (?) de presse consacrés à l'harmonie du couple.

D'autre part, le vocabulaire utilisé pour parler de la vie sentimentale et sexuelle a été abondamment parasité par toute sorte de jargons technologiques : on parle de « marketing séduction », de « packaging » pour ne pas dire « coquetterie ». Et l'on découvre sous ces intitulés modernistes des confessions telles que celle-ci : « *La femme que je suis étant ce qu'elle est devenue, j'ai tout de même un cœur. Modèle à l'ancienne. Qui bat de façon inconsidérée sous l'impulsion d'une émotivité naturelle qu'aucun farouche mot d'ordre du féminisme n'est parvenu à maîtriser. (...) Et je ne suis pas la seule à avoir gardé de mon ère pré-libérée des réflexes qui ne sont plus d'époque...* » Curieux mélange d'ancien et de moderne, goût du contraste et du paradoxe : « *L'objectif est toujours le même : séduire* », et un peu plus loin : « *ce qui demande une parfaite maîtrise technique comme toute opération de marketing...* » (extraits de « *Cosmopolitan* », août 1982).

La conclusion n'est pas moins nette, et confirme notre

hypothèse : « ...dans les histoires de cœur, le vocabulaire s'adapte. Ce que l'on appelle duplicité devient réserve, la tromperie n'est qu'artifice et le mensonge ingénuité. Même les plus vertueuses n'ont pas agi autrement depuis des siècles. Les héroïnes les plus rougissantes du très victorien XIX^e siècle écartaient résolument tous ces légers scrupules de leur petit cœur lorsqu'il s'agissait pour elles d'organiser leur avenir. Et elles étaient logiques avec elles-mêmes (...) Aujourd'hui (...) ce n'est qu'une question d'honorable stratégie et de maîtrise de soi. Cela fait des siècles que les hommes n'agissent pas autrement. » Ainsi Béatrix de l'Aulnoit décrit-elle cette « science exacte » : la séduction.

Ciel, mon amant !

Et puis, dans la partie immergée de l'iceberg, parmi les thèmes les plus difficiles à manipuler des relations sentimentales et/ou sexuelles, il y a ce qui, jadis, était le principal ingrédient du vaudeville et du théâtre de boulevard : trois personnages (ou davantage) autour d'un lit, ou deux dans un lit et le troisième dans un placard. Mais, bien sûr, là aussi, on a voulu que les choses changent. Qu'est-ce qu'un couple moderne ? C'est un couple où il peut arriver que l'on se trompe mais où on se le dit. Au nom de la liberté sexuelle, de l'indépendance, chacun sort de son côté, avec ses amis, et parfois même part en voyage ou en vacances sans l'autre. Et comme elle ne veut pas passer pour une attardée mentale, pas question de vivre une passion légitime de façon conventionnelle. Une façon comme une autre de contester ce sentiment désagréable d'être considérée par l'Autre comme sa « propriété privée ». Jusqu'au jour où, à force d'« expériences », d'« aventures » et de déceptions, elle finit par comprendre qu'il y a sur la planète deux milliards d'individus de sexe mâle, donc que l'on peut toujours espérer trouver mieux ailleurs. Mais on ne saura jamais où.

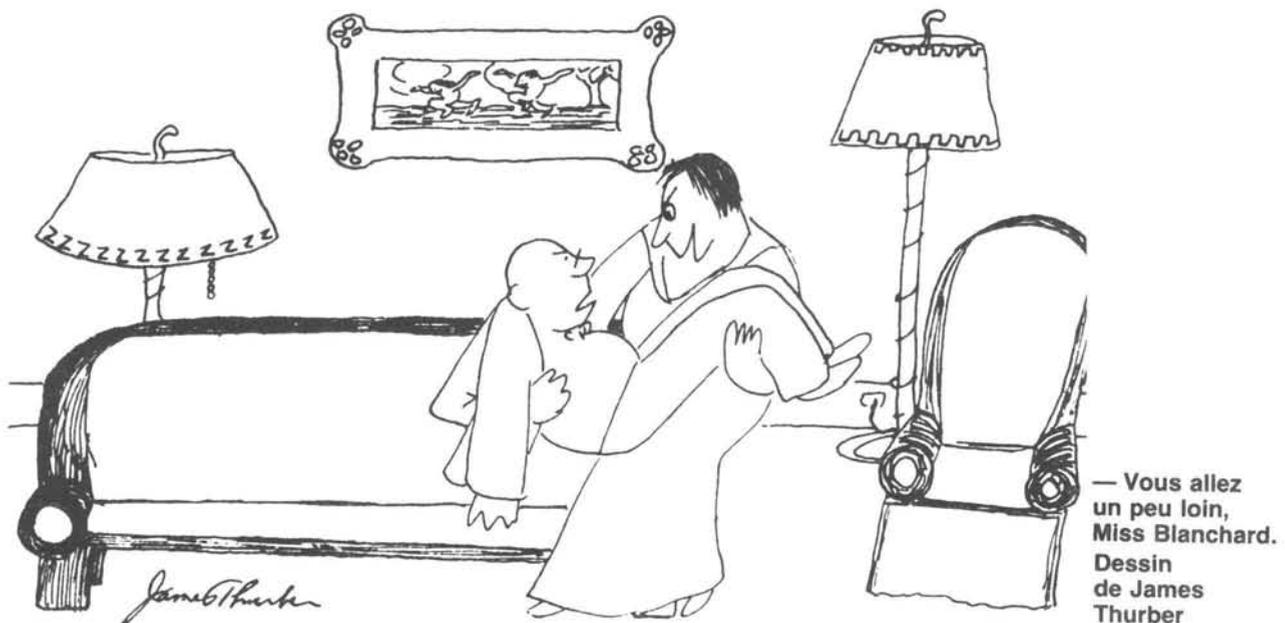
Pour corser le jeu ou, comme on dit aux cartes, pour « intéresser la partie », il est encore possible de compliquer les choses, de les pimenter. Par exemple : et pourquoi pas un homme marié ? Il n'y a pas si longtemps, une femme qui devenait la maîtresse d'un homme marié caressait toujours l'espoir d'être finalement l'élue. Mais, aujourd'hui, il semble bien qu'une telle liaison puisse être envisagée par certaines

femmes en toute lucidité, sans « espoir » et plutôt avec cynisme. Sans parler des fortes têtes qui déclarent qu'« au moins il ne les encombrera pas trop ».

Mais eux, comment réagissent-ils à tous ces bouleversements des bonnes vieilles traditions ? Comment se préservent-ils de toutes ces agressions, de toutes ces menaces ? Comment font-ils pour ne pas devenir des hommes objets ? Et pour défendre leur réputation ? Mais réactions et réponses sont encore timides — on les a tellement accusés, insultés, culpabilisés. Dès qu'ils osent faire allusion à leur sexualité, on la flétrit d'un mot : « machisme ». Mais, simultanément, tout est fait, par le cinéma, la presse, la publicité, pour stimuler davantage leur imagination érotique, pour éveiller ou réveiller leurs appétits.

Face aux nouvelles séductrices, il est pourtant des individus de sexe masculin qui semblent avoir su tirer leur épingle du jeu et, même, mettre à profit l'évolution générale des mœurs. On pourrait, juste pour eux, aller chercher quelques mots qu'on croyait définitivement démodés, les dépoussiérer un peu... Pour eux, peu importe que les femmes soient riches, plus âgées qu'eux, ou plus jeunes, mariées ou célibataires, féministes virulentes ou modérées, sportives ou matronesques ; ils sont prêts à s'adapter à toutes les modes intellectuelles, à brandir des calicots violemment féministes, à se faire entretenir, à encourager et conseiller toute femme professionnellement ambitieuse. S'ils sont vraiment partisans du féminisme ? « Evidemment ! » On pourrait dire qu'ils sont aux phalocrates d'hier ce que les femmes-guerrières d'aujourd'hui sont aux femmes-objets de jadis. On pourrait les appeler les nouveaux gigolos ou les nouveaux maques...

Certes, ils ne sont pas inutiles dans le paysage actuel. Ne sont-ils pas l'ultime espoir de celles qui n'ont pas réussi à s'intégrer au troupeau des séductrices modernes, de celles qui militent ou s'agitent professionnellement pour, comme on dit, « compenser » ? Car quand on parle des « nouvelles femmes » et de cette « formidable » transformation des relations sexuelles, on oublie bien sûr toutes celles dont on disait il n'y a pas si longtemps qu'elles étaient « moches ». Aujourd'hui, on les trouve « intéressantes », « sympathiques », « vives ». Mais pas assez quand même pour mettre leur visage en couverture de ces « nouveaux » magazines destinés à des femmes « nouvelles ». C'est comme avant, alors ?



— Vous allez un peu loin, Miss Blanchard.
Dessin de James Thurber

SUPPLIQUE AUX DAMES DU TEMPS PRÉSENT

par Alphonse BOUDARD

Ly a deux ou trois ans, on pouvait assister au procès en correctionnelle d'une dame qui avait mis au turf dans le bois de Boulogne deux travelos. Dans le prétoire, l'un était venu en femme, l'autre en homme. Le président, le pauvre, ne savait qui appeler madame ou monsieur. Le triomphe absolu du féminisme !

La grande affaire du XX^e siècle, quand on en fera l'Histoire plus tard, ça ne sera pas le marxisme, bombe atomique ou le premier homme dans la lune... vétilles ! Ça sera la conquête du monde par la femme. Ce n'est plus maintenant qu'une question d'une ou deux décennies et l'homme aura définitivement perdu la partie. Les femmes sont déjà proxénètes, gangsters, policières, ministres, chefs d'Etat, tandis que les hommes les remplacent à la crèche, à la vaisselle, à l'atelier de couture ou sur le trottoir. Il reste encore le Vatican à investir... le Soviet suprême... tout ça ne saurait tarder ! Mes fils assisteront au couronnement de la première papesse.

Tout ça vous amène à réfléchir, pour peu qu'on vous demande un article sur le problème. On se demande le quoi du qu'est-ce ?... On n'a pas eu le temps de faire ouf ! entre la fin de la dernière guerre et le début de l'ère socialiste, ça vous fait un gouffre les changements intervenus questions mœurs. On

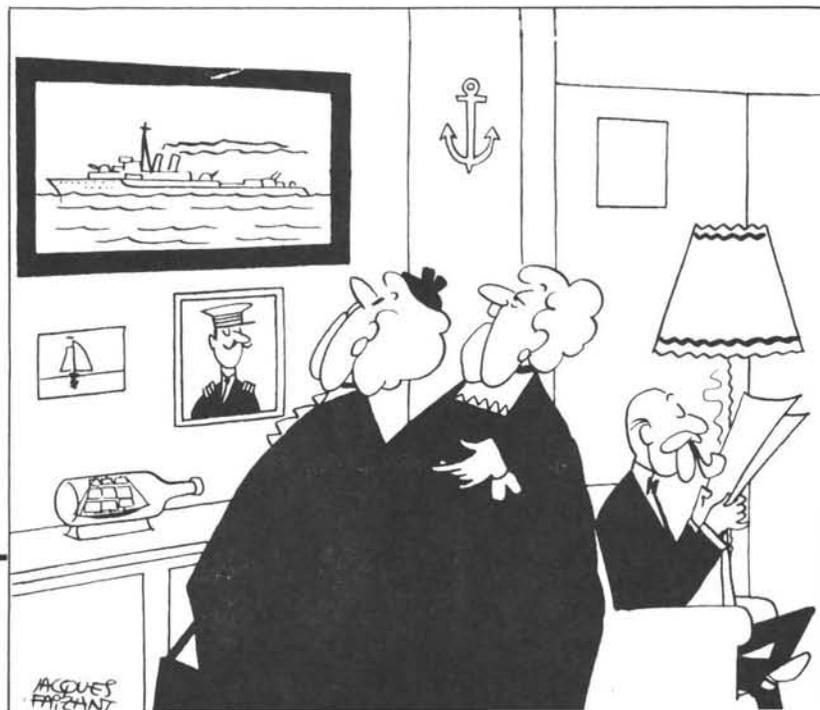
pouvait tout prévoir, à peu près, dans le domaine du progrès technique, scientifique, mais certainement pas dans celui des mœurs. En 1942, on a guillotiné une faiseuse d'anges, nous en sommes à présent à l'avortement gratuit et bientôt obligatoire.

Tout se tient, il s'agit bien avant tout de la libération de la femme. Mais a-t-elle vraiment gagné ?... Voire !

D'aussi loin que je me souviens en remontant dans mon enfance... dans le Loiret, chez les paysans qui m'élevaient, j'ai toujours vu les femmes au gouvernail. Là, c'était Blanche la patronne, elle avait les sous, elle commandait, elle décidait pour Auguste, un brave de 14-18 qui mangeait certes au bout de la table, la casquette vissée sur la tronche, qui coupait la miche de pain, la moustache gauloise, l'œil vif, mais n'empêche, ce héros de la Marne n'avait que les apparences du pouvoir.

Un peu partout par la suite, j'ai pu constater le pareil au même. Les petits copains si hâbleurs, une fois passés devant monsieur le maire, s'ils filaient doux derrière Bobonne... la menace entre les lignes du rouleau à pâtisserie !

Beau m'écarquiller la souvenance, je n'en rencontre pas des bottes de ces fameux super-machos-phallos qui ramenaient leur fraise et leur science devant médèmes. Au mieux, lorsque celles-



— Ça c'est l'Invincible, que j'ai longtemps commandé par personne interposée...
Dessin de Jacques Faizant

ci étaient assez futefutes, leur laissaient-elles sauver les apparences.

Même dans certains couples maques-putes, j'ai respiré des drôles de vapes. La nana toujours jouait le jeu par devant pour que le Jules puisse pavaner, mais, par derrière, les choses n'étaient pas si nettes, croyez-moi. Bien des « hommes » se retrouvaient la mécanique en panne.

Je pourrais vous nourrir tout cela d'exemples croustillants si j'en avais la distance. Ça me fera peut-être le sujet d'un roman qui pourrait bien devenir fleuve, si ce n'est best-seller.

Pour me résumer, je crois que les femmes, sans en avoir l'air, régnaient depuis Cromagnon par la ruse, le charme, toute sorte de philtres, de sortilèges. Toute l'affaire... que les hommes, ces pauvres truffes, ne s'en apercevaient même pas.

Elles n'étaient pas nos égales, elles étaient nos supérieures. Alors, je me demande si en prenant le pouvoir, en enfilant nos pantalons, elles n'ont pas perdu l'essentiel... la réalité de ce pouvoir ?

Toute la question, mes chères mignonnes. On a renversé les rôles. Si les hommes savent manœuvrer, ils seront les maîtres comme jamais ils ne l'ont été. J'ai bien peur pourtant qu'ils ne soient pas à la hauteur de la tâche. Ils sont trop lourdingues et trop lâches. Déjà, aux Etats-Unis, ils se défilent en s'enfilant, si vous me permettez cette plaisanterie... n'est-ce pas... Certaines villes là-bas sont devenues le fief des homosexuels.

Ça va devenir farce l'avenir à cet arrière-train-

là. Assez cocasse à observer dans la sérénité de mes vieux jours qui viennent.

Permettez-moi, chères ex-mignonnes, de soumettre une petite supplique au nom des petits potes masculins... Que vous n'investissiez pas tous les domaines, ne serait-ce que pour avoir la paix. Vous nous laisseriez, par exemple, une sorte de ghetto, une cour des miracles où nous pourrions beloter, vinasser, s'arsouiller la tronche, commenter les courses cyclistes, les rencontres de foot, de rugby, de catch...pisser le plus haut contre le mur... pétomaner pour éteindre les bougies d'anniversaire à trois mètres. On veut bien faire le ménage et les courses, vous saillir en sus, si vous ne trouvez pas ça trop déplaisant, mais de grâce, laissez-nous nos franchises lippées, qu'on se retrouve entre garnements au rade des abreuvoirs.

On fera même vos guerres, car je présume que votre hégémonie ne nous mettra pas à l'abri des croisades idéologiques, des expéditions pour le bon droit. Puisque vous aurez le haut commandement, laissez-nous seuls dans la piétaille. Ça me fait de la peine, vraiment, de vous voir en adjudantes et en gendarmettes.

Si vous pouviez aussi nous laisser nos fringues, ça vous empêcherait pas, coquettes, de conduire le monde.

Je n'ose pas vous demander de remettre des porte-jarretelles... ça me vaudrait sans doute de comparaître un jour prochain devant votre tribunal révolutionnaire auprès duquel celui de Fouquier-Tinville paraîtra une juridiction enfantine.



— Alors, Martin, la lune de miel continue !

Dessin de Tetsu

LA LITTÉRATURE EST TOMBÉE EN QUENOUILLE

par Jean BOURDIER



Louis Leprince-Ringuet fait la moue, Maurice Schumann reste pensif : le « club » du Quai Conti a-t-il eu raison d'accueillir Marguerite Yourcenar ? « Ce n'est qu'une demi-mesure » ricaneront certains Immortels.

A dire vrai, la littérature est certainement l'un des premiers domaines où les femmes ont eu droit de cité et permis de travail. Sans remonter jusqu'à la Grèce antique et à la poétesse Sappho — dont la célébrité est peut-être due, toutefois, à des raisons extra-littéraires — on peut constater qu'en France, c'est dès le Moyen Âge qu'apparaissent nos poétesses et nos romancières, qu'il s'agisse de Marie de France,

au XII^e siècle, ou de Christine de Pisan, prenant en main, dès la fin du XIV^e, la défense des « droits de la femme » avec son « *Livre des trois vertus* ».

Ensuite, le temps passant, ce sera le déferlement. Au XVII^e, ces dames semblent omniprésentes dans le monde des lettres, tout à la fois muses, mécènes et praticiennes. Avec, de Mlle de Scudéry à Mme de Lafayette, du pire et du meilleur. Les œuvres

en vogue sortent pour la plupart de salons ou d'alcôves bien féminins, et aux « précieuses ridicules » — qui pèsent cependant leur poids — se mêlent des femmes de haut talent et de grand caractère.

La tendance se poursuit et se précise encore au XVIII^e, avec une évidence qui devrait, logiquement, occasionner quelques rêves nostalgiques à nos modernes féministes : où sont, mesdames, les Julie de Lespinasse de maintenant ?

La position, Mme de Staël aidant, est si bien acquise qu'elle restera au XIX^e siècle, malgré la régression des mœurs et de l'esprit occasionnée par la Révolution française et le règne d'une société bourgeoise beaucoup moins libérale et éclairée que la société d'Ancien régime. Même dans le monde des comédies de Labiche, la « femme qui écrit » reste tolérée, voire respectée, et l'influence des « salons » est intacte.

Il se trouve même des dames pour en ajouter en toute impunité, à commencer par Aurore Dupin dit George Sand. On peut remarquer qu'inconnue, elle n'a eu aucun mal à faire ses débuts dans la presse de son époque, dont elle ne fut évincée que parce qu'elle « écrivait trop long ». Ensuite, on édita ses romans, et on finit par lui passer tout en vrac, ses amants, ses pantalons et ses cigares.

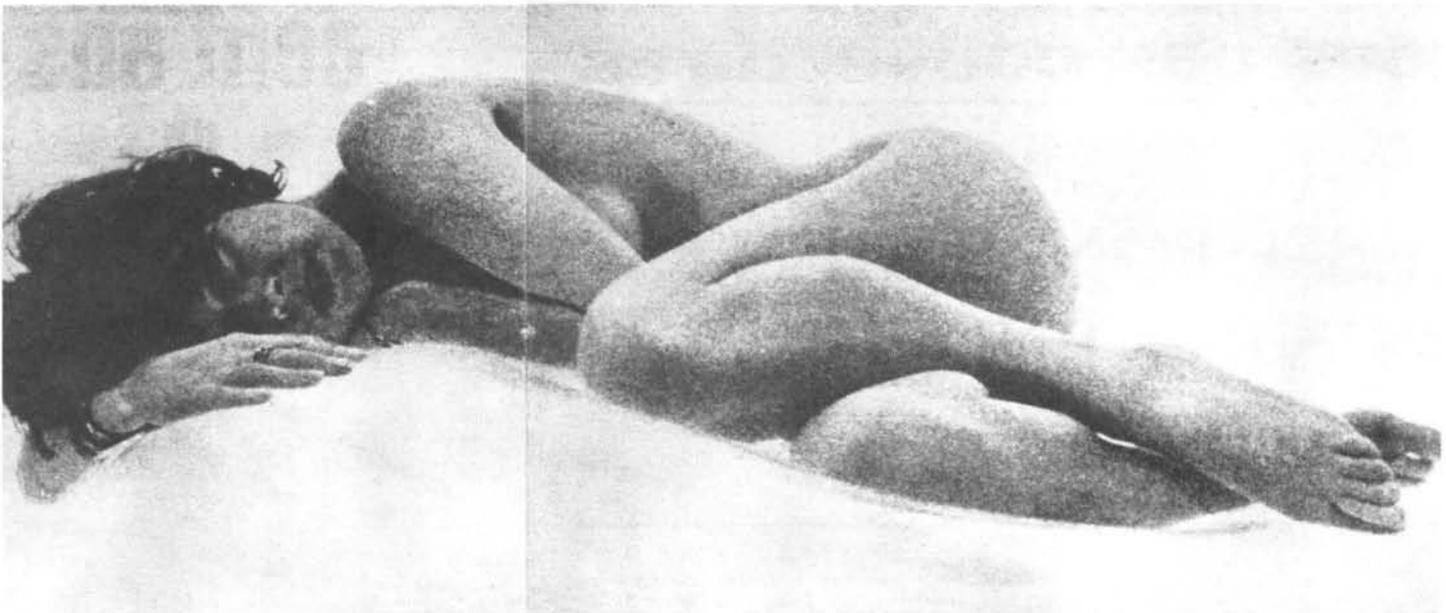
Elle ne fut d'ailleurs pas la seule à user de l'un ou l'autre de ces éléments — et parfois des trois ensemble — pour affirmer son émancipation. Dans la seconde partie du siècle, il n'y avait plus guère de résistance, si ce n'est celle de quelques mâles sarcastiques comme le général marquis de Galliffet, toujours impitoyable. Comme une dame allumait devant lui un cigare dans un salon bien parisien, Galliffet se leva, la prit par le bras et lui dit : « Allez, vieux, on va pisser ? ». Mais l'incident fut à peu près unique.

Le XX^e siècle ne pouvait, bien sûr, que voir s'accélérer encore le mouvement. Avec, les suffragettes étant passées par là, un esprit quelque peu nouveau de revendication.

La naissance du Prix Femina, décerné uniquement par des femmes, est là pour en témoigner. Certes, le Femina ne fut vraiment féministe qu'à ses débuts et finit par se muer, quelques décennies passées, en un refuge de douairières des lettres, duchesses ou gros tirages des années 35, mais l'opération



Pour séduire les auteurs, Régine Deforges (ci-dessous) n'hésita pas, il y a quelques années, à dévoiler de bien jolis arguments. Françoise Verny compte davantage sur son flair de « talent-scout » qui fit merveille chez Grasset.





Trois auteurs heureux (de gauche à droite) : Jeanne Bourin (« La chambre des dames »), Irène Frain (« Le nabab »), Françoise Chandernagor (« L'allée du roi »). Le roman historique deviendrait-il une chasse gardée féminine ?

antimales fut quand même parfaitement réussie dans l'ensemble, puisqu'on vit de bons jeunes gens contraints de faire une cour servile à des dames d'âge plus que mûr pour obtenir ce qui était devenu le troisième prix littéraire de France, immédiatement après le Goncourt et le Renaudot. « Ces dames aux chapeaux verts », comme les surnommaient quelques chroniqueurs irrespectueux, avaient largement gagné leur pari.

Entre-temps, l'Académie Goncourt avait fini par admettre en son sein Colette. Il est vrai que la petite « Claudine » de Willy avait déjà fait son chemin, s'imposant partout et faisant, comme George Sand, tout admettre. Il ne se trouva guère que Galtier-Boissière, fondateur de cette revue, pour lui imposer un jour silence à l'un de ses fameux déjeuners du « *Crapouillot* » : « Madame, ici, les femmes se taisent quand je parle... »

L'Académie française, elle, résista plus longtemps que les dix goinfres de la place Gaillon. Et ce malgré des candidatures féminines répétées et parfois de haute qualité, comme celle de Louise Weiss, par exemple. A croire que la « vieille dame du Quai Conti » restait seule en France à s'avouer encore misogyne.

Il fallut Giscard et l'ère du « libéralisme avancé » pour faire admettre — on hésite à dire imposer — Marguerite Yourcenar sous la Coupole.

— Ce n'est qu'une demi-mesure, de toute façon, ricana alors un académicien connu pour sa langue pointue et son peu de goût des dames, faisant une allusion trop transparente pour être du meilleur goût à certains traits personnels de la première Immortelle.

Eh bien, non, cher maître ! C'était une mesure entière, car maintenant les portes sont ouvertes, et les roulements de tambour de la Garde républicaine ne sont plus un apanage masculin. Ce qui ne veut pas dire, toutefois, que les dames vont être de sitôt invitées à se bousculer dans la docte assemblée.

Le vrai pouvoir

Mais les honneurs officiels ne traduisent pas toujours l'influence réelle, et la vraie question est de savoir si cette dernière s'est réellement accrue pour les femmes dans le monde des lettres.

Que peut-on voir, tout d'abord, dans le métier de l'édition ? Que la direction des grandes maisons — et même des petites — demeure essentiellement masculine. Si Mme Simone Gallimard se trouve très officiellement à la tête du Mercure de France, c'est pour des raisons familiales évidentes : elle est l'épouse de Claude Gallimard, l'héritier de Gaston et le patron du groupe, en attendant d'être relayé par ses fils.

Quant aux quelques maisons féminines qui ont tenté de se lancer ces dernières années, elles n'ont pas connu un sort très brillant. Les Editions des Femmes n'ont fait que vivoter, et France-Adel, fondée par l'ancienne attachée de presse Françoise Adelstein, a rapidement battu de l'aile.

Certes, on trouve dans les grandes maisons beaucoup plus de conseillères et de directrices de collection, mais les conseils des unes ne sont pas toujours fatalement suivis et les collections des autres restent souvent sous surveillance masculine.

Un cas particulier : la belle Régine Deforges qui tint plusieurs années sa bonne place dans le métier avec les éditions de L'Or du temps, placées sous le signe de l'érotisme. Mais derrière elle se profilait l'ombre de Jean-Jacques Pauvert. Maintenant, Régine Deforges, après une autre tentative louable mais peu couronnée de succès, n'a plus de maison et s'est faite romancière.

On a fait récemment grand bruit autour du cas de Françoise Verny, qui abandonnait Grasset pour rejoindre le groupe Gallimard, pour raison, disait-elle, de désaccord avec la nouvelle politique Hachette.

A cette occasion, on lui a soudain prêté des pouvoirs surhumains et un rôle incommensurable. C'était un peu trop — et un peu trop vite. Il est vrai que la bonne Françoise représentait un élément de poids de la direction collégiale de Grasset, et qu'avec sa large carrure, sa démarche de cheftaine des « Faucons rouges » et son langage de charretier diplômé de la Sorbonne, elle exerçait une incontestable fascination sur une partie de ce qui nous tient lieu d'intelligentsia.

Elle avait « inventé », presque créé de toutes pièces, un certain nombre de « hits » d'édition, comme les fameux « nouveaux philosophes ». Il n'est pas question ici de porter un jugement de valeur et, ainsi, la médiocrité intellectuelle des jeunes gens intéressés n'est pas en cause. Il faut simplement

évaluer le succès d'une opération. Celle-là était fort réussie.

Mais où l'on mesure aussi le poids réel d'une personnalité de l'édition, c'est au nombre d'auteurs qu'elle peut « emporter » avec elle lorsqu'elle passe d'une maison à une autre. Apparemment, comme « gros poisson », Françoise Verny n'a emmené avec elle que Françoise Mallet-Joris. Ce n'est pas mal, mais c'est peu. Et quant à M. Bernard-Henri Lévy, il ne s'est pas trop bousculé pour rejoindre au plus vite son ancienne protectrice.

En fait, plus qu'un éditeur, Françoise Verny était ce que les Américains appellent un « talent scout », s'efforçant de détecter et de rabattre les auteurs pouvant donner lieu à des opérations prometteuses. Comme s'efforcent aussi de le faire Thérèse de Saint-Phalle et quelques autres.

En fait, maintenant encore, le seul secteur de l'édition qui soit réellement la proie des femmes est celui des attachées de presse. La tradition est là, et, il faut bien le dire, l'efficacité aussi. Il est d'ailleurs symptomatique que le seul écrivain à protester hautement contre ce système a été, non pas un romancier, mais une romancière, Françoise Xénakis. Il n'y aura jamais plus antiféministe que les femmes lorsqu'elles s'y mettent.

Mais — Dieu merci, diront certains — les éditeurs ne sont pas tout dans la vie des lettres. Ils ne sont finalement que les intermédiaires plus ou moins heureux entre les auteurs et les lecteurs. Or, force est de constater qu'en France, au moins, les lecteurs sont de plus en plus souvent des lectrices.

Elles lisent, elles

Quoi qu'on en dise, il y a encore beaucoup, chez nous, de femmes au foyer, qui trompent par la lecture les temps morts du travail ménager. Celles-là sont nettement plus au fait de l'actualité littéraire que leurs tendres époux et, par voie de conséquence, se révèlent grandes consommatrices de livres. Il a

été ainsi démontré qu'une émission de télévision comme « Aujourd'hui madame », projetée l'après-midi à l'intention des femmes restées chez elle, était l'une des plus « vendeuses » de livres après l'institution que demeure « Apostrophes ».

Le phénomène peut se vérifier même dans les milieux de cadres présumés supérieurs. Lors des dîners en ville, le mari, bien souvent, se borne à réciter avec une plus ou moins grande aisance le résumé d'un ouvrage en vogue parcouru dans « *L'Express* » ou toute autre publication, alors que son épouse montre, elle, qu'elle a vraiment lu le livre, et souvent attentivement, car la femme se révèle en moyenne une lectrice plus appliquée que l'homme.

Les « femmes au travail », elles aussi, rechignent plutôt moins à la lecture que leurs homologues masculins. Dans un compartiment de métro, le matin ou le soir, le mâle brandit tout au plus son journal tandis que la dactylo est plongée dans un livre de poche.

Cette prédominance croissante du public féminin ne pouvait, à plus ou long terme, qu'entraîner une ascension des auteurs féminins.

Les résultats sont flagrants depuis un bon moment déjà. Il y a quelque dix ans, après l'écrasant succès de la médiocre « *Maison de papier* » de Françoise Mallet-Joris, un éditeur parisien affolait, sinon son personnel, du moins les visiteurs se méprenant sur ses intentions réelles, en hurlant à longueur de journée : « Je veux des femmes, je veux des femmes ! »

Il n'avait pas entièrement tort, commercialement parlant, à condition quand même de choisir un peu et de ne pas prendre Nathalie Sarraute pour Christine de Rivoyre.

Depuis, la tendance s'est encore accentuée, avec les raz de marée de librairie occasionnés par « *La chambre des dames* » de Jeanne Bourin ou « *L'allée du roi* » de Françoise Chandernagor. Les mâles de l'édition ne pourront qu'en tenir compte. Là, les femmes ont indiscutablement gagné. Mais il faut reconnaître que c'est à la loyale.

LES FEMMES A LA PAGE

par Béatrice CLAVERIE

EST-CE parce que la littérature, comme jadis la tapisserie (et la pâtisserie), est encore aux yeux de beaucoup d'hommes un art d'agrément, sans conséquence, mais très prenant, qu'ils y poussent si volontiers l'ornement de leur vie ? Est-ce au contraire parce que ces messieurs apprécient chez leurs femmes outre des dons de lectrice, des talents diplomatiques très utiles dans la société guerroyante et gémissante des écrivains ? Est-ce, en un mot, pour mieux les surveiller ou pour mieux les employer que tant d'éditeurs acceptent que leurs épouses les trompent avec du papier imprimé ?

Déjà, au lendemain de la Libération, les toutes jeunes Presses de la Cité, fondées par Sven Nielsen, durent une grande part de leur prodigieuse ascension aux choix judicieux que sut effectuer son épouse. Les Taylor Caldwell, les Slaughter, tous ces grands romans sentimentaux américains propres à faire tressaillir d'émoi les lectrices françaises, c'est elle qui en suggéra la publication, en veillant d'ailleurs jalousement à la pureté des mœurs que décrivait ces auteurs.

Et n'est-ce pas une influence analogue qu'exerça son épouse

Simone auprès de Cino del Duca avant de lui succéder à la tête des Editions mondiales ?

Nul n'ignore le rôle que joue auprès de J.-C. Lattès son épouse Nicole, grande lectrice de manuscrits et talent-scout comme la dynamique Thérèse de Saint Phalle chez Flammarion, ou Georgette Elgey pour les ouvrages historiques chez Fayard. N'est-ce pas Nicole Lattès qui décéla, par exemple, chez Irène Frain le futur auteur du fabuleux « *Nabab* » ?

Elisabeth Gille, qui dirige chez Denoël la collection *Présence du Futur* est à la ville Mme Claude Gille. Ce dernier, directeur commercial des *Deux Coqs d'Or* n'eut pas à lui donner le goût des livres — la fille d'Irène Nemirowski, l'auteur de « *David Golder* », avait déjà de qui tenir. Ce couple présente toutefois la particularité de contredire les clichés sexistes sur les affinités et les compétences littéraires. Elle préside aux destinées d'une collection de science-fiction — avec tout ce que cela comporte de technologie avancée —, lui diffuse auprès d'un public de chérubins les aventures de Dame Tartine...

Est-ce par les mêmes voies, celles de l'amour, qu'Odile Cail

Les petites filles d'Alexandre Dumas ...et les nanas de Céline

DEPUIS trois ans il n'y en a que pour elles. Elles tiennent le haut du pavé dans les listes des best-sellers. Toutes des disciples de Clio. Pas des émancipées qui font des éclats dans les salons ou chez Régine, et dont la vie sentimentale alimente les pages des magazines à sensation, comme ce fut le cas il y a vingt ans d'une Françoise Sagan ou d'une Mallet-Joris.

Celles-ci sont des modèles de sagesse et des puits de science. Elles sont bardées de diplômes et fréquentent plus volontiers la Bibliothèque nationale que les boîtes à la mode. Telle Françoise Chandernagor, la fille du ministre socialiste, brillante élève de l'ENA dont elle sortit major. En congé du Conseil d'Etat pour cause de maternité, elle profita de ses loisirs pour redécouvrir à travers sa correspondance la très vilipendée Mme de Maintenon et en faire dans « *L'allée du roi* » une fascinante créature, de la prison niortaise où elle naquit jusqu'au lit de l'insatiable Roi Soleil.

Telle encore Jeanne Bourin, épouse effacée d'un de nos confrères, mère exemplaire, qui attendit l'âge mûr et plus de liberté au foyer pour revenir à sa passion de jeune étudiante de Sorbonne pour l'histoire médiévale, et consacra sept ans à réinventer la vie des citadines au XIII^e (siècle d'or pour celles-ci). Refusé par trois éditeurs, son manuscrit de « *La chambre des dames* » allait faire la fortune des éditions de La Table Ronde. Filon poursuivi avec « *Le jeu de la tentation* ». Le public de lecteurs — essentiellement féminin — s'engoua en effet aussitôt de cette alliance habilement mitonnée de l'histoire et du romanesque.

La mode était lancée. Journaliste de grande expérience, bien connue des lectrices de « *Elle* », Fanny Deschamps ne rata pas le train en marche. Son siècle d'élection à elle, c'est le XVIII^e. Assistée d'un mari érudit, qui n'a pas son pareil pour déterrer les trésors des bibliothèques, elle plongera dans l'aventure des botanistes de Bougainville et de Buffon, se délectera de cette société spirituelle et libertine du Paris de Louis XV, où sa Jeanne Aubriot pourra s'abandonner à un tempérament très inflammable. Prévoyante devant le succès, Fanny Deschamps avait déjà prévu deux tomes pour sa « *Bougainvillée* ». Mais s'arrêtera-t-elle en si bon chemin ?

Professeuse agrégée de lettres dans un lycée parisien, tombée par hasard sur l'étrange destin de Madec, un marin déserteur breton du XVIII^e siècle qui conquiert aux Indes le cœur d'une princesse de légende, Irène Frain en tirera « *Le Nabab* », après un voyage sur place qui donnera une assise solide à ses fantasmes, et éveillera ceux de ses innombrables lectrices.

L'élan était donné. Dans la foulée se sont précipitées d'autres candidates appliquant la recette avec plus ou moins de réussite : Suzanne Chantal avec la saga portugaise d'*Ervamoira*, Rose Vincent avec cette créole qui deviendra à Pondichéry l'épouse de Dupleix, etc.

Un trait commun les caractérise : le sérieux de leur documentation. Qu'on les discute sur la psychologie de leurs amoureuses, elles l'acceptent à la rigueur, mais qu'on mette en doute leur savoir, jamais. Irène

Frain prendra ainsi très mal les critiques du « *Canard* » sur sa connaissance des traditions indiennes.

*
**

Curieusement, à l'autre bout de l'échiquier littéraire, se produit aussi une vive poussée féminine. Mais là ce ne sont pas les descendantes de Dumas, mais les petites-filles de Céline qui mènent la danse. Des demoiselles qui n'ont pas froid aux yeux. Et à défaut du génie de l'auteur du « *Voyage* » en ont le vocabulaire. La crudité du langage. Au point d'en faire presque rougir des gens comme Hervé Bazin ou François Nourissier qui en ont pourtant entendu d'autres. Mais devant la surenchère verbale et la précision du détail sordide des Landes-Fuss, Catherine Rihoit, Muriel Cerf, toutes candidates aux prix 1982, ils en ont le souffle coupé. « *Si, dans les mœurs, écrit Nourissier, l'agression de l'homme par la femme est la revanche d'une très ancienne sujétion imposée, nous dit-on, aux femmes, les ex-victimes font mieux que rendre à l'homme la monnaie de sa pièce.* » Côté libido, elles rendraient même des points à Sade. Avec cette différence que c'est maintenant la femme qui manie le fouet et joue les bourreaux voluptueux. Style de mec en plus. Qu'on en juge plutôt par cet extrait revanchard de « *La favorite* » de Catherine Rihoit :

« *Les mecs, pour mater ils se gênent pas, mais essaye donc, étant une nana, de les mater pareil, tu m'en diras des nouvelles. Les bonnes femmes, tout ce que ça a le droit de regarder dans la rue, c'est les camemberts et les golden. Eux pourtant, ils t'évaluent exactement comme du camembert : « Oui, pas mal, mais elle a le cul un peu bas », des trucs comme ça. Une fois, avec Zelda, au Luxembourg, on a fait pareil, on disait : « Oh çui-là il est un peu mou, un peu trop fait ». Les types, ils prenaient leurs jambes à leur cou. »*

Quelle ivresse pour ces dames, qui sont souvent de respectables universitaires, de pouvoir manier ces mots jusque-là tabous, de provoquer, de scandaliser, d'expliquer comme la « *Maria Tiefertaler* » de Muriel Cerf, comment dès l'âge de dix ans, « *un doigt sans vaseline dans la fougounette* » pouvait l'envoyer au 7^e ciel ou de déplorer, comme la droguée d'« *Une baraque rouge* » de Landes-Fuss, que les amants américains ne sachent pas se servir de leur langue !

Il est vrai que l'héroïne de Landes-Fuss, « *La Frenchie* », a choisi pour gourou un sage qui lui serine : « *La liberté du cul, elle est dans ton cul ! Et ton cul, Frenchie, il commence dans ta tête.* »

Ces déchaînements de plume, ces décharges sexuelles sur le papier, s'ils provoquent quelque surprise au début, n'ajoutent rien, hélas, à la qualité de l'œuvre. Qu'elles puissent parler comme des charretiers ou des bidasses en folie, qu'elles n'ignorent rien, elles non plus, des plaisirs du cul, qu'elles puissent même en remonter aux mecs en ce délicat domaine, d'accord, le message est passé. Et si, après ces épices, on en revenait à la littérature ?

G.L.

en vint à diriger la collection *Musique et Musiciens* ? Elle partagea longtemps la vie diplomatique-littéraire de Pierre-Jean Rémy, lui-même fin mélomane. En tout cas, elle sut convaincre son patron (Jean-Claude Lattès, encore lui) de créer cette série (où figurent bien peu de compositeurs femmes) et sut lui assurer le succès dans un domaine où l'on peut aisément faire des fausses notes.

A 39 ans — âge qu'elle ne cherche pas à dissimuler, et l'on comprend sans peine cette très jolie femme — Catherine Blanchard est « editor » au sens américain du terme, plus encore qu'éditeur dans l'acceptation française : elle découvre l'écrivain en puissance, envoûte le malheureux qui hésite ou rechigne à passer aux actes et à la table de travail, le maternel ou le fouette (moralement) selon qu'il est porté à gémir ou à languir. Elle aussi fait équipe avec un éditeur, Albert, son mari, dont elle fit la connaissance alors qu'ils maniaient tous deux les ciseaux pour « *Sélection du Reader's Digest* ». Une équipe à la ville, mais pas au bureau. Leur entrée simultanée chez Denoël donna lieu, peu après, à un divorce professionnel. Peu importe qui prit les torts à sa charge, si torts il y eut. Lui demeura dans la place tandis qu'elle transportait ses pénates chez Olivier Orban. Celui-ci lui doit beaucoup d'avoir pu inscrire à son catalogue, en dix années, près de deux cent cinquante titres.

Hélène et Pierre-Jean Oswald font, eux, marcher de concert les éditions Néo (Nouvelles Editions Oswald). Etrange destin que celui de cette affaire vouée par monsieur au culte — languissant — du théâtre et de la poésie, et dont madame fit bientôt l'un des bastions de la science-fiction, du fantastique et du polar « dur ». Cette injection d'hémoglobine a quasiment ressuscité la maison. Hélène Oswald a d'ailleurs parachevé l'opération en passant de fructueux accords avec de grandes surfaces de distribution, telle la FNAC, dont une femme, Simone Mussard, dirige le rayon librairie.

Ce n'est pas en convolant, mais par droit de naissance que Sophie Horay a pris pied dans l'édition : elle était fille d'éditeur. Mais comme si cela ne suffisait pas, elle partage la vie d'un journaliste et écrivain, Jean-Jacques Lévêque, qui remplit à côté d'elle les fonctions de directeur littéraire.

— Si tu ne veux pas faire faillite, ne fais pas de romans ! lui conseillait papa, qui avait pourtant décroché le Femina en 1955, avec « *Le pays où l'on n'arrive jamais* », d'André Dhôtel. Sophie a eu la sagesse de suivre les conseils paternels, et aux incertitudes glorieuses de la littérature, de préférer les garanties plus modestes mais aussi plus concrètes de la bande dessinée.

Dernières-nées de ces audacieuses qui veulent voler de leurs propres ailes, Sylvie Messinger, qui fit son apprentissage chez Jean-Claude Lattès, avant de fonder en 1980 ses propres éditions et dont le catalogue aligne déjà vingt-cinq titres, et Jeanne Laffite, à Marseille, qui se contente plus prudemment de réimprimer une littérature folklorique.

Littérature rose et rosse

Deux domaines semblent naturellement favorables à la réussite de nos bas-bleus, quoique diamétralement opposés par leur ton, leurs préoccupations et leurs intentions : la littérature « féminine » — gentille périphrase pour les romans à l'eau de rose d'autrefois — et l'édition féministe militante.

Il était naturel qu'une femme dirigeât la collection *Turquoise*, deux cents petits volumes aux ambitions littéraires limitées, mais à la redoutable efficacité commerciale. Providence des ménagères qui s'ennuient, des épouses esseulées et des jeunes filles romanesques, ces récits au canevas intangible reprennent avec un infatigable entêtement les recettes de Delly et de Max du Veuzit. Leur succès démontre qu'en ces temps où l'on jette son soutien-gorge aux orties, il y a toujours des lectrices avides d'émotions faibles et de beaux sentiments, chastes et purs.

Le surprenant, c'est que la jeune femme aux yeux de chatte qui sélectionne ces *Turquoises* soit l'arrière-petite nièce de Léon Tolstoï, Tatania, et la signataire de « *La sirène de l'Orfeo* » et d'un « *Tourbillons de passion* »... Il est vrai que le mérite de l'antériorité revient, dans le genre, à un homme, Christian Charlin. C'est lui qui parvint, en 1977, à convaincre la vénérable maison Hachette de distribuer la collection *Harlequin*, resucée de romans canadiens en bois de rose.

A des milliards d'années lumière de cet univers où l'homme — l'Homme — assure encore les rôles contradictoires mais essentiels de chasseur et de proie, de victime et plus souvent encore de bourreau (des cœurs), les éditions *Des Femmes* se sont ingénieusement ouvert une part presque vierge du marché : celle du féminisme revendicatif et autocélébrateur.

Ces femmes jargonantes ont, à leur manière — qui est celle des « machos » qu'elles dénoncent — résolu le problème de la compétition avec l'autre sexe : en se barricadant dans les vestiaires. L'édition est pourtant un terrain où les amazones, nous l'avons montré, peuvent réussir de jolis tableaux de chasse, pourvu qu'elles en aient l'ambition, le courage, le talent. Un territoire où elles ont en tout cas beaucoup d'espace encore à conquérir. A en juger du moins par le récent « *Tableau de la vie littéraire en France* » dû à Jacques Brenner. Sur les quelque 1 100 noms que recense son index, une cinquantaine à peine sont féminines...

Il est vrai que les portes de la critique littéraire ne s'entrouvrent encore qu'en grinçant pour elles. Certes, les pages littéraires du « *Monde* » sont officiellement sous la férule de la consciencieuse Jacqueline Piatier, celles du « *Matin de Paris* » ayant longtemps subi celle de Catherine Clément, promue (?) conseiller culturel de Mitterrand. Mais est-il besoin d'insister sur l'ombrage que leur portent, pour la première, un Poirot-Delpech, grand dadais saisi par la fièvre verte, pour la seconde, le nonchalant et spirituel parasite Bernard Frank. Que ces dames glissent ici ou là un grain de « *Folly* », qu'une Claire Gallois, une Xénakis, une Camberousse soient autorisées à batifoler parfois dans les pages littéraires de nos quotidiens ne prête pas à conséquence. Le jugement qui fait autorité dans nos hebdomadaires nationaux — qu'ils soient de gauche ou de droite — reste massivement celui des mâles. Aristarque n'a pratiquement pas de féminin. Une triste évidence qui se vérifie également dans la critique théâtrale ou artistique.

Et pourtant, ce sont les femmes qui décident le plus souvent du succès des livres, tous les libraires vous le confirmeront. Car elles constituent la majorité des lecteurs.

La citadelle de l'édition est donc bien investie par les femmes. Mais les machos veillant aux créneaux, elle ne semble pas encore prête à tomber entre leurs mains avides.



Simone Gallimard lit un texte de son auteur vedette, Paul Pavlovitch, alias Emile Ajar. La directrice du « *Mercure de France* » ignorait tout du canular monté par Romain Gary.

CES DAMES AU POUVOIR

par Jean **RENAUD-GROISON**



Même présence, même autorité : de Marie-Claude Vaillant-Couturier (à gauche) à Marie-France Garaud, les passionaria changent de couleur, mais pas de style.

1. - Aux urnes, citoyennes

STUPEFACTION à la mairie de Marseille, en cette soirée électorale du 21 octobre 1945, lorsque le préposé aux résultats de la première élection législative de l'après-guerre communique à l'assistance le nom des élus de la 1^{re} circonscription des Bouches-du-Rhône :

— Sont élus : MM. Billoux (PC), Cristofol (PC) maire de Marseille (1), Mme Nedelec (PC), MM. Cermolacce (PC),

Defferre (SFIO), Mlle Laure (SFIO), MM. Leenhardt (UDSR), Chazeaux (MRP) et Mme Poinso (MRP).

(1) Le communiste Jean Cristofol a ravi la mairie de Marseille, lors des élections municipales de mai 1945, à Gaston Defferre qui présidait la délégation spéciale instaurée par le préfet au lendemain de la Libération.

Trois femmes sur 9 élus ! Les Marseillais, une fois encore, ont fait bonne mesure. En 1792, ils avaient déjà imposé à la Révolution française le chant patriotique composé par Rouget de Lisle pour l'Armée du Rhin. Les voilà qui saluent à leur manière — mi-farceuse, mi-provocatrice — cette autre révolution que constitue l'ordonnance du 21 avril 1944, signée à Alger par le général de Gaulle et dont l'article 17 stipule :

— Les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que l'homme.

On imagine aisément quelque Marius sur la Canebière grommelant :

— Puisque des femmes ils veulent, des femmes ils les auront !

Quoi qu'il en soit, si la France entière avait suivi le vote de ces « joyeux drilles », on aurait retrouvé sur les bancs de la première Assemblée nationale constituante 182 femmes. Ce qui, il faut bien le dire, aurait — autant que le nez de Cléopâtre — changé sinon la face du monde du moins le visage de la République française.

Finalement, elles ne seront que 33 à siéger au Palais-Bourbon durant les neuf mois de cette première législature. Parmi elles, 17 communistes dont la femme de Gabriel Péri, fusillé par les Allemands en décembre 1941, et la redoutable Madeleine Braun, combattante de la guerre civile espagnole au sein des Brigades internationales.

C'est que le parti communiste a décidé, lors de cette consultation électorale, de jouer la carte des militantes, regroupées dans l'Union des femmes françaises. Plus de la moitié des candidates — environ 135 — sortent de ce creuset, la plupart engagées sur le front électoral de Paris et de la banlieue parisienne. Mais si l'on remarque, au soir du 21 octobre 1945, l'élection (sur la rive droite, s'il vous plaît) de Julie Vermeersch — dite « Jeannette » — la compagne de Thorez, revenue avec lui de Moscou le 27 novembre 1944, si les Parisiens ont quelque peu boudé les « jupons rouges » : 5 élues sur les 52 députés des six secteurs de Paris, les autres partis ne sont pas mieux lotis puisque, à Paris, seul le MRP placera trois des siennes — on les appelle « les bonnes sœurs » — sur les bancs de l'Assemblée.

Et les socialistes ? Oubliés, les élans de féminisme qui avaient conduit, en 1936, Léon Blum à donner trois sous-secrétariats d'Etat à des femmes, dans le premier gouvernement du Front populaire. Ils ont présenté le minimum et... du solide : la veuve de Félix Eboué, le gouverneur général d'AEF qui, le premier, se rallia au général de Gaulle en août 1940, celle de Léo Lagrange, tué sur le front de l'Aisne en juin 1940, et une Nordiste de choc, Rachel Lempereur. Toutes trois sont élues avec la protégée de Gaston Defferre à Marseille, Mlle Irène Laure, et deux autres militantes. Six femmes socialistes sur les 142 députés de la SFIO, c'est moins bien que les puritains du MRP qui ont huit élues, dont Germaine Peyrolles, mère de l'écrivain (très engagé à gauche) Gilles Perrault, auteur de « *L'orchestre rouge* ».

Bref, trente-trois femmes sur 545 députés, pour un coup d'essai ce n'est pas un coup de maître. Mais voilà tout de même un bon début. Même si ces « machos » de la 1^{re} Constituante leur refusent un poste au bureau de l'Assemblée alors que l'Assemblée consultative d'Alger — non élue, il est vrai ! — leur avait attribué deux places de secrétaires.

Que de chemin parcouru, peuvent se dire ces dames à l'écharpe tricolore, depuis ce mois de mai 1849 où Jeanne Deroin, une lingère, recyclée dans l'enseignement selon la belle formule de Maryse Wolinski (2), prétendit se soumettre aux

(2) « Dis maman, y a pas de dames dans l'Histoire », par Maryse Wolinski, illustrations de Wolinski. Ed. Messidor, La Farandole, 1982.

suffrages parisiens lors de l'élection à l'Assemblée nationale législative.

— Les femmes aux fourneaux ! hurlaient, sous les préaux, des messieurs fort respectables.

Le premier cri

Mais revenons à ce 8 novembre 1945 où les 33 élues de France constatent avec amertume que les instances de leur parti, après leur avoir dévolu le rôle de « racoleuses » du corps électoral féminin, sont plus réticents quand il s'agit de leur donner quelques responsabilités à l'Assemblée dont Félix Gouin est élu président par 512 voix sur 534 votants.

Les « pauvrettes » en restent bouche bée jusqu'au 19 novembre, record absolu de mutisme pour des femmes, plaisaient les chroniqueurs de l'époque. Mais, ce jour-là, l'une



« Monsieur le Président... — Vous en êtes une autre... » En avril 1983, Mitterrand accueille la seule femme chef d'Etat du monde, Vigdis Finnbogadóttir, présidente de la République d'Islande.

d'elles n'y peut plus tenir. C'est Marie-Claude Vaillant-Couturier, veuve de Paul, l'un des fondateurs du parti communiste après le célèbre Congrès de Tours, mort en 1937 après avoir conquis la mairie de Villejuif du fond d'un cachot où la III^e République l'avait enfermé pour des écrits antimilitaristes.

Or voici que, ce jour-là, à la tribune de l'Assemblée, le



Douce image d'un foyer laborieux aux grandes heures du « Front popu » : Maurice lit *l'Huma*, son épouse pouponne le petit Paul. On saura bien plus tard que, chez les Thorez, c'était Jeannette qui portait la culotte.

socialiste André Philip soutient la candidature du général de Gaulle à la présidence du Conseil. En des termes où il vient à évoquer les sacrifices consentis par ce grand soldat.

— Et le peuple de France ?, lance alors une voix dans les travées communistes, peu favorables au général.

Qu'il y ait eu dans ce cri de Marie-Claude Vaillant-Couturier une réaction politique ou personnelle, écho de la haine que son défunt mari portait aux militaires de haut rang, peu importe. Ces cinq mots resteront à jamais inscrits dans le « *Journal Officiel* » de la République française, comme les premiers prononcés, en séance, par une élue de la Nation.

L'élan est donné : le 21 décembre suivant, c'est la « brigadiste internationale » Madeleine Braun, cette fois-ci à la tribune, qui prend la parole dans le débat consacré au budget de l'Information, dont le ministre est André Malraux, lui-même ancien combattant de la Guerre d'Espagne. Ce qui n'empêche pas l'élue communiste du 6^e secteur de la Seine de mettre le gouvernement en garde contre les avantages que certains individus pourraient tirer de la mise sous séquestre d'entreprises de presse.

A l'époque, ce n'est pas Hersant qui est visé, mais trois personnages dont l'un occupe le « perchoir » et les deux autres les bancs socialistes : Félix Gouin, Gaston Defferre et Francis Leenhardt sont, en effet, depuis le 22 août 1944, les principaux actionnaires du « *Provençal* », qui avait été ravi, mitraille au poing, au sénateur radical de Marseille, Vincent Delpuech, convaincu de sympathie pour le régime de Vichy. Cette confiscation pure et simple allait être ratifiée le 5 mars 1946 par le gouvernement Gouin dont faisait partie Defferre en tant que secrétaire d'Etat à... l'Information.

Autant dire que Madeleine Braun avait parlé pour rien. Pire encore : son chef, Maurice Thorez, et six de ses camarades communistes, membres du gouvernement Gouin, avaient approuvé la mainmise d'individus (ainsi qu'elle les avait nommés) sur l'une de ces entreprises de presse qu'elle souhaitait au service du peuple...

Le rejet de la Constitution, survenant après le départ du général de Gaulle, conduit à de nouvelles élections législatives en vue de former une deuxième Assemblée nationale consti-

tuante. Le 2 juin 1946, trente femmes sont à nouveau désignées par le suffrage populaire. Soit une perte de trois sièges par rapport à la précédente Assemblée, mais, cette fois, elles figurent au bureau de l'Assemblée nationale en la personne de Madeleine Braun, nommée vice-présidente avec 406 voix, le nouveau président, Vincent Auriol, en ayant obtenu 466 sur 536 votants.

Petit sujet de curiosité, très féminin en quelque sorte : Julie Vermeersch a officiellement adopté le prénom de Jeannette et Mme Poinso a ajouté à son nom celui de Chapuis qu'elle portait lorsqu'elle suivait, jeune fille, les cours de Notre-Dame-de-France à Marseille. Sous ce double nom, elle fera bientôt parler d'elle...

Le record de 42 élues

Cinq petits mois et puis s'en vont ! La 2^e Constituante a enfin accouché d'une Constitution qui est adoptée, par référendum, le 13 octobre 1946. Avec une majorité de plus d'un million de suffrages mais près de 8 millions et demi d'abstentions ! Ce qui ne semble pas décourager les femmes puisqu'aux nouvelles législatives qui vont suivre, le 10 novembre, elles seront près de 350 candidates et 42 élues. Chiffre jamais égalé à ce jour malgré les campagnes pour la libération de la femme et la prolifération des mouvements féministes.

Une fois de plus, les militants communistes se taillent la part du lion avec 24 sièges : résultat d'une ardente campagne menée par l'Union des Femmes françaises qui compte environ 100 000 adhérentes, dont près de vingt mille pour la région parisienne. Loin derrière, le MRP conserve ses huit élues tandis que, parmi les 102 membres du groupe socialiste, on ne retrouve plus que trois femmes. Il serait injuste de faire remarquer que la SFIO les préfère un peu jeunes et en tutu, même si le président du groupe socialiste de l'époque, André Le Trocquer, succomba un peu plus tard aux charmes des ballets roses !

Quoi qu'il en soit, l'Assemblée nationale va, en ce 3 décembre 1946, se donner deux vice-présidentes, Germaine Peyrolles rejoignant Madeleine Braun autour du président Vincent Auriol. Là encore, il s'agit d'un record qui ne sera pas

battu puisque, malgré la vague rose de 1981, entichée de féminisme, seule la députée PS du Val-de-Marne, Paulette Nevoux, occupe un poste de secrétaire au bureau de l'Assemblée nationale.

Phénomène curieux de cette législature qui s'achèvera en juin 1951 : jamais les femmes n'auront été aussi nombreuses sur les bancs de l'Assemblée nationale et jamais on ne les aura aussi peu entendues. Un peu comme si leur importance numérique les réduisait au silence.

Aussi les annales politiques de cette période ne retiendront-elles, comme fait marquant de leur mandat, qu'un événement survenu à l'extérieur de l'Assemblée et dont la protagoniste est Marie Lambert, député communiste du Finistère.

En ce samedi 15 avril 1950, Brest vit une situation tendue : depuis quatre semaines, 2 000 ouvriers du bâtiment sont en grève et ils ont décidé une journée d'action. Défilé le matin au chant de l'*Internationale*, quelques bousculades et bris de vitrines, rien de très grave en tout cas. Le cortège se disloque à l'heure du casse-croûte.

Or il semble que cette manifestation ne satisfasse pas ceux qui soutiennent l'action des grévistes : les députés communistes du cru, Alain Signor et Marie Lambert. Laquelle décide de relancer le mouvement.

— Dans l'après-midi du 15, relate « *L'Année politique* » (3), un groupe de grévistes, sous la conduite de Mme Marie Lambert, se dirige vers la demeure d'un entrepreneur brestois, M. Prévosto, à qui l'on impute, à tort ou à raison, la principale responsabilité de la prolongation du conflit : les manifestants s'emparent de lui, le giflent, le rouent de coups et l'entraînent à leur tête. La police intervient tardivement et n'obtient la libération du malheureux qu'au prix de négociations assez humiliantes... »

La responsabilité et la participation active de l'élue du parti communiste à ces violences conduisent le Parquet à décider son arrestation. Marie Lambert est appréhendée, le lendemain dimanche, à sa descente du train en gare de Landerneau et incarcérée dans la prison de la ville. Une mesure qui va mener tout droit à la tragédie :

— Au début de l'après-midi du lundi 17, poursuit « *L'Année politique* » (4), une manifestation de protestation contre l'arrestation de Mme Lambert a réuni quelque trois mille participants qui se dirigent vers la préfecture. Les forces de police, composées principalement de gendarmes, s'opposent à leur passage. Le choc est vif, les barrages menacent de céder. Les gendarmes, sans en avoir reçu l'ordre, ouvrent le feu. Les blessés sont nombreux. L'un d'eux ne se relèvera pas : un ouvrier de 26 ans, Edouard Hazé, tué d'une balle... »

Est-ce l'effet de cette déplorable affaire de Brest où une élue a cru que son mandat l'autorisait à mener une action violente, ou encore la désaffection qui se dessine déjà pour les jeux du Parlement ? Toujours est-il que les élections législatives de 1951 voient se réduire le nombre des candidates, dont 22 seulement sont élues. Le phénomène s'aggrave, si l'on peut dire, en 1956 et en 1958 où elles ne sont plus que 64 à se présenter et 6 à entrer au Palais-Bourbon. Certes le laminage du parti communiste, qui conserve tout juste dix sièges à l'Assemblée nationale (5), n'est pas pour rien dans cette chute vertigineuse de la représentation féminine au Palais-Bourbon.

L'UDR, groupe majoritaire avec 199 élus sur 465, ne compte que deux femmes dans ses travées : Madeleine Martinache, une avocate de Lille, ancienne déportée et Marcelle Devaut, originaire de Constantine, qui bat sur les « terres rouges » de

Gennevilliers son collègue du Sénat, le communiste Waldeck-L'Huillier, qui prendra sa revanche en 1962.

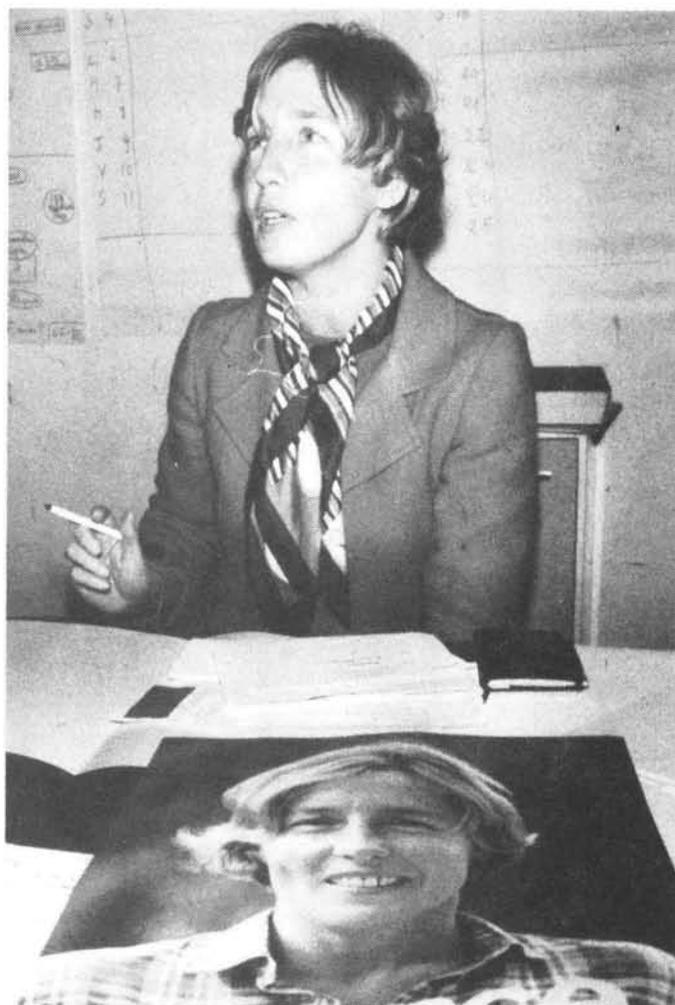
Deux autres élues ont été nourries à la mamelle du MRP, devenu le groupe des Républicains populaires et du Centre démocratique : la baronne Aymé de La Chevrelière qui se déclare agricultrice et Marie-Madeleine Dienesch dont on reparlera comme ministre.

Les femmes socialistes brillent par leur absence dans cette première Assemblée législative de la V^e République. Et il faut chercher dans le tableau des non-inscrits les deux dernières rescapées de cette hécatombe : Marcelle Delabie, avocate de la Somme qui a déjà siégé au Sénat, et Jacqueline Thome-Patenôtre, fille de député, maire de Rambouillet et ancienne sous-secrétaire d'État à la Reconstruction et au Logement durant quatre mois dans un cabinet Bourgès-Maunoury.

Ah ! on allait oublier : deux Algériennes — Rebiha Khebtani et Nassifa Sid Cara — font également leur entrée au Palais-Bourbon, ce 3 décembre 1958. Mais, étant donné le caractère particulier de la consultation électorale en Algérie, peut-on vraiment parler... d'élues du peuple ? Plutôt d'alibi, comme le démontrera quelque temps plus tard l'entrée de Mlle Sid Cara dans le gouvernement Debré.

Petite surprise toutefois : malgré leur faible représentation, les huit élues obtiennent une vice-présidence de l'Assemblée avec Mlle Dienesch. Délicate attention, dit-on, du président Chaban-Delmas qui ne passe pas pour un misogynne !

Il faudra tout de même attendre les élections législatives de



La belle Florence d'Harcourt en janvier 1978, à son PC de Neuilly : elle s'apprête à terrasser le dragon Hersant.

(3) et (4) « *Année politique 1950* », Ed. du Grand Siècle.

(5) « *Encore un troisième tour de scrutin, et il n'en restait plus un !* », aurait dit le général de Gaulle après les résultats du 2^e tour.

1978 avant de revoir plus de huit femmes siéger au Palais-Bourbon. Elles seront, cette année-là, 684 à briguer les suffrages des Français, sans doute inspirées par cette « trouvaille » du régime giscardien qu'est la création du ministère de la Condition féminine. Mais l'électorat ne sera pas aussi sensible qu'on l'aurait souhaité à l'Elysée à cette ruée de candidates : 17 seulement seront élues. Ce qui représente 3,7 % du nombre total des députés.

Quand Florence écrase RH

L'une d'entre elles, en tout cas, aura soulevé les passions au cours de cette campagne électorale de 1978 : Florence d'Harcourt. Cette ancienne hôtesse de l'air allait, en la circonstance, démontrer qu'elle ne souffrait pas du vertige des cimes. Alors que son propre parti, le RPR, accordait à Neuilly l'investiture au puissant magnat de la presse, Robert Hersant, que présentait le pouvoir en place — pour ne pas dire : le président de la République en personne —, la comtesse (deux fois) d'Harcourt (puisqu'elle avait épousé successivement les comtes Anne-Pierre et Guillaume) refusa de céder son siège. La grosse artillerie de la presse Hersant ne put rien devant Florence l'Intrépide. Au soir du 12 mars 1978, elle devançait Robert-Goliath de près de 11 000 voix sur les quelque 49 000 suffrages exprimés. Un triomphe que, fort prudemment, « l'affreux RH » — comme il se nomme lui-même depuis une retentissante émission de télévision — se gardera bien de lui contester au second tour.

Victoire du féminisme politique ? On peut se le demander. S'il est certain que le charme de Florence d'Harcourt — ah, ce sourire d'hôtesse de l'air ! —, l'attirance que les bourgeois de Neuilly éprouvaient pour cette fille d'industriel adonnée, par ses alliances conjugales, du blason de l'aristocratie, voilà qui, sans doute, échappait aux recettes de la cuisine féministe. Mais il est aussi certain que le caractère bourru de son adversaire et surtout sa réputation de parvenu avaient, en l'occurrence, provoqué un phénomène de rejet. La preuve en est que, toute aussi pourvue de charme — et des charmes en plus — la socialiste Edith Cresson, fille d'un inspecteur des Finances, échouait, cette année-là, dans l'assaut qu'elle menait avec courage et conviction contre la dynastie Abelin à Châtellerauld. Fort heureusement pour elle, son ami « François » veillait sur son sort...

La revanche d'Edith

Lorsque le 22 mai 1981 — soit douze jours après l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République — le secrétaire général de l'Elysée, Pierre Bérégovoy, communique la liste du premier gouvernement socialiste de la V^e République, un « oh ! » de surprise éclate dans les rangs des journalistes présents.

Edith Cresson, ministre de l'Agriculture ! Ce n'est pas le nom qui surprend, mais l'affectation. On savait cette directrice d'études, âgée de 47 ans, très proche du nouveau président depuis 1967, époque où elle militait à la Convention des institutions républicaines. Ce qui lui avait valu d'entrer, en 1968, par faveur du chef, au bureau exécutif — mais sacrément misogyne — de la Fédération de la gauche démocratique et socialiste. Promotion d'autant plus contestée qu'elle avait été la collaboratrice du docteur Bernard Lafay dans les heures où ce dernier ne cachait pas ses sympathies pour l'Algérie française, sinon pour l'OAS du général Salan.

La rumeur laissait d'ailleurs entendre, avant que fût connu le premier gouvernement Mauroy, qu'y figurerait soit Edith Cresson soit Françoise Gaspard, toutes deux représentant ce

Sénatrices et mairesses

ON aurait tort de penser que le Sénat s'est montré plus misogyne que l'Assemblée nationale dès lors que les femmes eurent acquis le droit de siéger au Palais du Luxembourg.

Vingt et une d'entre elles y firent leur entrée en 1946. Ce qui, proportionnellement, leur donnait une représentation plus importante qu'au Palais-Bourbon. Cependant, lors des sénatoriales de 1974, aucune des douze candidates ne réussit à siéger au Sénat. Aujourd'hui, cinq femmes sont... sénatrices :



Les élections de mars 1983 ont porté de 8,4 % à 14,08 % le nombre de femmes siégeant dans les conseils municipaux. Soit une augmentation de 66 % par rapport à 1977. Parmi les « glorieuses » de ce scrutin, Anne-Marie Dupuy, ancienne directrice de cabinet du président Pompidou, tombeuse de la tribu des Cornut-Gentille à Cannes.

les communistes Hélène Luc et Rolande Perlican, les socialistes Cécile Goldet et Irma Rapuzzi (la grande « copine » de Defferre) ainsi que la radicale Brigitte Gros, sœur de Jean-Jacques Servan-Schreiber.

Il semble cependant que l'engagement politique des femmes ait trouvé meilleure expression et plus grande réussite dans les affaires municipales.

modèle de femme qui semble avoir attiré Mitterrand tout au long de sa vie et dont son épouse Danièle est l'incarnation. Edith, diplômée d'HEC, l'avait donc emporté sur l'énarque Françoise dans cette course au premier portefeuille. Mais pourquoi diable à l'Agriculture, c'est-à-dire face à ce monde paysan où l'image de la femme est, par tradition, définie d'une manière fort manichéenne : celle qui fait la soupe ou celle qui, selon le fort joli mot de Françoise Giroud, a un frelon dans sa culotte ?

La réponse est simple : Edith Cresson, battue dans la Vienne en 1975 lors d'une élection partielle contre Pierre Abelin, ancien ministre de la Coopération, puis en 1977 aux cantonales et en 1978 aux législatives par Jean-Pierre Abelin (6), avait été, chaque fois, victime des votes ruraux. D'où l'idée de Mitterrand qu'une carte de visite de ministre de l'Agriculture permettrait à sa protégée de prendre enfin une belle revanche. Elle fut, la vague rose aidant, éclatante puisque la candidate-ministre fut élue, le 21 juin 1981, avec 57,50 % des suffrages. Dont une bonne partie obtenue dans les campagnes. Et en mars 1983, les citoyens de Châtellerauld succombaient à leur tour en confiant leur mairie à celle qui, au lendemain du scrutin, se voyait confier le portefeuille du Commerce extérieur. La souris des champs se métamorphosait en madone des aéroports.

Les élues de l'état de grâce

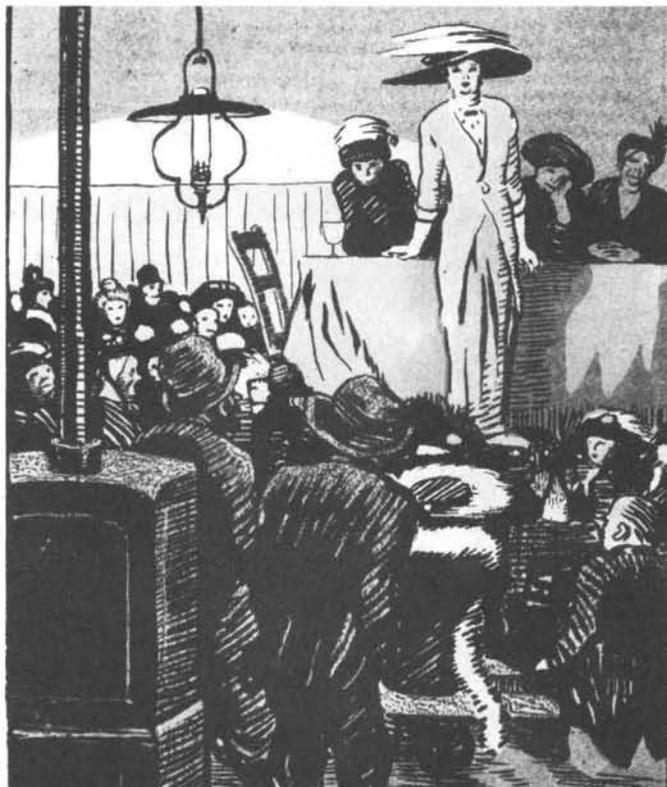
Il n'en reste pas moins que ce 21 juin 1981, les socialistes semblaient mettre fin à une longue période de contradictions consistant d'une part à prôner l'accession des femmes aux responsabilités politiques et, d'autre part, à leur mesurer chichement les chances d'y parvenir. Vingt femmes inscrites au PS entraient donc au Palais-Bourbon, soit plus de deux tiers des élues. Mais ce succès, comparable à celui obtenu par les militantes du parti communiste au lendemain de la Libération, masquait une réalité : le parti du président n'avait présenté que 37 candidates, dont plus de la moitié avait donc triomphé dans la foulée de l'élection présidentielle. D'ailleurs une élection partielle, consécutive à l'invalidation de la « benjamine à la Rose », Annette Chépy-Léger, dans la Marne, devait démontrer, six mois plus tard, que le sillage présidentiel avait bénéficié à nombre de candidates socialistes et que, fini l'état de grâce, les unes et les autres n'étaient pas à l'abri de mésaventures (7).

A propos de mésaventure — à moins qu'il ne s'agisse d'une erreur de la direction du parti socialiste — il est intéressant de s'arrêter un instant sur le cas de l'avocate Gisèle Halimi, candidate indépendante, mais soutenue par les socialistes dans la 4^e circonscription de l'Isère. Une décision qui, là aussi, fut contestée par les instances fédérales — sinon nationales — du parti, mais relevait d'une manœuvre électorale tendant à capter le vote des ultra-féministes.

Le portrait de Gisèle Halimi n'est plus, si l'on ose dire, à faire. A 55 ans, cette avocate, née à La Goulette en Tunisie, a exercé son talent et son sens de l'auto-publicité dans les causes les plus diverses : de la légitimité du terrorisme FLN durant la guerre d'Algérie à l'interruption volontaire de grossesse en passant par sa campagne en faveur des femmes violées — ce ne fut pas son engagement le plus critiquable — et la liberté sexuelle. Elle avait acquis une notoriété, sanctionnée par la

(6) Pierre Abelin, maire et conseiller général de Châtellerauld, est mort le 23 mai 1977, laissant son héritage politique à son fils Jean-Pierre, alors âgé de 27 ans.

(7) Elue le 21 juin 1981 avec 50,21 % des suffrages, Annette Chépy-Léger devait être battue, le 17 janvier 1982, par le jeune RPR Bourg-Broc, ne recueillant que 42,76 % des suffrages.



Une réunion politique :

« Oui, citoyens, si vous m'accordez vos suffrages, j'aurai soin de vos affaires comme si c'étaient les miennes ».
(Dessin de Juan Gris, dans *l'Assiette au Beurre*).

présidence du mouvement « Choisir ». Mouvement auquel appartenaient, entre autres personnalités, Jean Rostand de l'Académie française et le professeur Jacques Monod, prix Nobel de médecine.

Titre et réputation n'avaient cependant pas permis à Gisèle Halimi de réaliser, aux élections législatives de 1978, la percée politique qu'elle escomptait dans le XV^e arrondissement de Paris : 1 641 voix sur 38 000 suffrages exprimés, c'était « le bide », pour reprendre l'une de ses expressions favorites. Au printemps 81, elle appelait à voter pour Mitterrand.

— Je sais qu'il n'est pas féministe, avouait-elle, mais je compte sur son humanisme.

Quelques dizaines de milliers de voix dans la corbeille présidentielle, voilà qui valait bien un appui électoral. A condition, lui fut-il signifié, qu'elle choisît l'Isère, département balayé par les tourmentes antinucléaires qu'animent, là précisément, de nombreuses militantes du féminisme. Elle y fut élue avec plus de 53 % des voix, donc bien élue puisque son score était supérieur à celui réalisé par Mitterrand, le 10 mai précédent.

Gisèle contre Yvette

Le moins qu'on puisse dire c'est qu'à peine installée sur les bancs de l'Assemblée, Gisèle Halimi n'allait pas perdre de temps (de parole) : dès le 17 juillet, elle intervenait dans le débat sur le projet de loi portant suppression de la Cour de sûreté de l'Etat. Avec référence, bien entendu, à ses anciens amis du FLN. Le 17 septembre elle plaidait pour la suppression de la peine de mort. Le 6 octobre, contre le réacteur nucléaire Super-Phénix (merci aux écolos de l'Isère !). Puis le 17 novembre en faveur du droit des femmes et, enfin, le 20 décembre, pour le droit aux amours de son choix.

— Plus de ghetto pour les homosexuels ! s'écriait, avec un beau désintéressement, la présidente de « Choisir » dont ce n'est un secret pour personne (et encore moins un reproche !) que la compagnie des messieurs ne... l'importune guère.

Bref, Gisèle Halimi dévorait la rampe, n'hésitant pas à déclarer :

— Historiquement, je suis la première voix féministe de l'Assemblée.

L'imprudente ! Emmené par Yvette Roudy, devenue ministre des Droits de la femme, les 19 élues du PS allaient lui montrer de quel bois (de rose) elles se chauffaient. Au panier les propositions de Gisèle ! Ou encore — ce qui est pire — on s'en empare et on les fait nôtres. Si bien que, n'y tenant plus, le 4 octobre 1982, le député de l'Isère vidait son sac dans une interview à « Libération ».

— J'ai la tristesse, disait-elle, de vérifier ce que les misogynes disaient des femmes dans les partis. Celles-ci sont très gentilles mais elles sont parfaitement au service de l'ordre et de la discipline socialistes.

Elle récidivait, selon « Le Quotidien de Paris » en déclarant :

— Si Yvette Roudy existe, c'est parce que nous l'avons inventée.

Belle bataille en perspective. D'autant qu'élue de l'Isère Gisèle Halimi ne se prive pas de rappeler que le ministre des Droits de la femme fut la seule — avec sa collègue Georgina Dufoix — à éviter le suffrage populaire en juin 1981. En souvenir sans doute d'une vieille veste ramassée à Meaux lors des législatives de 1967...

Au-delà de cette querelle, il faut bien avouer que les femmes socialistes à l'Assemblée respectent la loi du silence, imposée par leurs instances nationales. De temps à autre, elles reçoivent de leur « patron », Pierre Joxe, l'autorisation d'intervenir dans un grand débat. Le reste du temps, les voilà condamnées à saisir au vol des sujets qui leur tiennent à cœur : les remontées mécaniques pour Odile Sicard, les jeunes agriculteurs pour Lydie Dupuy, l'insertion des immigrés pour Véronique Neiertz puisque sa camarade Françoise Gaspard, s'occupe, elle, de ceux de la 2^e génération.

— Elles n'ont qu'une idée, disait d'elles Gisèle Halimi, c'est d'avancer dans l'appareil du parti...

Et surtout d'accéder au pouvoir.

2. - Main basse sur nos portefeuilles



Les ministresses du Front populaire : autour de Léo Lagrange, dansent de g. à dr. : Mmes Irène Joliot-Curie, Lacore et Brunshwicg. (Dessin de Sennep.)

A ceux qui, jusqu'en 1981, leur reprochaient de n'avoir accordé aux femmes que la portion congrue dans le choix de candidates aux élections législatives, les socialistes rétorquaient :

— N'est-ce point un socialiste qui, le premier, a fait entrer trois femmes au gouvernement ?

Et d'ajouter, triomphants :

— Cela à une époque où elles n'étaient ni électeurs, ni éligibles.

Argument irréfutable, en effet : le 4 juin 1936, Léon Blum pressenti par le président Albert Lebrun pour former un

gouvernement de Front populaire (1) annonce la nomination de trois femmes au gouvernement : Irène Joliot-Curie à la Recherche scientifique, Cécile Brunshwicg à l'Education nationale et Suzanne Lacore à la Protection de l'enfance.

C'est une grande « première », bien sûr. Encore que toutes trois n'aient ni rang ni attributions ministérielles puisque

(1) La coalition du Front populaire, composée de communistes, de socialistes et de radicaux, a remporté les élections d'avril-mai 1936, enlevant 386 sièges (dont 149 pour les socialistes) sur les 612 que comportait l'Assemblée nationale.



Mme Poinso-Chapuis, ministre de la Santé publique dans le gouvernement Schuman de 1948. Elle grimpera bientôt au perchoir de l'Assemblée... après avoir ranimé la guerre scolaire.

sous-secrétaires d'Etat, agissant sous l'autorité entière d'un ministre de tutelle.

Mais, aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est un démocrate-chrétien, Robert Schuman — on peut même dire : plus chrétien que démocrate et, en tout cas, peu porté sur le jupon — qui va, pour la première fois en France, confier un vrai portefeuille ministériel à une femme. Le 24 novembre 1947, Germaine Poinso-Chapuis — l'une des trois premières élues de Marseille en 1945 — s'assied, à 46 ans, dans le fauteuil de la Santé publique et de la population qu'occupait, quelques mois auparavant, le communiste Georges Marrane. Cette avocate, docteur en droit, mère de deux enfants, s'est déjà fait remarquer par des écrits en faveur de l'accès des femmes à la vie publique. Au cours des deux années qui viennent de s'écouler, l'Assemblée nationale a apprécié ses rapports sur la répression de l'alcoolisme et la réadaptation des diminués physiques.

Et pourtant — autre paradoxe ! — le nom de Germaine Poinso-Chapuis va s'inscrire dans l'Histoire de la IV^e République comme le détonateur d'une querelle qu'on croyait oubliée : celle de la laïcité. Durant deux années, quatre gouvernements joueront leur existence sur le décret du 22 mai 1948, dit décret Poinso-Chapuis. Les députés en discuteront encore lorsque, revenue au Palais-Bourbon après la chute de Robert Schuman en juillet 1948, la « coupable » siègera au perchoir de l'Assemblée en tant que vice-présidente de la Chambre.

Est-ce pour conjurer le sort que les présidents du Conseil s'abstiendront, durant dix ans, de confier un ministère à une femme ? On peut le penser car, malgré une légère diminution du nombre de femmes dans les groupes parlementaires où, selon un savant dosage, on puisait ministres et secrétaires d'Etat, la valeur personnelle de quelques élues ne le cédait en rien aux qualités exigées pour la fonction. Edgar Faure, paraît-il, fut tenté en 1952 et en 1955 de nommer une ou deux femmes dans les deux gouvernements qu'il présida. Les mauvaises langues prétendent qu'il dut s'incliner devant le veto de sa femme Lucie, plus portée à promouvoir de jeunes espoirs du sexe masculin !

Une chose étonne toutefois : l'absence de femmes dans le gouvernement que forma Pierre Mendès France le 19 juin 1954.

Le député de l'Eure avait été cosignataire avec de Gaulle de l'ordonnance du 21 avril 1944 donnant aux femmes le droit de voter et d'être candidates aux élections. Et parmi ceux qui l'avaient conduit au pouvoir figurait une jeune femme de 35 ans, Françoise Giroud, codirectrice de « *L'Express* » qui — ô ingratitude des hommes ! — devait attendre vingt ans l'arrivée au pouvoir d'un anti-Mendès pour s'asseoir enfin dans un fauteuil ministériel.

Ce qui est certain, c'est que des noms de femmes surgissaient souvent lors des négociations destinées à former un gouvernement — dix-huit ministères se succédèrent au cours de ces dix années ! — mais donnaient lieu, la plupart du temps à cette boutade :

— Ah non, pas celle-là ! Elle est capable de nous faire le coup de Poinso...

La fin de la traversée du désert

Michel Debré va, le 8 janvier 1959, mettre fin à cette « traversée du désert ». Voilà qui n'étonnerait guère ceux qui savent que, derrière ce juriste implacable au visage sévère et aux réactions pudibondes, se cache, outre un fervent admirateur de Labiche, un esthète de la féminité. Pourtant ce n'est pas au nom de l'Eternel féminin que le premier des Premiers ministres de la V^e République choisit comme secrétaire d'Etat, attachée à Matignon, Nafissa Sid Cara, professeur de cours complémentaire en Algérie. La raison d'Etat et le général de Gaulle ont dicté le choix de cette musulmane de 48 ans, dont le père avait été appelé, lors de la délirante journée du 13 mai 1958, à la présidence du Comité du salut public Algérie-Sahara.



Il fallait une musulmane — l'alibi Algérie — dans le ministère Debré de 1959 : Nafissa Sid Cara fut choisie et occupa un secrétariat aux Affaires sociales.

En fait, la responsabilité des Affaires algériennes est entre les mains du seul général de Gaulle, secondé par René Brouillet qui deviendra son directeur de cabinet, puis par Henri Ingrand, ancien commissaire de la République à la Libération. Cela, la plupart du temps à l'insu du Premier ministre qui, cherchant un jour à faire définir par le général les attributions de sa secrétaire d'Etat aux Affaires algériennes, s'entendra répondre :

— Cara ? Mais, mon cher Debré, vous me la collez aux questions sociales.

Bel exemple du comportement gaullien dès lors qu'une femme était entrée en politique : il la considérait comme asexuée. Attitude dont il ne se départit jamais, puisque, après une nouvelle éclipse féminine de quatre ans, l'arrivée du « professeur » Marie-Madeleine Dienesch au secrétariat d'Etat à l'Education nationale, le 31 mai 1968, provoque cette réflexion du chef de l'Etat à l'adresse de son Premier ministre, Georges Pompidou :

— Dienesch, vous me l'amenez pour rassurer les étudiants ou pour calmer les Bretons ?

A croire qu'après Mlle Sid Cara, alibi-Algérie, de Gaulle ne voyait dans les femmes au gouvernement qu'un calmant, sinon un anesthésique. Bretons ou étudiants, peu importe : Mlle Dienesch restera six années durant au gouvernement, affectée — si l'on ose dire — aux Affaires sociales puis à la Réadaptation, mais surtout bénéficiera du ralliement de son chef de fil démocrate-chrétien, Jacques Duhamel, à la candidature élyséenne de Pompidou en 1969.

Sans doute la carrière de l'élue de Loudéac aurait-elle pu se poursuivre, battant ainsi un record de longévité ministérielle si, dans le duel Giscard-Chaban d'avril 1974, elle n'avait pris le parti du maire de Bordeaux, écrasé dès le premier tour par son rival de droite. Elle avait attendu soixante ans pour commettre une erreur politique que certains continuent à attribuer à une faiblesse, venue sur le tard, fêler sa légendaire rigueur. En cette circonstance du moins, Giscard d'Estaing sut se montrer généreux : il lui offrit, de 1975 à 1978, l'ambassade de France au Luxembourg qu'elle aurait sans doute conservée jusqu'à la fin du septennat si ses électeurs de Loudéac ne l'avaient alors suppliée de les représenter à nouveau à l'Assemblée nationale...

Le gadget de Giscard

Mais voici qu'entre-temps a sonné l'heure des femmes, sinon l'ère des femmes annoncée par Valéry Giscard d'Estaing, élu président de la République le 19 mai 1974. Quatre d'un coup dont un ministre, Simone Veil, et trois secrétaires d'Etat, Françoise Giroud, Hélène Dorlhac et Annie Lesur, auxquelles viendront s'ajouter, au fil du septennat, Alice Saunier-Seïté, qui deviendra ministre des Universités en 1978, Hélène Missoffe, Christiane Scrivener, Nicole Pasquier et Monique Pelletier.

— Trop, c'est trop ! vont estimer certains qui voient dans cette promotion massive — tout est relatif — une sorte de gadget, semblable à nombre de ceux qu'adoptera le chef de l'Etat, jusqu'à provoquer l'irritation.

La chronique de notre temps — on n'en est pas encore à parler d'Histoire — leur donnera quelque peu raison. Une seule d'entre elles, Simone Veil, laissera un nom dans le règne giscardien. Deux autres s'y tailleront une certaine réputation : Alice Saunier-Seïté et Françoise Giroud, encore qu'à celle-ci les sentiers du journalisme aient paru mieux convenir. Un instant on crut que Monique Pelletier... Mais la débâcle de 1981, où l'on prétendit lui faire jouer le rôle de l'Archange Gabriel, ne réussit qu'à imposer d'elle l'image d'une cheftaine de louveteaux qui auraient perdu leurs culottes dans la nature.

Quant aux autres, il semble bien que les critères ayant présidé à leur choix ne sont pas étrangers à l'oubli où, déjà, elles



Monique Pelletier sourit : c'était l'heureux temps des « gadgets » giscardiens. Appelée tardivement à la rescousse elle ne pourra éviter le naufrage.



L'énergique Alice Saunier-Seïté démontrera, elle, qu'une femme peut aussi conduire la danse, même sur des parquets aussi glissants que ceux de l'Université.

s'enfoncent. Sans doute la plupart ne manquaient-elles pas de mérite mais, là aussi, l'œil du Prince — pardon, du Président — fut-il (comment dire ?) plus... instinctif que critique. Dans cet univers giscardien qui, depuis 1966, couvait un chef, le pouvoir matriarcal — de jeunes mères en vérité ! — avait si bien réussi son implantation et donné de lui un tableau où la présence permanente, sinon indispensable, le disputait à une efficacité certaine que, tout naturellement, le nouveau Président crut pouvoir transposer le phénomène dans les affaires de l'Etat. Avec, répétons-le, cette légèreté que les gens de sa naissance vouent aux personnes du beau sexe.

On sait par exemple qu'Hélène Dorlhac, médecin du travail, dut son secrétariat à la Condition pénitentiaire à ses cheveux noirs de jais qu'avait remarqués Giscard lors d'une réunion à Nîmes. Et peut-être aussi, disent les méchants, à une particule — de Borne — pas plus authentique que celle de d'Estaing. Confrontée à la révolte des taulards — ah la poignée de main du Président à un droit commun de Lyon ! —, la pauvre ne put jamais donner de la crinière ; elle quitta le gouvernement en 1976, traînant derrière elle le titre de « Madone des prisons » (3).

Même scénario pour Christiane Scrivener, que le Président remarque dans le sillage de Jean-Pierre Fourcade, président des clubs Perspectives et Réalités, et qu'il bombarde à la Consommation. Alors que cette diplômée de Harvard, directrice de l'Agence pour la coopération technique, industrielle et économique, ne connaît le marché aux légumes de Saint-Cloud que pour y avoir accompagné son mari lors d'élections municipales.

Et le casque d'or de Nicole Pasquier, aperçu par le candidat Giscard d'Estaing, lorsqu'il se rend à Lyon ! Et Annie Lesur qui virevolte autour de Lecanuet dans l'ancre des Démocrates sociaux où Giscard est venu prendre la température des centristes ! Et Alice Saunier-Seïté elle-même, surprise à faire la causette dans le bureau de Pierre-Brossolette, alors secrétaire général de l'Elysée ! Giscard passe par là, se fait présenter la « recteur » de l'Académie de Reims, l'invite à dîner et la jette quelques jours plus tard dans... le gouvernement Barre. Ce ne sera pas la plus mauvaise inspiration du régime. Pas plus d'ailleurs que ne sera une mauvaise manœuvre l'entrée de la très gaulliste Hélène Missoffe au gouvernement, au lendemain du combat fratricide que se sont livré, en mars 1977 à Paris, chiraquiens et giscardiens.

Les mitterrandettes en force

La manœuvre politique, voilà qui, en tout cas, va guider le choix de Mitterrand au lendemain de son triomphe du 10 mai 1981. On a vu, plus haut, pour quelle raison l'une des « mitterrandettes », Edith Cresson, avait hérité, à la surprise générale, de l'Agriculture. Mais, au-delà de ce cas particulier, la promotion de six femmes dans le premier gouvernement Mauroy, c'est-à-dire avant les élections législatives de juin, relevait à la fois d'un dessein électoral et d'une affaire intérieure au parti socialiste.

Dessein électoral dans la mesure où rien de ce qui avait permis le changement du 10 mai ne devait être contrarié en juin. Or, bien que l'analyse détaillée n'en fut point achevée, il apparaissait déjà que le corps électoral féminin avait suivi le mouvement de bascule de l'électorat en général. Cinq ministres au départ, dont l'une auréolée de cette « trouvaille » de grand luxe qu'est la Solidarité, c'était prolonger dans le concret



Edwige Avice s'offrant une « bronzette ». A quand la chaise longue discipline olympique ?

l'humanisme à fleur de peau dont le candidat Mitterrand avait fait preuve durant toute sa campagne.

Autre joli coup : deux femmes de plus que n'en avait choisies Giscard mais, surtout, cinq d'entre elles titulaires d'un portefeuille ministériel à part entière alors que seule Simone Veil avait, en 1974, connu cet honneur. Au gadget se substituait, du moins en apparence, la responsabilité.

Ce coup de féminisme, s'il devait séduire les électrices, portait aussi le sceau d'un accord auquel Mitterrand, premier secrétaire du parti socialiste, avait bien été contraint de souscrire à la fin de 1980. C'était l'époque où l'étoile Rocard avait atteint son zénith, la faveur populaire dont jouissait le député-maire de Conflans-Sainte-Honorine ayant créé quelques retombées au sein du PS. Notamment parmi les militantes, plus promptes que les hommes à adopter le style « new look ». Mitterrand avait compris le danger, d'autant que la disparition en 1978 de Marie-Thérèse Eyquem, gardienne de la foi mitterrandiste, suscitait à la fois des ambitions et des velléités d'indépendance, illustrées par la création d'un quatrième courant : celui des femmes, animé entre autres par Françoise Gaspard, alors maire de Dreux.

Fort heureusement pour lui, le candidat à la candidature socialiste trouva dans une ancienne dactylographe, mariée à un proviseur de lycée, Yvette Roudy, une féministe de choc, capable de désamorcer le courant féminin du parti. En échange, il dut lui promettre qu'elle-même et ses amies auraient la part belle dans le premier gouvernement socialiste. Ce qui ne manqua pas de provoquer quelques réticences parmi les socialistes pour qui la sanction du suffrage populaire est la condition essentielle de l'accès au pouvoir. Or, en dehors de son échec de Meaux en 1947, Yvette Roudy avait été battue aux législatives en 1968 à Paris, en 1978 à Lyon et aux municipales de 1971 à Paris. Un bilan à faire pâlir d'envie Bérégovoy qui n'en devait pas moins décrocher le ministère des Affaires sociales. Grâce à une femme...

(3) « Les Giscardiens » par Bernard Lecomte et Christian Sauvage, Ed. Albin Michel, 1978.



Les toutous ont des revendications plus faciles à satisfaire que les femmes. N'est-ce pas Mme Roudy ?

Cette femme, Mitterrand comptait en faire « sa Simone Veil ». Seules quelques subtilités de dosage avaient, en effet empêché le Président élu de nommer Nicole Questiaux ministre d'Etat, la place réservée à un membre du CERES auquel elle appartient revenant à son chef de file Jean-Pierre Chevènement. Mais, dans la hiérarchie gouvernementale, son ministère de la Solidarité la plaçait au-dessus des autres ministres. Tout comme, sous Giscard, celui de la Santé était devenu le n° 3 du gouvernement Barre derrière le Garde des Sceaux.

Ce privilège n'était d'ailleurs pas apparu comme une faveur scandaleuse. Parmi les adversaires socialistes du CERES, il en était peu pour nier à Nicole Questiaux de grandes qualités, alliées à une sensibilité que soulignait un « visage d'ange » sous une chevelure blanche de jeune grand-mère.

Mais, derrière cette image rassurante de maman-gâteau, déclarée généreuse au nom de la solidarité nationale, se nourrissaient des noirs desseins dont elle était soit l'inspiratrice, soit l'agent d'exécution. On aura l'occasion de dire plus loin quel fut son rôle personnel dans la tragique affaire Lucet. Mais il est établi que ses relations très privilégiées avec son collègue communiste du Conseil d'Etat, Guy Braibant, ont eu une influence considérable sur son comportement ministériel. Au point qu'elle fut souvent considérée comme le cinquième ministre communiste du gouvernement Mauroy !

— Elle a été sans aucun doute le plus grand échec de Mitterrand, disait récemment un familier du Président de la République.

Echec qu'il cherchait d'autant plus à masquer qu'il l'avait choisie pour un grand destin. Mais lorsqu'une écoute téléphonique, reproduite par l'hebdomadaire « Minute », révéla que la « bonne dame à la Rose » jouait le jeu du parti communiste contre la politique de l'Elysée, il dut bien s'en défaire. Et confier à Bérégoz, le maudit du suffrage universel, ce fauteuil ministériel où avait trôné, une année durant, la taupe rouge du socialisme à la française.



A l'Agriculture, Edith Cresson fit chou blanc. Sa récolte sera-t-elle meilleure au Commerce extérieur ?

Sans doute à cet instant le chef de l'Etat devait-il se féliciter d'avoir commis aux Sports une Edwige Avice en tailleur Chanel, à la Consommation une Catherine Lalumière dont l'ambition est de ravir, un jour, la mairie de Bordeaux à Jacques Chaban-Delmas, à la Famille une Georgina Dufoix qui lorgne, elle, vers l'hôtel de ville de Nîmes. Ou encore aux Droits de la femme une Yvette Roudy qui s'en tiendra, malgré les coups de boutoir de Gisèle Halimi, à la déclaration des Droits de l'homme.

La mignonne supporte bien

Sans doute, de temps à autre, le monde paysan ne se montre-t-il pas toujours très respectueux des jupons d'Edith Cresson — pas très joli ce que vous fites un jour, éleveurs des Charentes, chargés au pineau ! — mais la « mignonne », comme on la nomme dans les sphères gouvernementales, a le don d'en supporter plus que ne le laissait penser sa gracieuse, sinon fragile, personne. Et si, parfois, d'aucuns la citent comme victime d'un prochain remaniement ministériel, ils ajoutent, parlant de Mitterrand :

— Possible, mais ça lui fendra le cœur !

Il est vraisemblable que l'Histoire de France retienne peu le nom de ces femmes qui, depuis 1947, occupèrent un fauteuil ou un strapontin ministériel. Mais qui, parmi les politologues, se souvient encore d'Andrée Viénot et de Suzanne Ploux ? Pourtant la première, militante socialiste, occupa le poste de sous-secrétaire d'Etat à la jeunesse et aux Sports dans les gouvernements Bidault et Blum, entre juin 1946 et janvier 1947. La seconde fut secrétaire d'Etat auprès du ministre de l'Education nationale du 2 avril 1973 au 27 février 1974.

Puisse ce numéro rappeler leur nom à défaut de réhabiliter leur action publique.

3. - Celles qui dérangent

GADGET du pouvoir ou caution électorale, il n'en reste pas moins que certaines femmes ministres ont marqué, avec plus ou moins de bonheur, leur passage au gouvernement. Certaines au point de créer une crise politique ou, à un moindre degré, des troubles sociaux. Les misogynes diraient : un certain remue-ménage...

Nous l'avons dit plus haut : le « coup de Poinso » découragera ainsi pour longtemps les présidents du Conseil de confier un ministère plein à une femme. Suivis en cela par les Premiers ministres du général de Gaulle et de Georges Pompidou qui placèrent Marie-Madeleine Dieñesch, autre démocrate-chrétienne, sous la haute surveillance de ministres mâles comme François Ortoli, Maurice Schumann, Robert Boulin, Jean Foyer et Michel Poniatowski. Difficile, dans ces conditions, de lever le petit doigt !

L'heure de Simone Veil

Assez curieusement, c'est à l'heure du gadget-Giscard que les femmes au pouvoir vont donner leur pleine mesure. Il est vrai que le libéralisme — a fortiori, lorsqu'il est avancé — a le défaut de ne comporter aucune structure mais, par voie de conséquence, l'avantage de n'enfermer personne dans un quelconque carcan. Avantage dont surent profiter les âmes fortes et que négligèrent... les autres.

Incontestablement, le nom de Simone Veil s'inscrit dans la première catégorie. Et même en franchit les limites, méritant à l'époque ce compliment de l'actuel Premier ministre socialiste, Pierre Mauroy :

— Cette femme, c'est le seul homme du gouvernement (1).

Le choix de Simone Veil comme ministre de la Santé, le 28 mai 1974, aura eu deux conséquences. La première, de révéler l'aptitude d'une femme à gouverner au sens étymologique du mot. C'est-à-dire : diriger. La seconde, c'est que ce choix a été revendiqué et l'est encore par deux hommes qu'alliaient bientôt séparer deux conceptions du gouvernement : Valéry Giscard d'Estaing et Jacques Chirac.

Car il est faux de dire que le Président de la République « imposa » à son Premier ministre celle qui, après avoir collaboré en 1969 avec le garde des Sceaux René Pleven, assurait le secrétariat général du Conseil de la magistrature depuis 1970. C'est avec joie — et l'expression n'est pas trop forte — que Jacques Chirac accepta de voir entrer dans son gouvernement celle qu'il appelait déjà « ma poussinette ». Familiarité affectueuse dont il ne s'est jamais départi, encore que Simone Veil, de cinq ans son aînée à l'Institut des études politiques de Paris, aurait pu le considérer comme... son poussin.

On ajoutera à cet aspect sentimental d'une collaboration ministérielle le fait qu'Antoine Veil, le mari de Simone, née Jacob, énarque tout comme Chirac, avait les faveurs de Georges Pompidou qui, après l'avoir poussé au conseil d'administration d'Air Inter, fit de lui le directeur général de l'Union des transports aériens (UTA) en même temps qu'il imposait l'épouse au Conseil supérieur de la magistrature. C'est dire que

(1) Phrase prononcée par le député maire de Lille lors des débats du 26 au 29 novembre 1974 où, devant un hémicycle houleux, Simone Veil sut faire front à toutes les attaques dont certaines n'honoraient pas leurs auteurs.

le couple Veil avait son aura dans le monde pompidolien où Chirac avait reçu, en gage de confiance, le ministère de l'Intérieur.

Ce qui est certain, c'est qu'en 1979, lorsque Simone Veil prendra la tête des candidats giscardiens aux élections européennes — second épisode de l'affrontement Giscard-Chirac après les municipales de Paris en 1977 — le président du RPR aura un mot qui dissimulait mal sa tristesse et son admiration :

— Avec « Poussinette » chez nous, on les battait à plate couture, ces gens de Giscard.

C'est qu'en effet Simone Veil n'avait pas attendu longtemps après son entrée au gouvernement pour affirmer sa volonté au service des réformes envisagées par le candidat Giscard d'Estaing. Le 13 novembre, débutait sous sa bannière la bataille de l'IVG (Interruption volontaire de grossesse). Autrement dit : la bataille de l'avortement.

Là encore, il faut réparer une injustice que laissent se perpétuer les « ennemis » de Simone Veil. Ce n'est pas elle qui, la première, a proposé la suppression de la législation répressive contenue dans la loi de 1920. Ce furent Michel Poniatowski et Jean Taittinger, respectivement ministres de la Santé et de la Justice qui, le 5 décembre 1973, présentèrent devant la Commission des affaires sociales de l'Assemblée un projet de loi autorisant l'interruption volontaire de la grossesse : « ...en cas de viol, d'inceste, de malformation fœtale grave et reconnue et lorsque la poursuite de la grossesse met en danger la santé physique, mentale ou psychique de la femme enceinte dans l'immédiat ou par ses conséquences lointaines ».

Restrictions certes mais — ô combien ! — ambiguës et imprécises, comme devait le souligner le rapporteur de la commission. Malgré l'avis de celle-ci, Pierre Messmer devait maintenir le projet que l'Assemblée décidait, le 14 décembre, de... renvoyer en commission. C'est ce « bébé », si l'on ose dire, dont allaient hériter, quelques mois plus tard, Simone Veil, ministre de la Santé, et Jean Lecanuet, garde des Sceaux.

Dur héritage pour le chef de file des démocrates-chrétiens qui, en tant que ministre de la Justice, a la tâche d'élaborer le nouveau texte de loi. Il en confie la mission à l'un de ses conseillers techniques, haut magistrat intègre, qui, quelques mois plus tard, recevra le prix de son travail sous la forme d'un renvoi... (2).

Dure quinzaine aussi que celle du 13 au 24 novembre 1974 pour Simone Veil qui avait à présenter le projet de loi devant une assemblée conservatrice, face à d'ardents défenseurs de la natalité comme Michel Debré ou, plus simplement, à des hommes dont la foi chrétienne et les conceptions philosophiques s'opposaient à la suppression de la vie, fût-elle à l'état fœtal. Et victoire personnelle, semble-t-il, d'une femme qui, marquée à dix-sept ans par l'épreuve de la déportation où avaient péri ses parents, avait en quelque sorte recueilli dans l'épreuve le droit de parler de vie et de mort.

Il n'en reste pas moins que la loi qui prit son nom restera celle de l'avortement. D'où les remous qu'elle suscita dans le monde catholique — vives manifestations du mouvement « Laissez-les vivre » — et au sein de la profession médicale, prélude à une scission du Conseil de l'Ordre.

Autre phénomène politique de la loi Veil : pour la première

(2) En réalité, cette mesure fut exigée par le Premier ministre, Jacques Chirac, sous le prétexte que le conseiller de Lecanuet était membre de la section « Justice » du parti socialiste.



Pendant le débat de la loi sur l'avortement, en novembre 1974, Simone Veil, ministre de la Santé, répond aux interpellateurs, qui sont le plus souvent de la majorité.



Quand Françoise Giroud, secrétaire d'Etat à la Condition féminine, consulte son gourou, Jean-Jacques Servan-Schreiber, pendant une interruption de séance.

fois, l'opposition de gauche se ralliait à un projet gouvernemental, seuls 99 députés de la majorité votant pour. Mais, assez curieusement, Simone Veil n'eut pas à souffrir de cet appui suspect. Des années durant, et aujourd'hui encore, les sondages de popularité n'ont cessé de la placer au premier rang des « hommes » politiques. Et si l'on veut bien considérer que la liste UDF dont elle fut le leader aux élections européennes de juin 1979 se recrutait dans une certaine bourgeoisie traditionnelle, les 5 558 560 voix qui se portèrent sur elle montrent à l'évidence que la personnalité de Simone Veil avait pu, en moins de cinq ans, cicatrifier la blessure morale provoquée par la loi.

Il s'en faudra de peu que l'impopularité dont souffre, en 1980, la politique du gouvernement Barre ne la conduise à Matignon. Selon de nombreux experts de la vie politique française, l'entêtement de Giscard d'Estaing à lui préserver la présidence de l'Assemblée européenne (3) au détriment du poste de Premier ministre n'aurait pas été sans conséquence sur la

(3) Dans le but de favoriser sa candidature, on avait déjà accepté de renoncer à la présidence de la Commission de l'agriculture au bénéfice du Britannique, Sir Henry Plumb, ennemi juré des agriculteurs français.

dégradation dont souffrit, à la veille des présidentielles de 1981, le régime en place.

Quoi qu'il en soit, la France passait tout près de l'occasion de hisser une femme à la tête de son gouvernement. Eût-elle été « dame de fer » comme Margaret Thatcher ou jeune « grand-mère Courage » comme Golda Meïr ? Nul ne le saura sans doute jamais. Mais, sans contestation, en attendant d'autres vocations, une femme de pouvoir.

En tout cas, ce que ne fut point Françoise Giroud, autre femme de tête et de talent, qui, de son propre aveu, se contenta de participer à la... comédie du pouvoir. Le fait d'avoir, après son départ du gouvernement en 1977, choisi ce thème de comédie pour exercer sa verve journalistique démontrera combien elle fut incapable de maîtriser ce pouvoir qui lui avait été remis — là, réellement, contre la volonté du Premier ministre — par le Président de la République.

Les aveuglements de Françoise

Pourtant, de quel meilleur tremplin pouvait rêver une secrétaire d'Etat à la Condition féminine, nommée à ce poste le

16 juillet 1974, soit au beau milieu de l'Année internationale de la femme ? L'année de la « nana », plaisaient les misogynes... Quelle occasion perdue, ce 22 août, lorsqu'une délégation d'ouvrières dont l'usine est menacée de fermeture vient demander l'aide de leur « ministre » :

— Je n'y peux rien, répond Françoise Giroud. C'est du ressort des ministres de l'Industrie et du Travail.

Sans doute, mais on imagine le parti qu'aurait pu tirer de ce conflit une femme, bénéficiant à ce point de la faveur du Président, si elle n'avait plutôt songé à se répandre en « criaileries » sur le compte de son Premier ministre ou de quelque collègue du gouvernement dont la tête ne lui revenait pas (sic). Sans doute ne lui pardonnait-on guère dans la cour du roi Giscard d'avoir, lors des présidentielles de 1974, appelé les lecteurs de « *L'Express* » à voter pour Mitterrand. Eut-elle, en acceptant d'entrer dans le gouvernement Chirac, la tentation d'influencer le pouvoir de l'intérieur ? C'est bien possible mais l'un de ses amis radicaux a fourni cette explication...

— Françoise a été victime d'un phénomène de transfert. Ce

« Les femmes sont l'âme de toutes les intrigues ; on devrait les reléguer dans leur ménage ; les salons du gouvernement devraient leur être fermés. »

(*Napoléon Bonaparte, lettre à son frère Joseph du 8-IX-1795.*)

n'est pas Giscard qu'elle servait, mais l'homme qui lui paraissait avoir la même vision des choses que son idole, Jean-Jacques Servan-Schreiber.

Drôle de vision, se dit le bon peuple qui vit, lui, au quotidien. Et à qui le ministre des Femmes annonce que mieux vaut supprimer la fête des Mères. Cela à l'heure même où l'Elysée décide de faire l'impasse sur la date anniversaire du 8 mai. Bref, Françoise Giroud va sombrer dans la « gadgétisation » qui marque le régime. A son actif cependant d'être allée au massacre sur une liste d'Ornano, lors des municipales de Paris, au point d'y avoir laissé une partie de son honneur à propos d'une fausse médaille de la Résistance.

Alice la battante

Cette fragilité — pour ne pas dire, cette étourderie ! — beaucoup l'attendaient d'une Alice Saunier-Séité dont le choix, pour s'occuper de l'Université, relevait... comment dire ? de l'improvisation. Le côté mi-femme fatale, mi-mondaine extravagante du personnage, allait progressivement subir une métamorphose au fur et à mesure que se dressaient devant elle les obstacles les plus redoutables.

— Il a fallu attendre mai-juin 1981, a reconnu l'un de ses anciens détracteurs, pour comprendre que cette femme a été confrontée à la catégorie socio-professionnelle la plus politisée et la plus opposée au pouvoir en place.

Et d'expliquer :

— L'afflux des enseignants aux plus hautes responsabilités de l'Etat socialiste, la vague des instituteurs et professeurs élus à l'Assemblée nationale en juin 1981 démontrent qu'Alice Saunier-Séité a dû, bien souvent seule, affronter le noyau le plus dur et le mieux structuré du contre-pouvoir socialiste.

Seule ! N'exagérons rien : lorsque, candidate et battue au premier tour lors des législatives de 1978 à Metz, elle s'attendait

elle-même à faire les frais du remaniement ministériel, Giscard — fidélité ou provocation ? — promu ministre des Universités celle qui n'en était que la secrétaire d'Etat. Peut-être le chef de l'Etat avait-il aussi, au milieu des lâchetés courtisanes dont son « château » était hanté, saisi la véritable nature de cette femme, le jour où elle avait déclaré publiquement :

— Pour moi, le désordre engendre l'injustice et l'intolérance. Il compromet la liberté et désorganise le service public.

On ne peut s'empêcher de penser :

— Quel sacré ministre elle eût été en mai 1968 !

Nicole l'utopie

Dix-huit mois de pouvoir : il est bien difficile de dire ce que la vie politique française retiendra de l'action des femmes socialistes dans le gouvernement Mauroy. Il est peu probable que les projets féministes d'Yvette Roudy feront plus pour la condition de la femme que les propositions de Françoise Giroud. Et si les affrontements entre Edith Cresson et les agriculteurs rappellent, par certains côtés, ceux d'Alice Saunier-Séité avec les universitaires, c'est à longue échéance qu'on en mesurera vraisemblablement les conséquences. Futiles ou dramatiques.

Mais il n'en reste pas moins que Nicole Questiaux aura marqué de son empreinte, malgré son bref passage au ministère de la Solidarité (mai 1981-juin 1982), une des premières pages du pouvoir socialiste. D'une tache indélébile comme le prétendent ceux qui ne voient en elle que la « sorcière » de la ténébreuse affaire Lucet : il est vrai qu'avant même d'avoir eu connaissance du dossier personnel du directeur de la Caisse d'assurance-maladie des Bouches-du-Rhône (4), Nicole Questiaux avait, dès novembre 1981, pris le parti de la CGT contre lui. Attitude qui illustre déjà les sympathies, sinon les compromissions qu'elle entretenait avec le parti communiste et la centrale syndicale du tandem Séguy-Krasucki.

Empreinte, également, d'une certaine utopie qui, bien vite, allait l'opposer aux réalités du pouvoir, aux ministres comptables dont elle ne voulait point être, bien qu'elle eût en charge l'énorme budget de la Sécurité sociale. Curieuse métamorphose d'une énarque, mariée à un inspecteur des Finances et première femme nommée commissaire du gouvernement près l'assemblée du contentieux du Conseil d'Etat. Mais quelle gageure d'avoir confié ce ministère, voué à la détresse humaine, à une ultra-privilegiée de la vie !

Empreinte, enfin, d'une militante projetée dans l'Etat et qui en était restée à la revendication de la base.

— Ce que je répète, avouait-elle à Françoise Mallet-Joris (5), c'est ce que les gens me disent, c'est leur demande.

La négation même du pouvoir ! Si l'on ajoute que ces « demandes » n'étaient pas aussi innocentes qu'elle pouvait éventuellement le croire — mais était-elle naïve à ce point ? — on peut affirmer que l'expérience Questiaux fut un échec. Et une cruelle désillusion, sinon un regret, pour François Mitterrand.

Il n'est pas impossible, dès lors, que le socialisme redevienne, en dehors d'opérations électorales, un creuset de misogynie, fidèle en cela à une tradition que Léon Blum, dit-on, s'était juré de ne plus jamais transgresser.

En définitive, il n'est pas sans intérêt de se demander si les

(4) René Lucet devait trouver la mort dans son appartement de Marseille, le 4 mars 1982, dans des circonstances si mystérieuses que l'enquête donne lieu, aujourd'hui encore, à diverses interprétations, certains détails techniques heurtant la thèse du suicide.

(5) « *L'Express* » du 19 juin 1981 : « Nicole Questiaux ou l'effet Solidarité ».

femmes qui ont exercé le plus de pouvoirs en politique n'ont pas été celles qui, précisément, n'ont pas eu un accès public au pouvoir. Sans évoquer la pornocratie — le gouvernement soumis à l'influence des courtisanes — la République française nous aura offert, depuis sa proclamation, quelques beaux spécimens d'égéries que n'auraient pas renvoyées aux champs les rois de France.

Marie-France la Walkyrie

En offrant ici une place de choix à Marie-France Garaud, c'est certes une femme dans l'ombre du pouvoir, mais surtout une tête politique que l'on met en scène dans ce final, comme on dit au théâtre.

— Une Walkyrie guerrière, âpre au combat, a dit d'elle Arthur Conte.

Bien plus, en tout cas, que l'égérie de Pompidou puis de Chirac. Car du pouvoir elle a ce goût de faire et de défaire et, à un plus haut degré encore, celui de diriger. Sans nuances, presque brutalement, comme le suggère si bien Françoise Giroud dans « *La comédie du pouvoir* » :

— Fascinante personne, Mme Garaud. Probablement l'une des femmes les plus haïes de France parce qu'elle a beaucoup humilié et au-delà...

Ce qui est sûr, c'est qu'elle a brisé l'ascension politique d'un homme, Jacques Chaban-Delmas et, peut-être, changé du même coup le visage de la vie politique française. Car en « cassant » l'homme, c'est surtout un projet de société — la « Nouvelle société » dont Jacques Delors, l'actuel ministre des Finances, était alors l'un des promoteurs — que Marie-France Garaud a anéanti. D'abord, en ce mois de juillet 1972 où elle obtint de Georges Pompidou le renvoi de son Premier ministre. Ensuite, en avril 1974, où, après avoir jeté le légionnaire Messmer dans

les jambes du maire de Bordeaux, elle inspira l'appel des 43 en faveur de Giscard d'Estaing.

Lui doit-on, comme il a été dit, la cassure de 1976 entre Jacques Chirac et le Président de la République ? Voilà qui est

“ Pour rallier les suffrages féminins, quelqu'un suggérait un jour à de Gaulle d'annoncer la création d'un ministère de la femme. « Et celle d'un sous-secrétariat au tricot !... » a-t-il laissé tomber. ”

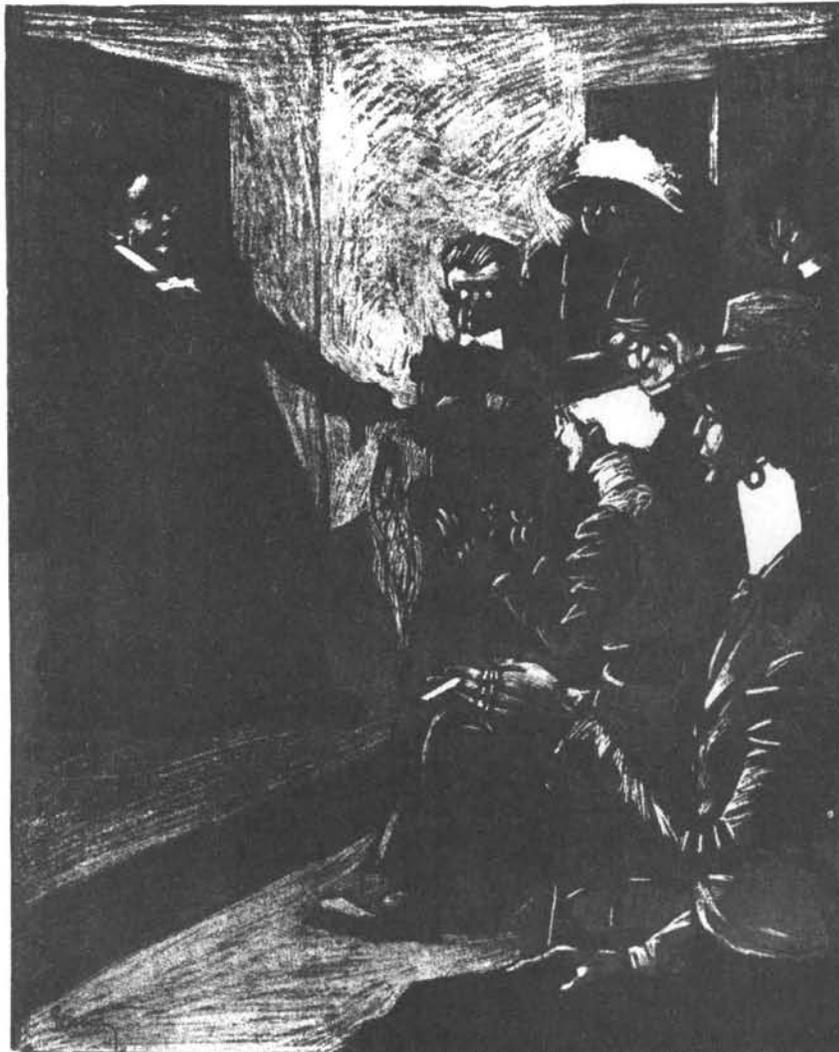
moins sûr. Mais prétendre que, placée à ses côtés, elle ne l'a pas encouragée, puis aggravée en prônant la création d'un parti chiraquien, le RPR, qui se substituait au gaullisme viscéral voilà, en revanche, qui serait bien hasardeux. D'où la question :

— Y a-t-il, depuis 1945, une femme politique en France qui, à deux reprises au moins, ait pesé d'un tel poids sur le pouvoir ?

Assurément non. Et, pourtant, ce pouvoir politique, Marie-France Garaud n'a jamais eu la tentation d'aller le chercher au fond des urnes. A une exception près : sa candidature à l'Elysée en mai 1981, considérée par beaucoup comme une tentative dérisoire (6) mais peut-être plus révélatrice qu'il n'y paraît. Car s'il est une place qu'elle convoite, la seule, dans le monde politique français, c'est la première. Elle aura cinquante-quatre ans en 1988, sept ans de moins que Simone Veil.

Un duel au sommet de l'éternel féminin ?

(6) Mme Garaud ne recueillit que 386 623 suffrages — soit 1,33 % des suffrages exprimés — mais toutefois 65 000 de plus qu'Huguette Bouchardeau, la candidate du PSU.



Le comité des droits de la femme.

— Ni épouse, ni mère ! Citoyennes, la femme élèvera son sexe à la hauteur de celui du mâle !

Dessin de Poncet dans « *L'Assiette au beurre* » .

LEURS COMPAGNES EN CAMPAGNE

par **Sophie HUET**

MONSIEUR le député a ce cri du cœur : « *Dans la vie, il y a trois choses importantes : la politique, la table et les femmes* ». Merci pour elles !

Et d'ajouter : « *Si ça continue, elles vont nous manger la laine sur le dos* ». Monsieur le député a au moins le mérite de dire tout haut — mais quand même pas à la tribune — ce que ces hommes pensent tout bas. Officiellement, le féminisme a le vent en poupe, les mots d'ordre pleuvent : « A bas le sexisme ! », « Le macho et la servante, c'est dépassé », « En avant... toutes ». Mais dans les faits, la réalité est fort différente. La politique et les femmes ne font pas encore bon ménage.

Les « veuves » de la République

Prenez l'épouse. Tout un programme ! La femme d'un parlementaire n'a en général guère le choix ; soit son mari l'associe à ses activités, lui fait tenir des permanences, recevoir les petits vieux, et délivrer des brevets de bonne conduite dans les écoles, soit il la tient volontairement à l'écart du champ de courses. Et alors là, c'est la vie de famille qui s'effrite.

« *Je tiens beaucoup à ma tranquillité du week-end. C'est le seul moment où je peux voir mes enfants* » affirme un jeune député de l'opposition. Très bien, mais le jour où je l'ai suivi dans sa circonscription, il n'a pas trouvé un instant pour relire le devoir de maths du fiston. Inauguration d'un stade, déjeuner chez les sapeurs-pompiers, visite éclair aux comices agricoles... Et demain lundi, on recommence, avant de prendre le train pour Paris. Bonjour, au revoir madame. Pas le temps d'échanger un traître mot avec celle qui assure la présence féminine dans ces lieux.

Combien d'hommes politiques ont une vie personnelle équilibrée, et peuvent afficher « famille nombreuse » sur leur curriculum vitae ? On les compte sur les doigts de la main. Et on a plaisir à aller chez eux voler quelques instants d'intimité. Dans sa maison de la Croix-Rousse, qui domine Lyon, Michel Noir retrouve un peu de sérénité, entre deux « coups » politiques. Six enfants, une femme accueillante et active, un violoncelle pour la détente... Voilà un menu qui donne faim et soif. « *Vous avez du mérite de refuser un repas chez Bocuse pour venir dîner à la maison* », estime la femme du député RPR du Rhône, en apportant un gigantesque gratin dauphinois. Dans cette maison à la toscane, avec ses méandres d'escaliers, de couloirs et de chambres, et son patio ouvert sur un jardin en paliers, le mérite n'est pas très grand.

Ma cabane au Canada : c'est la chanson qui vient à l'esprit quand on pénètre chez Pierre Méhaignerie, le député maire CDS de Vitré, l'homme fort du département d'Ille-et-Vilaine. Une comparaison toute logique quand on sait que « monsieur Pierre », comme on l'appelle à Vitré, a épousé une Américaine, blonde comme les blés. Cette maison toute en angles, remplie de baies vitrées, où l'architecte a pris un malin plaisir à créer un salon sur plusieurs niveaux, n'a rien de la demeure classique du notable bien établi. Ici, on fait tout dans la décontraction. Mme

Méhaignerie, qui parle un français impeccable, enveloppé dans un accent fort à la mode, est l'ordinateur des lieux. Son mari se trompe de nom, ou écorche une orthographe ? Elle le remet sur les rails, avec gentillesse et humour. « Mais non, Pierre ». Certains disent que ce mariage a été mal accueilli par la population. Aujourd'hui, c'est de l'histoire ancienne. Mme Méhaignerie fait partie de la cité, et les Bretons sont ravis d'avoir un maire « original ».

Dans un département du Midi, l'ambiance est nettement moins bon enfant. Madame ne cache pas sa lassitude : « il » n'est jamais là, et la progéniture s'en plaint. « *Vous savez, il en fait trop, il est si consciencieux. Il s'est marié avec la politique, je ne suis que sa maîtresse.* » Mais au second verre de champagne, arrosé de quelques gentillesse fort bien venues, elle se déride sans s'en rendre compte. « *Tu sais, madame Martin est revenue me voir à la permanence pour ses problèmes d'allocations familiales, qui ne sont toujours pas réglés. Il faut que tu décroches ton téléphone, parce que l'administration, ce n'est pas un cadeau.* »

Certaines scènes de la vie quotidienne mettent en revanche franchement mal à l'aise l'hôte d'un soir. Ce jour-là, monsieur le maire (qui n'était pas encore ministre dans le gouvernement actuel) avait eu un emploi du temps chargé, qui s'achevait par l'inauguration d'une exposition, suivie du traditionnel verre de l'amitié. Il était vingt et une heures trente lorsque nous avons franchi le pas de la porte ancienne de la maison.

Un escalier assez raide montait au salon et, au coin du feu, madame lisait assidument le best-seller du moment « *La chambre des dames* ». Décontracté comme à l'habitude, il posa une question apparemment anodine à sa femme : « *Ma chérie, qu'est-ce que tu nous as préparé pour le dîner ?* » Et madame explosa : « *Comment, tu ne te rends pas compte, tu rentres à n'importe quelle heure ! Alors j'ai décidé de ne plus rien préparer. Tu trouveras des croque-monsieur surgelés dans le réfrigérateur* ». Un léger silence s'en suivit, et monsieur, manifestement surpris, ne réagit pas. Il ouvrit une bouteille de champagne, se vautra dans un fauteuil. L'incident était clos. Au menu du dîner, il y eut également des crevettes et du très bon vin, ce qui rendit les croque-monsieur tout à fait comestibles. Quelques heures plus tôt, dans le bureau du maire, j'avais eu droit à des confidences sur la vie de cette famille qui est loin d'être unique dans le monde politique. Le fils qui ne travaille pas, et vit dans un moulin avec une dulcinée, une fille « à problèmes »... Mais il est possible que les choses se soient arrangées depuis.

Les femmes de césars...

Dès qu'il accède à un niveau de pouvoir important, un homme politique doit songer à l'image de sa femme, et l'associer à certaines de ses activités publiques. L'épouse d'un candidat à la présidence de la République joue par exemple un rôle non négligeable dans le jeu électoral. Anne-Aymone a

visité, pendant la campagne présidentielle de 1981, de nombreux « Comités de pays » constitués pour soutenir la candidature de Valéry Giscard d'Estaing. La première dame de France qui, par tempérament, aurait préféré « rester dans l'ombre », a été contrainte, durant tout le précédent septennat, à assumer un rôle quasi officiel, à rendre visite aux militants, et à prendre position (sur les conseils de son époux) sur tel ou tel aspect de la vie politique. Mais jamais elle n'a cherché à rentrer dans le jeu politique, qui ne la mettait pas à l'aise. Anne-Aymone Giscard d'Estaing est avant tout une femme d'intérieur, soucieuse de préserver sa vie de famille. « *Je veux vous apporter le message de mon mari, un message de reconnaissance et d'amitié, car il aurait aimé pouvoir rencontrer chacun d'entre vous* » répétera-t-elle aux militants giscardiens pendant la campagne de 1981. En tournée, madame tient parfaitement son rôle, mais sans aisance. Elle agit par devoir, avec la crainte aiguë de ne pas répondre « comme il faut » aux journalistes. Sa hantise : devenir un « mannequin ».

Secondar son mari : tel est également l'unique souci de Bernadette Chirac. Mais l'épouse de l'ancien candidat à la présidence de la République a manifestement appris à aimer la politique. La preuve : elle s'est faite élire conseiller général en Corrèze, et prend son mandat très à cœur. Spontanée, « bosseuse » et parfaitement à son aise dans son rôle, Bernadette Chirac ne craint pas les poignées de main, les discussions à l'emporte-pièce, les foires aux agneaux ou les réunions à la Croix-Rouge. Comme elle le dit elle-même : « *Un homme peut minuter son temps, alors qu'une femme ne le peut pas. Si elle effectue des visites éclair, elle passe pour une fumiste* ». Et elle ajoute, devant une pile de courrier qu'on a déposée sur son bureau : « *La vitalité de mon mari est très stimulante pour moi* ». On l'avait deviné...

Plus effacée mais tout aussi active, Mme Debré, qui a le sourire comblé d'une mère de famille devant ses petits-enfants, est une épouse qui ne rechigne pas à aider son mari dans ses tâches politiques. A n'en pas douter, elle est son plus fidèle conseiller, et si madame n'est pas d'accord, le député RPR de la Réunion en tiendra compte. Il en va de même chez les Rocard, où Michèle met habilement son grain de sel dans les marais salants politiques, ou chez les Mermaz, dont l'épouse s'occupe de la mairie de Valence quand Louis préside l'Assemblée nationale.

« *Nous sommes toujours dans la marge mais il ne faut surtout pas baisser les bras ou jouer aux hommes* » écrivait Marie Cardinal en 1977. L'auteur des « *Mots pour le dire* » aurait pu adresser ce précieux conseil à Danièle Mitterrand dont on murmure que la fonction de première dame de France lui aurait un peu fait tourner la tête. Mme Mitterrand, qui a toujours milité dans les mouvements de libération des peuples (on l'a appelée la « *pasionaria du Salvador* »), aurait décidé de s'ingérer dans la vie du parti socialiste. On raconte que Lionel Jospin, le premier secrétaire, serait excédé par ses interventions et qu'il refuserait de venir la voir « *ad nutum* » à l'Elysée. Active, Mme Mitterrand ? Que trop ! répondent ses détracteurs, qui aimeraient lui voir jouer un rôle plus effacé, tout au moins dans les affaires internes au PS.

Quant à Liliane Marchais, détrompez-vous : ce n'est pas l'épouse de Georges, c'est la « camarade », traitée au même niveau que toutes les militantes du parti, une femme qui a adhéré au parti communiste avant d'entrer à l'usine, et parfois seulement une épouse à qui l'on dit de « faire les valises ». Une « petite phrase » qui a fait mouche, dans la mesure où, au PC, la vie de famille est totalement séparée de la vie politique. Une bonne dose de puritanisme empêche ces messieurs de faire des « extras » au mariage en dehors des huis clos de certains restaurants où « ça ne passera pas la porte »...

Si l'on met à part mesdames les ministres, il existe, dans le

gouvernement actuel, autant de cas particuliers que de détenteurs de portefeuilles. Il ne fait de mystère pour personne que Monique Lang, la femme du ministre de la Culture, a installé son quartier général à côté du bureau de son mari et qu'elle surveille attentivement ses allées et venues et ses rencontres. On va même jusqu'à dire qu'elle tient son calendrier. Dans le couple Hernu, on pratique le partage des tâches. Madame s'occupe activement de la mairie de Villeurbanne, pendant que monsieur, ministre de la Défense, endosse les treillis de l'armée. Françoise Castro, l'épouse de Laurent Fabius, passe également pour une personne très active, notamment en Seine-Maritime, le département d'élection du ministre du Budget. Elle est de surcroît conseillère à la Communication.

Car l'on remarque surtout, dans « l'Etat socialiste », le sens de l'esprit de famille ! A l'Elysée, Paule Dayan (chargée de mission) est la fille de Georges Dayan, qui était un ami intime de François Mitterrand. Nathalie Duhamel (attachée de presse) est la belle-fille du défunt Pierre Mendès France et l'épouse de François Stasse, lui-même conseiller technique à l'Elysée. Marie-Jo Pontillon, chef du secrétariat particulier de Pierre Mauroy, est l'épouse de Robert Pontillon, sénateur et parlementaire en mission pour le Premier ministre. Martine Aubry, conseillère technique au ministère du Travail, est la fille de Jacques Delors. Et la femme de Jean-François Dubos, chargé de mission auprès de Charles Hernu, est l'attaché parlementaire de Gaston Defferre.

On pourrait poursuivre la liste de ces « femmes de l'Etat socialiste », qui apparaît très nettement à la lecture du trombinoscope de la Gazette du Parlement, et dont le réseau paraît beaucoup plus ramifié que sous l'ancien septennat, puisqu'en moyenne, tous cabinets ministériels confondus, il y aurait une femme (l'épouse, la petite amie ou la cousine à la mode de Bretagne) pour trois hommes.

Si les femmes n'ont guère de mal à s'introduire dans les cabinets ministériels, les relations de presse parlementaires ou les secrétariats particuliers, il en va tout autrement lorsqu'elles veulent s'enrôler, sous leur propre bannière, dans le combat politique. Dès lors, on entre dans la concurrence la plus vive. Françoise Giroud l'a souvent dénoncé, en affirmant avec humour que l'égalité des sexes serait une réalité lorsqu'il y aurait des femmes médiocres en politique à des postes importants, tout comme les hommes... Milena Nokovic, maire adjoint UDF d'Asnières, a raconté combien une célibataire était en but aux attaques personnelles du style « une célibataire ne peut être qu'une aventurière qui couche avec tout ce qu'elle trouve, ou bien homosexuelle ». Et Françoise Gaspard avait-elle pressenti les affrontements de Dreux lorsqu'elle décrivait dans « *Madame le maire de...* » le climat très dur des campagnes électorales ?

Papotages vipérins

Il n'est pas facile, non plus, de concilier vie politique et vie familiale, lorsque l'époux n'a pas les mêmes opinions que vous. Exemple : Denise Cacheux, député socialiste, mariée à un giscardien convaincu. Et à n'en pas douter, une femme politique est confrontée aux sarcasmes de ses pairs masculins (« *j'étais prête à laisser tomber, découragée* » raconte une militante socialiste au sujet d'une nuit de bataille pour l'investiture) mais aussi — et peut-être surtout — aux critiques des autres femmes. Bernadette Chirac a ainsi créé un petit scandale dans le landerneau politique en lançant, à propos de Marie-France Garaud : « *On ne se méfie jamais assez des bonnes femmes !* ». Mais il en faut plus pour miner le moral de cette dame de fer, qui affiche ses sympathies pour Margaret Thatcher. Marie-France a un secret. Les hommes ? Elle se fait respecter d'eux en les traitant par la dérision. Elle n'a pas hésité à railler Giscard



Un sacré tempérament de bagarreuse, « La même quinze grammes », alias Arlette Laguiller, dame de fer de *Lutte Ouvrière*.

président en disant de lui : « C'est un escargot. Vous mettez une brindille devant lui, il la contourne et repart vers la feuille de salade ». Chirac ? « Il ne connaît pas l'Assemblée. Chaque fois qu'il y va, c'est pour dire des bêtises ». Mitterrand ? C'est « l'amant, le séducteur de la France... Nous, voilà vingt ans que nous sommes son mari ». Peyrefitte ? « Il me fait penser à un dinosaure. Il a été égratigné en 1977 et il s'en est aperçu en 1980. Le dinosaure, lui aussi, a disparu par suite de la lenteur des transmissions nerveuses ».

Marie-France Garaud, avec ce franc-parler qui en fait une forte personnalité, et un personnage singulier dans la vie politique (elle ne cherche d'ailleurs nullement à rassembler des « fans » de l'anticommunisme viscéral) ne s'est pas fait que des amis. Ecoutez Alice Saunier-Séité qui la compare aux « Galigai, membres de la camarilla de Marie de Médicis. Tous des empoisonneurs publics. » Quant à Françoise Giroud, pour laquelle « la féminité n'est pas un sac à main que l'on peut oublier sur une commode », elle lance à son tour : « Marie-France Garaud, c'est la dame de pique. Pas celle qui gagne, celle qui fait perdre. »

Côté gauche, les piques bien féminines sont moins à la mode.

Chacune pour soi, et le marxisme pour toutes. Non, ces dames n'apprécient guère l'humour de notre regretté Jacques Brel, qui déclarait très sérieusement à une hôtesse de l'air, dans un film : « Vous savez mademoiselle, ce que j'ai retenu dans Marx, c'est essentiellement la notion de capital ! »

Impossible de décrire Arlette Laguiller : je ne l'ai vue, comme vous, qu'à la télévision. La petite employée, qui, malgré son aspect frêle, fait marcher les militants de Lutte Ouvrière à la trique (avec prélèvement automatique des cotisations sur salaire, s'il vous plaît), refuse de connaître les journalistes. Elle est invisible, et Lutte Ouvrière n'a qu'une boîte postale, sans numéro de téléphone. Ce qui ne facilite pas les contacts. Il n'en demeure pas moins que cette « même quinze grammes » a un sacré tempérament, et que son réseau de permanents est très efficace. C'est la seule, rappelez-vous, qui a pu obtenir sans faire de bruit, c'est-à-dire sans souffrir, ses cinq cents signatures de maires pour l'élection présidentielle. Le test était simple : chaque fois que le PSU se présentait dans une mairie « sympathisante », Lutte Ouvrière était déjà passé par là, et avait arraché la signature de l'élu. Il faut dire que les militants du PSU sont des enfants de chœur à côté de ceux de LO. Ils sont moins organisés, et ne sont pas mécontents de tailler une bavette devant un bock de bière. Quant à se lever à six heures du matin, c'est beaucoup leur demander. Donc, Arlette l'invisible est une meneuse de jeu redoutable, qui a l'originalité de ne pas venir tous les mois raconter ses petits problèmes dans les médias. Il est vrai que le gouvernement socialiste est beaucoup trop à droite pour elle...

Elles voient bleu, blanc... et rouge !

Depuis le 10 mai 1981, un autre phénomène a marqué la vie politique. Mesdames BCBG — bon chic bon genre — ont fait une entrée en grandes pompes dans la vie politique. Et si on créait une association ? se sont dit Colette Boxer et Laurence Douvin, deux mères de famille respectables. Ainsi naquit « Femmes Libertés », qui édite un bulletin mensuel. Les problèmes féminins ? On ne veut pas en entendre parler. Par contre, « Femmes Libertés » se penche sur la décentralisation, le terrorisme et les conséquences des nationalisations. Elle a créé douze commissions, une par ministère. Et Laurence Douvin, qui est membre du bureau politique du parti républicain



à Paris, souligne : « Mon but, c'est de faire des femmes un agent de propagande de l'opposition ». Un but que recherche également Monique Pelletier, l'ancien ministre de la Condition féminine de Giscard qui a lancé l'association « Dialogue des villes de France ». Objectif : municipales. Stratégie : des réseaux de femmes dans toutes les villes de France. Moyens. Ceux du bord... Christiane Papon, la présidente de « Femmes Avenir » qui s'insurge dès que l'on dit que son mouvement est

« proche du RPR » (Chirac assiste souvent à ses congrès, d'accord, mais cela n'a rien à voir...) a, quant à elle, le mérite de l'antériorité. « Femme Avenir » est un mouvement gaulliste, déjà ancien, une mécanique bien huilée, où les femmes peuvent trouver une tribune d'expression et d'action. Constat commun à toutes ces associations d'opposition : plus les femmes ont une vie chargée, plus elles sont disponibles. La mère de famille au foyer est incapable de donner un peu de son temps à la politique. C'est le vide inactif, en quelque sorte.

De l'autre côté, il y a de l'eau dans le gaz. La turbulente Gisèle Halimi, présidente du très féministe mouvement « Choisir », qui s'est fait élire aux dernières législatives grâce aux voix socialistes, a eu le mauvais goût de critiquer ouvertement Yvette Roudy, le ministre des Droits de la femme. Du coup, les socialistes soulignent plus que jamais qu'elle n'est qu'« apparentée » au groupe socialiste à l'Assemblée, et Gisèle Halimi rétorque : on ne s'occupe pas assez des problèmes des femmes dans ce gouvernement. Elle n'est pas la seule à le penser. Au PS, le journal du courant « femmes » dissident, intitulé « Mignonne, allons voir si la rose », n'a pas particulièrement la cote dans les états-majors. Edith Lhuillier, le chef de file de ce courant, s'est même vu refuser le renouvellement de sa carte du parti, à l'automne 1981. Au parti communiste aussi, on a ses contestataires femmes. Leur bulletin : « Elles voient rouge ». Mais bien entendu, place du colonel Fabien, on s'est empressé de les excommunier très officieusement...

Le militantisme féminin n'a pas encore obtenu, en France, ses lettres de noblesse. « Elles » sont tout juste bonnes à s'occuper des relations publiques, des secteurs sociaux, des personnes âgées et du courrier de ces messieurs. Julie, 23 ans, sympathisante du parti socialiste depuis qu'elle a décroché son bac, a levé l'étendard de la révolte. Pendant que son frère passait des nuits folles à coller des affiches, ou plutôt à décoller celles du RPR, Julie tapait du courrier adressé aux adhérents, et concoctait chaque soir des thermos de café et de verveine pour les équipes de colleurs. Du coup, elle a pris une décision radicale : « Si la politique se résume, pour nous, à la layette, au biberon et aux promenades du chien-chien, j'abandonne ». Une autre fait état des rapports ambigus que ces messieurs entretiennent avec elle : « La drague, ça suffit ! », lance-t-elle avec un léger accent sud-américain, qui lui vient de sa mère.

C'est qu'au fond, ces militantes sont d'abord des femmes, donc directement branchées sur des activités dites « féminines » (ce qu'elles détestent), et toujours susceptibles d'être traitées comme des « nanas » (un terme qu'elles abhorrent en tant que nom générique). La misogynie en politique ? Elles auraient des romans-fleuve à écrire sur ce thème, toutes ces anonymes de

base des partis, débordantes d'activité et de bonne volonté. Ce qui se passe au sommet de la hiérarchie, elles le subissent, chaque jour, sur le terrain, avec plus ou moins d'humour.

Tant et si bien que les associations féminines (et antiféministes) qui ont fleuri depuis le 10 mai 1981, ont délibérément choisi de réfléchir sur des sujets traditionnellement réservés aux hommes. Mesdames « planchent » sur le budget, la décentralisation, la défense nationale, le cadre de vie, et refusent de se laisser enfermer dans des domaines d'action sociale ou éducative. Le traditionnel partage des tâches n'a plus cours, même si ces femmes connaissent, au départ, de sérieuses difficultés : « Nous manquons d'assurance, et même de culot, nous n'avons pas confiance en nous, et dans les débats publics, nous sommes encore paralysées par le trac. Mais il faut un temps pour tout, nous arriverons à rivaliser avec les hommes sur leur propre terrain ». Ce futur n'est pourtant pas encore pour demain.

Certaines femmes, parce qu'elles ont déjà milité dans la vie associative, ou se sont déjà frottées aux dures réalités des campagnes électorales, sortent néanmoins du lot. Et parfois, leur assurance les conduit à mener rondement leur vie de famille, et le mari ne suit pas. Lors d'un récent déplacement de hauts fonctionnaires dans la région Rhône-Alpes, une jeune femme, qui a fait une entrée remarquée dans la vie politique, confiait discrètement : « Mon mari ne comprend pas que je fasse de la politique. Le plus souvent, je rentre le soir assez tard, et le dîner de famille saute. Il le supporte de moins en moins. Faudra-t-il en arriver au divorce ? » Une autre femme reconnaît : « Un époux seul au foyer, c'est la catastrophe ».

De fait, il ne doit pas être toujours facile d'être le mari de Madame le ministre, Madame le préfet, Madame la présidente du conseil général. Sauf lorsqu'on a la position de M. Garaud, avocat auprès du Conseil d'Etat et de la Cour de cassation. Une chape de silence recouvre le plus souvent les relations entre monsieur et madame lorsque celle-ci a une position en vue. Mais on peut aisément imaginer que la vie quotidienne de tels couples n'est pas sans problèmes. Répondant pour la dixième fois aux journalistes que Nicole Questiaux, alors ministre de la Solidarité nationale, était absente, M. Questiaux laissait percer son agacement. « Mon épouse mène une vie d'homme » explique en revanche avec amusement le mari d'une femme ministre dans l'actuel gouvernement. Celle-ci associe volontiers son époux aux cérémonies officielles, lorsqu'elle le peut, et bon an mal an, un nouvel équilibre a été trouvé. Cela suppose que monsieur soit suffisamment intelligent pour accepter la situation, et pour ne pas se sentir diminué dans ses propres fonctions. Le complexe d'infériorité joue en effet dans les deux sens, et il n'y a rien de pire qu'un époux complexé.



Dessin paru dans « France-Soir ».

LES ÉGAREES DE LA TERREUR

par Jean **RENAUD-GROISON**



Gudrun Enslin, la plus enragée des terroristes de la bande à Baader, qui se suicidera avec son chef (à gauche) dans leur prison de Stuttgart.

PLUS de 26 % des femmes dans un secteur « musclé » de l'activité humaine ! Musclé, c'est peu dire puisque ce domaine où la femme a conquis non seulement le droit d'exister mais aussi celui d'occuper les premières places — parfois la première — s'appelle... le terrorisme international.

Phénomène a priori surprenant et dont on trouve pourtant des explications, d'autant plus diverses et abruptes qu'elles reflètent le large éventail d'opinions sur le rôle de la femme dans la société.

Pour les « machos », ces terroristes en jupon ne peuvent être que des petites salopes (sic), tombées entre les mains — pudique litote ! — d'un apôtre de la violence. Des prostituées en quelque sorte : au lieu de battre le trottoir pour le compte de Julot elles feraient le coup de feu au service d'un Che Guevara de série B.

Très proche de cette position, celle qui soutient que l'engagement de femmes dans le mouvement terroriste est dû à

un violent désir d'émancipation. Les tenants de cette explication s'appuient sur le fait que nombre d'entre elles, issues de milieux bourgeois sinon puritains, trouvent dans l'existence révolutionnaire tous les ingrédients de la libération sexuelle, de l'anticonformisme du vêtement ou du langage. Et, ajoutent-ils, une certaine forme d'égalitarisme ou de promotion qu'elles désespéraient de rencontrer dans leur milieu social. (1).

L'idéologie est aussi l'une des causes relevées de la participation des femmes au terrorisme. Pour s'en tenir justement au guevarisme, la sierra Maestra, en 1957, recérait, autour de Fidel Castro, des révolutionnaires qui n'avaient rien

(1) Robert Badinter, alors avocat, déclarait lors de Journées sur la délinquance féminine : « Dans les sociétés terroristes, on accepte les principes féministes. La femme prend alors une place égale à celle de l'homme. » (Cité dans « Le Point » du 7 septembre 1981.)

de cantinières. Et dans sa tragique épopée sud-américaine, le « Che » trouva bien plus d'adeptes parmi les épouses de peones que chez leurs compagnons.

Un exemple (célèbre) illustre bien la complexité du problème. C'est celui de la *Rote Armée Fraktion* (Fraction Armée Rouge) plus connue sous le vocable de *groupe Baader-Meinhof*.

S'il est certain qu'Ulrike Meinhof, ancienne journaliste du mensuel d'extrême gauche « *Konkret* » a rejoint, par passion, Andreas Baader, ce dernier, un jeune écorché vif comme l'écrivait J.-P. Bouguereau dans « *Libération* », n'est réellement



Nathalie Ménigon, abusivement présentée comme l'égérie d'Action Directe — encore qu'elle manie à l'occasion le Colt — n'est qu'un très pâle reflet des terroristes allemandes.

passé à l'action politique violente que sous l'influence d'une fille de pasteur, Gudrun Ensslin, elle-même initiée à l'illégalité par son mari, Bernward Vesper.

Même imbroglio au sein des Brigades rouges italiennes : Renato Curcio, étudiant en sociologie, rencontre à Trente la fille d'un industriel, Margherita Cagol, qu'il séduit et épouse devant Dieu et les hommes. Tous deux gagnent Milan et tombent sous le charme — mais lequel de ce couple fut le plus envoûté ? — d'Alberto Franceschini, un « déçu » du communisme, qui veut

porter la révolution dans la rue. « Mara » Cagol, mitrailleuse au poing, tentera en février 1975 de délivrer « ses » deux hommes, arrêtés cinq mois plus tôt. Elle ne récupérera que son mari légitime avant d'être tuée, au mois de juin suivant, alors qu'elle exerçait l'une des plus hautes responsabilités des BR : commandante politico-militaire de colonne (2).

Margherita Cagol n'est cependant pas la terroriste qui aura exercé le plus haut commandement : l'Armée rouge japonaise est dirigée depuis 1975 par une jeune femme de 42 ans, Fusako Shigenobu. A partir, il est vrai, de capitales arabes, tant il apparaît que la police du Mikado n'est guère tendre dans ses contacts avec les révolutionnaires.

Du côté allemand, après le suicide d'Andreas Baader et de Gudrun Ensslin, le 18 octobre 1977, dans leurs cellules de la prison de Stuttgart (3), c'est apparemment Brigitte Monhaupt qui prit la relève des « Baader » jusqu'à son arrestation, à Francfort, en novembre 1982 : cette étudiante en journalisme, issue d'une famille très bourgeoise de Munich, est entrée en terrorisme par la chambre d'un étudiant gauchiste, mais a réussi à s'imposer grâce à une équipe féminine qui comprend notamment Angela Luther et surtout Inge Viett, « héroïne » avec trois de ses compagnes de l'évasion de la prison berlinoise de la Lehrsterstrasse en juillet 1976.

Dût en souffrir notre tripe tricolore — mais n'est-ce point aussi du soulagement ? — la France a peu donné de femmes au terrorisme international.

Des Françaises pas à la hauteur

— Les Françaises ! aurait ricané le fameux Carlos. Tout juste des « logeuses »...

En ajoutant une remarque peu flatteuse pour leurs qualités amoureuses, que ce Sud-Américain au sang chaud aurait trouvées plus convaincantes entre des... bras germaniques. Sans doute, la plupart d'entre elles, nourries d'ultra-féminisme, n'ont-elles pas compris que l'idéal révolutionnaire suppose le don total de soi.

Il faudra donc se contenter de Nathalie Ménigon, abusivement présentée comme l'égérie d'Action directe, alors que cette employée de banque, fille de braves ouvriers d'Enghien-les-Bains, fichée à la brigade des « stups », était surtout la compagne de l'inspirateur du mouvement, Jean-Marc Rouillan. Ce qui ne l'empêchait point de substituer le Colt 45 à la seringue hypodermique comme le prouva son arrestation mouvementée en 1980, rue Pergolèse à Paris. Libérée de la prison de Fleury-Mérogis en septembre 1981 pour raisons de santé, il est peu probable que Nathalie rejoigne dans l'histoire du terrorisme les légendaires Ulrike Meinhof et Gudrun Ensslin.

Pas plus d'ailleurs que Joëlle Aubron, sortie tout droit du quartier chic de Neuilly pour commettre, en compagnie du terroriste algérien Mohand Hamami, quelques hold-up dans le style Bonnie and Clyde. Et l'on ne saurait trouver plus éclatante illustration de cette « pauvreté » du contingent féminin français dans l'Internationale terroriste que ce phénomène d'immigration tout à fait particulier qui voit les Italiennes de *Prima Linea* s'installer chez nous comme jadis leurs grands-pères venus y manier la truelle.

Ce panorama du terrorisme féminin ne saurait être complet

(2) « *Terrorisme : maintenant la France ?* » de Xavier Raufer. (Ed. Garnier) juin 1982.

(3) *Ulrike Meinhof s'est également suicidée en prison le 9 mai 1976.*



Brigadiste rouge italienne, Alberta Biliato avait participé à l'enlèvement du général américain Dozier.

sans y ajouter le cas de Patricia Hearst, l'héritière du fabuleux empire de presse américain, prétendument enlevée contre rançon le 4 février 1974 et qui reparut, mitrailleuse au poing, dans un magasin d'Ingelwood en Californie, le 16 mai 1975. Il faudra dix mois d'enquête au FBI pour retrouver dans un appartement de Los Angeles celle que son père appelait Patty et qui rédigera ainsi sa fiche d'écrou :

— Nom : Tania. Profession : guérilla urbaine.

Un cas spécial que celui de Patricia-Tania dans la mesure où il n'est lié ni à l'action des Black Panthers ni au groupe révolutionnaire de race blanche, le *Weather Underground* dont l'un des dirigeants était précisément une femme : Katherine Boudin (sic).

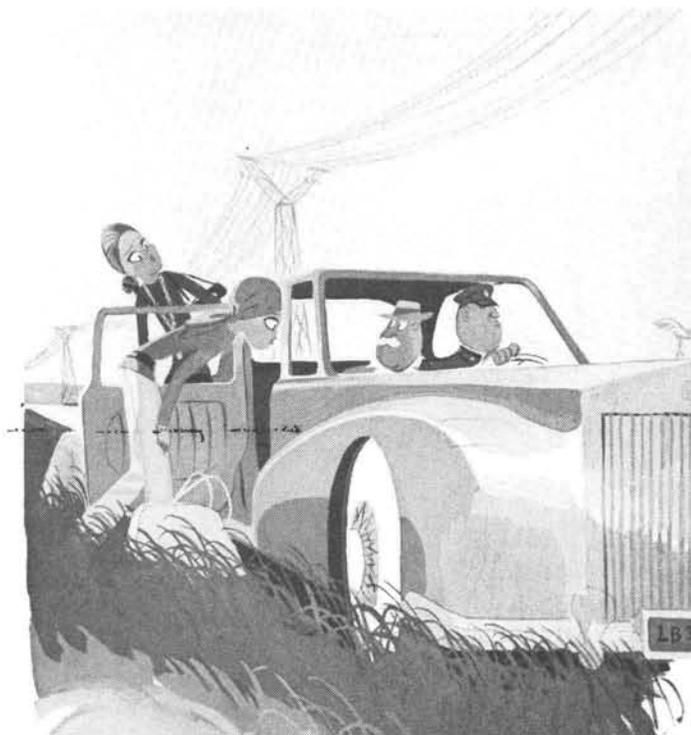
— Victime d'un lavage de cerveau, devait prétendre habile-

ment l'avocat de Patricia Hearst, Lee Bailey, payé un million de dollars pour défendre cette thèse.

Ou alors complice — par jeu ou réaction contre sa famille — d'une certaine Armée symbionaise (?) qui se proposait de détruire la société capitaliste américaine et de réaliser — d'où son nom — la « symbiose » entre les Noirs et les Blancs ? Peut-être...

Ce qui est sûr c'est que Patricia Hearst ne s'est pas suicidée dans le pénitencier de Pleasanton où elle purgeait une peine de sept ans de réclusion. Elle en a même profité pour épouser son ancien garde du corps, un gardien de la paix de San Francisco, marié et père de deux enfants.

A défaut de détruire la société, cette enfant gâtée aura au moins réussi à briser un foyer.



**« Rassurez-moi d'abord ! Vous n'avez pas acheté cette voiture avec la sueur du peuple ? »
(dessin de Kiraz).**

CHÈRES PATRONNES...

par Marie-Jeanne VIEL



« Madame Waterman », Francine Gomez, a hissé sa firme de stylos au 2^e rang mondial. Sa conception du pouvoir : exercer son autorité sur les hommes sans les blesser dans leur vanité.

NE les cherchez pas sur la couverture des magazines, pas plus qu'à la « une » des journaux. Mais elles figurent en bonne place, et en photo, dans les rubriques spécialisées des hebdomadaires et des revues économiques.

Cette discrétion les arrange.

— Moins on parlera de nous, moins nous rencontrerons d'embûches, affirme la jeune responsable d'un bureau d'informatique.

— Vous en rencontrez donc ?

— Comme tout le monde, mais un peu plus que les hommes. Bien sûr, en affaires on ne se fait pas de cadeaux, mais une femme doit accumuler les preuves de son efficacité pour grimper en haut de l'échelle. On lui fait payer ses prétentions. Il est bon de le savoir au départ.

De toute évidence, l'obstacle ne les a pas plus découragées que la fameuse déclaration de Lacan : « *La femme n'existe*

pas », dont Mmes les PDG, dans leur sagesse, se soucient comme d'une pomme.

Que des femmes, que des hommes naissent avec la bosse des affaires, relève de la nature des choses. Mais il n'y a guère plus d'un siècle que l'occasion de le prouver a été offerte aux femmes. Et dans quelles tristes circonstances : quatre ans de guerre, 1914-1918.

Jusqu'alors, deux Françaises seulement avaient fait parler d'elles dans le domaine des affaires : la veuve Clicquot, dont le monde entier connaissait le nom, et Mme Aristide Boucicaut, qui avait gardé les oies près de Châlon-sur-Saône au lieu de fréquenter l'école, avant de créer avec son époux Le Bon Marché, puis, devenue veuve, de poursuivre habilement et avec une rare générosité, dont Pasteur bénéficia, l'entreprise commencée à deux.

Mais, le 2 août 1914, commençait une guerre qui devait se terminer en trois semaines et à Berlin, et allait durer quatre ans



Fille du P.D.G. de Cartier qui créa les « Must », Nathalie Hocq sera jugée digne, à 28 ans, d'occuper le fauteuil de son père au conseil d'administration.

et priver le pays de ses hommes. Du jour au lendemain, des milliers de femmes se découvrirent, par force, des capacités qu'elles ignoraient. Quoi ? Ce n'était pas plus difficile que ça de diriger des apprentis, d'assurer la bonne marche d'un commerce, d'une fabrique, d'une usine ? Elles étaient les premières à s'étonner de réussir sans l'ombre de préparation dans des domaines que la nécessité venait de leur ouvrir.

Ces capacités que les Françaises se découvraient, elles en auraient bien besoin : un million et demi de morts, des milliers de blessés handicapés laissaient de tels vides dans l'économie du pays qu'elles ne pouvaient songer à baisser les bras. Force était de continuer, de renoncer à la vie tranquille, d'échanger le carnet de visites mondaines contre les carnets de commandes.

Il deviendrait bientôt urgent de se grouper pour mieux s'épauler : c'est ce que comprit une veuve de guerre, propriétaire d'une usine d'outillage, Mme Foinant. Elle créa une association qui demeure bien vivante après plus de



Gilberte Beaux : sténo-dactylo à 17 ans, elle est aujourd'hui l'efficace « banquière » du grand brasseur d'affaires Jimmy Goldsmith.

cinquante ans d'existence, les Femmes chefs d'entreprise, dont elle demeure, à 92 ans, présidente mondiale.

L'ère des femmes d'affaires naissait sur les ruines de la guerre. Les rares membres que comptait l'association dans les années 30 ont essaimé à travers les continents.

C'est que, depuis le temps des pionnières, les secteurs où les femmes accèdent et réussissent se sont considérablement accrus. L'égalité des droits civiques, l'ouverture des grandes écoles et des grands concours ont élargi le champ d'action des plus douées. Les plus belles réussites ne passent pas d'ailleurs obligatoirement par l'ENA, Polytechnique, Centrale ou HEC : elles doivent beaucoup aux diverses écoles de commerce qui assurent, pour le moins, initiation et formation de base.

Pour le reste, et quelle qu'ait été la case départ, c'est le caractère, la volonté, l'ambition et la perspicacité qui feront les championnes à l'arrivée.

La plus précoce : Claude Bourg

Rien ne laissait prévoir l'étonnant destin de cette petite Franc-Comtoise : milieu modeste, un père gendarme, l'école du village comme perspective. Mais le brigadier Demensy, qui aidait la Résistance depuis 1942 dans le réseau du marquis de Moustier — lequel mourra en déportation — fut abattu par les Allemands peu avant la Libération, et décoré de la Légion d'honneur à titre posthume.

Médaille qui ouvrit à la jeune Claude Demensy les portes de

la fameuse école de la Légion d'honneur, et, conséquence logique, des vues sur des milieux et une culture qu'elle n'eût jamais soupçonnés.

Elle s'en imbibe avec la plus grande aisance, absorbe latin, allemand, italien, et se débarrasse, comme elle s'en félicitera plus tard, de tout complexe de classe dans le brassage qui se pratique à Ecouen comme à Saint-Denis.

A quoi rêve cette jolie rousse de quinze ans ? A être comédienne... comme René Faure, une autre ancienne de la Légion. Mais, réaliste, elle apprend sténo, dactylo, comptabilité après avoir tâté du démarchage d'assurances, c'est-à-dire de la vache enragée. A 19 ans, elle découvre le travail intérimaire en assurant un secrétariat et se branche aussitôt sur la création de sa propre affaire. Non sans prendre le temps d'épouser Roland Bourg, et de trouver un bureau... chez les Garibaldiens de Paris.

La Permanence européenne est née. Dès 1962, elle fera un chiffre d'affaires convenable, malgré les mauvais payeurs tels que Raoul Lévy, victime de son rêve au beau titre, « *Marco Polo* », et qui mourra sans payer la dactylographie de l'énorme scénario.

Défection qui n'empêche pas Claude Bourg de mettre Permanence Européenne en société anonyme et d'en devenir, à 24 ans, le président-directeur général.

Jacques Chancel interviewe ce Rastignac en jupon — dont les méthodes sont parfois contestées par le personnel qu'elle place — qui collectionne les clients célèbres, et, entre les naissances de ses trois enfants, s'implantera en province, au Canada, songera à l'Afrique, à l'Asie, très aidée, « gonflée », selon son expression, par Roland Bourg qui a liquidé ses activités de journaliste pour devenir le directeur de « P.E. ».

Aux hôtes, aux secrétaires volantes, aux interprètes du début s'ajoutent les ingénieurs, les architectes, les techniciens, les spécialistes qui peuvent assurer la bonne marche d'un chantier. Claude Bourg suit la progression générale d'une profession nouvelle où le nombre des emplois a quintuplé en dix ans.

— Elle a le talent de faire parler d'elle, a-t-on dit, lorsqu'elle a créé en 1980 la Fondation Claude-Bourg.

Encore faut-il posséder ce talent, et des idées. Celles de créer, en liaison avec la Fondation de France, une institution destinée à encourager et à récompenser l'esprit d'entreprise et des projets originaux. Un prêt de 60 000 francs sans intérêt et l'aide technique et publicitaire nécessaires sont assurés aux candidats choisis.

La petite orpheline de Rougemont (Doubs) n'a pas oublié ses débuts difficiles.

A la tête des concessionnaires auto

Métiers de femmes, métiers d'hommes, il y a longtemps que ça ne veut plus dire grand-chose : les vendeurs qui mesuraient le ruban dans les grands magasins, voire le crêpe de Chine ou le coutil à corsets, ne faisaient pas précisément des « métiers d'hommes » !

Mais que penser de Mme la présidente de l'Association des concessionnaires automobiles ? A première vue, le titre dérouté et pour deux raisons : il y a donc des femmes « concessionnaires » ? Et pourquoi les hommes, assurément en majorité dans la profession, l'ont-ils placée à leur tête ?

La réponse de Danièle Méchin-Damizieux est simple : « *parce que je suis une battante* ». (On s'en serait douté). Mais toutes les « battantes » ne songent pas à devenir concessionnaires de Renault, Peugeot ou Talbot. La nôtre, oui, parce que



Patronne de « *La Dépêche du Midi* » l'autoritaire Evelyne Baylet a maintenu le cap à gauche.

son père était — petitement — dans la partie. Il employait une dizaine de personnes, y compris sa fille, comme coursière, à 18 ans. A des études « quelconques », elle ajouta le bagage nécessaire : sténo-dactylo, notions de comptabilité.

Et, très vite, conçut le désir fou de créer une entreprise. Elle en dirige trois à présent, qui emploient cent trente personnes. Tôt mariée — son mari a sa propre affaire dans un tout autre secteur — Danièle Méchin-Damizieux trouvait que les choses ne tournaient pas très rond à l'Association des concessionnaires automobiles. Alors elle se présenta, en 1970, aux élections du bureau national, y fut élue, et siégea parmi les quinze membres du bureau. Elle avait 38 ans, trois enfants, une double activité désormais, et menait tout de front. Et quand le président de l'association disparaît, en 1979, elle assure l'intérim et songe à le remplacer.

On lui représente que, sur 35 000 concessionnaires, il n'y a que 50 femmes. Raison de plus ! Et elle est élue. C'est la première fois qu'une femme se voit investie de responsabilités nationales dans une chambre syndicale qui évoque plutôt des gaillards en bleu de travail, des bruits de moteurs et des relents de cambouis que les salons parfumés des couturiers. Il est vrai que le domaine, longtemps si féminin de la haute couture, est passé entre les mains des hommes. Mortes et non remplacées, les Vionnet, Maggy Rouff, Schiaparelli, Bruyère, Chanel...

Alors, pourquoi pas Danièle Méchin-Damizieux coiffant 35 000 « concessionnaires du sexe opposé » ?

On peut rêver et se demander, en relisant Balzac : que ferait Eugénie Grandet en 1983, riche des millions amassés par son grigou de père, héritière aussi des millions du notaire Cruchet, de l'oncle abbé et d'un mari qui avait espéré hériter d'elle ?

De quelle SA ou SARL serait-elle Mme le PDG ? Car



Fille du fondateur du « *Républicain lorrain* », Mme la PDG Puhl-Demange a su choisir le meilleur des directeurs : son mari.

Eugénie ne se contenterait pas, vu l'air du temps, de répandre l'or que lui laisseraient MM. Fabius et Cie en œuvres pieuses et en donations. La situation, si flatteuse jusqu'en 1914, de « rentière » est devenue à la fois infamante et risquée. Aussi les héritières se gardent-elles de vivre de leur héritage. Elles le font valoir, c'est plus prudent.

Il arrive aussi que l'héritage se calcule plus en prestige et en influence qu'en fifrelins, ce qui implique l'obligation pour l'héritière de faire fructifier le tout. Modèle du genre : Nathalie Hocq, PDG de Cartier International à 28 ans.

Qu'un drame soit à l'origine de cette promotion inouïe ne change rien à l'affaire : le goût d'entreprendre, d'apprendre et de réussir, la fille de Robert Hocq, PDG de Cartier, écrasé un soir de brouillard à quelques mètres de son bureau de la rue de la Paix, Nathalie le portait en elle. Tôt ou tard, son nom aurait couru Paris, Londres, New York, Genève et Tokyo comme il le court depuis près de trois ans.

Ce père, auquel Nathalie dit tout devoir, affirmait qu'il ne faut pas donner d'argent aux enfants. Enfin, pas beaucoup. Aux jeunes de se débrouiller. En travaillant, bien sûr. Même pour Nathalie Hocq, bachelière à 16 ans et qui rêve à 18 ans de posséder une galerie d'art, ce n'est pas si simple. Mais, en devenant enquêtrice de marché, elle fait l'équivalent — en plus efficace — d'une licence de psychologie...

— Ce que j'en ai bavé ! avoue Mlle la présidente-directrice générale.

Était-ce bien nécessaire, au fond ? Des bonnes études, un visage ravissant, des relations, elle possédait les ingrédients de base pour réussir. Mais elle affina ses connaissances à Havas Conseil, puis obtint de son père d'accomplir un stage chez un

conseiller financier en Suisse pour meubler sa jolie tête de tout ce qui fait fuir, d'ordinaire, des individus des deux sexes.

Robert Hocq a créé les « *Must* » chez Cartier. Un succès. Imaginez ça en français : un *devoir*, ou une *obligation* ! Tandis que la même chose en quatre lettres, surtout quand la chose est belle, il *faut* l'acheter. *You must*.

Nathalie Hocq obtient de son père un poste modeste chez Cartier, dont il est PDG. Elle s'emploiera à réunir les archives de la célèbre maison — qui compte même une alliance avec la famille de Paul Claudel — et les quatre cent cinquante ouvrages écrits sur le fondateur, Louis Cartier. Et ses soirées ne se passent ni chez Régine ni chez Castel, mais à des cours sur les pierres précieuses et leur histoire.

Elle noue d'excellents rapports avec les « anciens » de la maison, et leur fera une place de choix lorsque le conseil d'administration l'élira, à 28 ans, au fauteuil de son père. Cette couche-tard leur demande parfois de travailler la nuit avec elle, voire le dimanche, quitte à leur accorder les jours de liberté qui leur conviennent. L'important, c'est qu'ils aient comme elle la passion du beau travail. Passion qui culmina, en 1980, par une fête place Vendôme, où des pendules « mystérieuses » firent rentrer, en devises étrangères, beaucoup, beaucoup d'argent. Nathalie Hocq est fière de ce genre de performance, qu'elle doit à son énergie créatrice, mais surtout à son entente avec les artisans-artistes qu'elle a su s'attacher et stimuler.

Si la presse française a consacré une place très mince à Nathalie Hocq, en comparaison des journaux anglo-américains, c'est peut-être parce que sa carrière se fonde sur les métiers de luxe, et que le luxe français n'intéresse plus que les émirs et nos ministres des finances pour... des raisons divergentes, bien entendu.

C'est à Londres et à New York, à Washington et à Tokyo, que des indiscrets ont révélé l'attachement d'un jeune milliardaire, exportateur de tabac, pour la belle Nathalie.

Certes, elle aime à fumer de longs cigares... Mais peut-être n'est-ce pas une raison suffisante...

Ces patronnes de presse

Il est peut-être plus facile de recevoir une usine ou une exploitation forestière en héritage qu'un journal. Là où une gestion intelligente assurera une certaine prospérité, elle ne suffira pas, et de loin, à garder prestige et lecteurs au journal.

Il y avait une fois, à Toulouse, « *La Dépêche* », organe des frères Sarraut, Maurice et Albert, radicaux-socialistes influents, le second parfois ministre et toujours ministrable.

« *La Dépêche* » disposait de bureaux à Paris, et de collaborateurs remarquables et remarqués. Pas une revue de presse qui ne citât « *La Dépêche* », l'un des organes provinciaux les plus importants de France.

Sous la direction de Jean Baylet, après la Libération, le journal retrouva son audience et son rayonnement. Soutenu par une armature solide, s'honorant de signatures célèbres et d'excellents commentateurs politiques, « *La Dépêche* » avait pris parti contre de Gaulle en 1958. Mais un an plus tard, Jean Baylet était tué dans un accident d'auto.

Il laissait une veuve, née en Algérie — où Baylet avait des intérêts — qui avait enseigné le latin et le grec au collège de jeunes filles de Bône. Tenue à l'écart du journal par son mari, (« *Il était bien du Sud-Ouest, dit-elle, où l'on fait peu confiance à l'efficacité des femmes, surtout en matière « politique »* »), Evelynne Baylet se trouve du jour au lendemain la « patronne » de « *La Dépêche* ». Et cette femme blonde et menue, mais à l'esprit autoritaire, va montrer qu'elle entend bien prendre les décisions elle-même, qu'elles soient d'ordre administratif ou



Brigitte de Gastines, au milieu de ses standardistes de S.V.P., qui reçoivent quelque 5 000 appels quotidiens.

politique. Passant toute la journée à son bureau, relisant tout, tapant de son petit poing nerveux sur la table lorsqu'on lui résiste, Evelyne Baylet n'hésite pas à rompre avec les traditions du journal qui lui paraissent désuètes. Elle élimine rapidement ce qu'il reste de la famille Sarraut, y compris un neveu attaché au journal, et, par souci d'économie, finira par supprimer sa rédaction parisienne.

L'héritage de son mari, elle l'assumera aussi politiquement : conseiller général du Tarn-et-Garonne, maire de Valence-d'Agen, où elle succède à son mari, elle sera élue président du Conseil régional Midi-Pyrénées.

« Dans son fief toulousain, elle se prend pour Louis XIV », a pu écrire un journaliste mal intentionné.

Elle a su en tout cas préparer la carrière politique de son fils aussi bien que l'eût fait son mari. Jean-Michel Baylet, radical de gauche bien sûr, est député depuis 1978, et sa maman, qui a aujourd'hui 69 ans, vient de lui laisser son fauteuil de maire de Valence-d'Agen.

A l'autre bout de l'hexagone, à Metz, « *Le Républicain Lorrain* » autre héritage, poursuit sa carrière avec bonheur. Fondé par Victor Demange, vice-président jusqu'en 1933 du Comité pour la société des nations, « *Le Républicain Lorrain* », sabordé à l'arrivée des Allemands, retrouva ses lecteurs, et son succès ne tarda pas à menacer son aîné, « *L'Est Républicain* ».

En 1957, Victor Demange s'éteint et c'est sa fille, Marguerite, qui en prend la direction. Elle n'a que vingt-quatre ans, mais de solides études à l'Institut d'études politiques de Strasbourg, et un vif intérêt pour l'œuvre de son père l'ont un peu préparée à la tâche qu'elle va assumer.

Mariée depuis un an à Claude Puhl, un journaliste de trois ans son aîné, pourvu du même diplôme strasbourgeois, et collaborateur du « *Républicain Lorrain* », Marguerite Puhl-Demange n'entre pas à l'aveuglette dans ses fonctions de PDG du journal. Plus souriante et moins autoritaire qu'Evelyne Baylet, elle se garde de rien bouleverser. Ce n'est que progressivement qu'elle implante son mari, éditorialiste de qualité, d'abord rédacteur en chef adjoint, puis administrateur, avant de devenir directeur général et président du Syndicat de la presse quotidienne régionale en 1978.

Marguerite Puhl-Demange — qui signe Claude Fleury — a le goût d'écrire et accorde une place généreuse aux lettres. Elle est appelée en 1980, au conseil d'administration de TF1.

Comme pour tous les responsables de journaux, des problèmes de modernisation technique se posent parfois, mais « *Le Républicain Lorrain* » se porte bien et fait parler de lui. Mme le PDG est vice-présidente du Comité économique et social de Lorraine et membre de l'académie de Metz. Et « *Le Républicain Lorrain* » est en position d'acquérir 21 % des actions de son vieux rival nancéien « *L'Est Républicain* ». De quoi réjouir les mânes de son père...

Une femme à plumes

En 1932, M. Faggard, créateur de la branche française de la Compagnie Waterman disparaît après douze années d'efforts bien récompensés. Il laisse une veuve que la succession n'effraie pas : elle dirigera la maison, et traversera la Seconde Guerre mondiale, sans deviner — mais qui le pouvait ? — que le stylo à bille du baron Bich ruinerait le stylo à plume. Waterman encaissait 90 % des ventes de stylos aux Etats-Unis. En 1958, Marcel Bich rachète Waterman, cependant que Mme Faggard fabrique toujours les stylos à plume. Elle mourra en 1965 à 83 ans, et sa fille, Mme Le Foyer, se perd dans les remous Bic-Plumes sans trouver d'issue. Heureusement, elle a une fille, Francine.

Les stylos ne passionnaient pas Francine, mais les antiquités, oui. Elle a un magasin, ses affaires baignent dans l'huile. Elle songe à épouser un troisième mari — à vingt ans, Francine en avait déjà largué deux, mais gardé deux filles.

La mère insiste : elle n'y arrive pas, Waterman la dépasse. Tandis que Francine, si énergique... Aux arguments maternels, ceux du troisième mari, Alain Gomez, s'ajoutent et trouvent le point sensible. Bon, faut y aller, on y va ! Finie la brocante à Saint-Germain-en-Laye.

Finis aussi de s'amuser. Il faut, de toute urgence, ramener les 1 200 membres du personnel à 700, sans parler des « mandarins » du groupe de direction dont elle ne perçoit pas du tout l'efficacité. Francine Gomez n'hésite pas à trancher dans le vif pour sauver l'entreprise.

On connaît la suite : Francine Gomez, PDG de Waterman, menacé de débâcle en 1969, a fait l'an passé un chiffre d'affaires de 200 millions, racheté au baron Bich les droits de la maison américaine, et la société étend désormais les ramifications de son marché à toute la planète. Elle est une des rares à

avoir su faire face à la concurrence japonaise, en produisant ses stylos au même prix qu'eux avec une meilleure qualité.

Ce n'est pas avec les bons sentiments qu'on fait de bonnes affaires. Avec les mauvais non plus, si l'intelligence ne suit pas. Et le fait est significatif que des femmes, inventant de nouveaux métiers, choisissent comme l'ancienne journaliste Danièle Lord, de jouer les boucs émissaires dans les entreprises qui veulent se débarrasser de X, Y ou Z, et n'ont pas le courage d'opérer eux-mêmes. « Catalyser » les haines ne laisse pas indemne, et Danièle Lord avoue qu'il lui faut deux mois pour se remettre après chaque « opération ».

Pour comprendre la nature du pouvoir de Francine Gomez, il a suffi d'une récente apparition de celle-ci à la télévision : visage sec, mais rieur, voix nette, tranchante, mais de l'humour. Il s'agissait de « *La voix des chefs* ». La sienne maltraita ses collègues PDG de l'autre sexe, qui ont tenté d'adopter le style décontracté, pull montant, veste souple, mais sont bien vite revenus à leur style habituel et ont « repris leur uniforme de croque-morts ». Quant aux choses désagréables que sa fonction l'oblige à dire parfois à ses collaborateurs, Francine Gomez nous assure qu'elle fait en sorte que la blessure n'en soit pas trop grave : ils sont si vulnérables, ces bonhommes !

Madame SVP

J'ai vu naître SVP — idée vraiment géniale et d'utilité publique — parrainée par Georges Duhamel, et que dirigea pendant de longues années Yvonne Dornès, à travers les quatre ans d'occupation notamment. Qu'une autre femme en soit le PDG actuellement n'a rien qui puisse surprendre. D'autant que Brigitte de Gastines succède à son père avec lequel elle travaillait à SVP depuis onze ans.

On ne présente pas SVP aux téléspectateurs. Les « *Dossiers de l'écran* » les ont familiarisés avec le matériel et les malheureuses téléphonistes du standard qui ne savent où donner de l'oreille. Mais savent-ils que cet organisme qui vend des renseignements a fait un chiffre d'affaires de 65 millions en 1980 et progresse quand tout régresse ? Que SVP compte plus de 50 000 abonnés, qui demandent le texte d'une loi de 1901 aussi bien que le tour de poitrine moyen des femmes russes, ou japonaises, ou brésiliennes ?

Diplômée d'HEC (1), Brigitte de Gastines ne s'est pas contentée de suivre le chemin tracé. Certes SVP utilise toujours les compétences des juristes, des financiers, des techniciens de tout ordre, pour répondre aux quelque cinq mille appels

(1) Avant 1955, les jeunes filles n'avaient que leur propre « HEC Jeunes filles », fondé par Mme Sanna, pour répondre à un besoin évident.

quotidiens. Mais sa PDG a donné une remarquable extension au réseau provincial et, avec son mari, Philippe de Gastines, fait progresser à treize les « SVP International » essaimés dans cinq continents.

Philippe de Gastines en est le président. Malgré cela, ou à cause de cela, Mme la PDG et M. le Président semblent très heureux. Il est vrai que des spécialistes sont à pied d'œuvre pour résoudre toutes les difficultés, si par malchance, ils en avaient. Il suffit de prononcer les mots magiques : s'il vous plaît.

Annette Roux, la sténo-dactylo qui construit des bateaux

L'aventure d'Annette Roux commence comme un conte pour mininettes et finit comme une histoire de l'Ouest américain au temps de la grande migration.

Avec un CAP de sténo-dactylo et un sourire irrésistible entre deux fossettes, Annette Roux avait toutes les qualités requises pour faire une bonne secrétaire de direction et s'en satisfaisait fort bien. Pourtant, née Béneteau, son nom était connu de toute la Bretagne depuis 1884, l'année où son grand-père avait lancé son premier chalutier à voiles. Et l'affaire, reprise par le père d'Annette, continuait sa progression.

Son mari la pressait d'y entrer, au lieu de travailler pour des étrangers. Ses frères aussi. Car la flotte des pêcheurs s'est reconstituée, après les destructions de la guerre, et on prévoyait en 1960, un ralentissement dans la vente des chalutiers. Il fallait s'orienter vers d'autres directions.

Annette se laisse convaincre et rejoint les chantiers Béneteau de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, en Vendée, à l'heure où la famille décide de construire un 3,90 m en polyester. Les marins se méfient, mais les plaisanciers se jettent sur ce bateau bon marché. Au Salon nautique, les commandes pleuvent et Annette, promue PDG de Béneteau, se révèle excellente gestionnaire.

Jugez-en : 17 employés, 300 000 francs de chiffre d'affaires au départ ; sept cents salariés et 200 millions de CA en 1980.

Le marché américain voit apparaître un Béneteau de croisière, le *First 42*, le moins cher de tous. Et sur les chantiers navals de Saint-Gilles-Croix-de-Vie se montent les deux premiers chalutiers en plastique.

Le succès ne grise pas Annette Roux : une progression de 50 % l'an lui semble la moindre des choses. A son mari aussi, devenu directeur général. Et à toute la famille Béneteau, à peine surprise de voir choisi par la Société de sauvetage en mer l'*Antarès 750*, vedette grand sport Béneteau, qui file à près de 20 nœuds.

Mais Annette Roux est bien décidée à n'en pas rester là.

Pour développer une entreprise familiale vieille d'un siècle, le PDG des chantiers Béneteau, Annette Roux, a su s'imposer aux loups de mer.



TOUTES EN SCÈNE !

par Robert ARNAUD



Valeur féminine n° 1 du box-office américain, Barbra Streisand est devenue sa propre productrice et s'est acquis une solide réputation d'enquiquineuse.

IL y a encore quelques années, l'image de la star était primordiale, avec sa hiérarchie, son cérémonial, ses obligations. La star était élevée sur un piédestal doré par son studio grâce à une publicité habilement orchestrée, reprise par les célèbres commères comme Louella Parsons ou Hedda Hopper et par les « fan magazines ». Comme une souveraine, la star devait abdiquer toute vie personnelle et souvent toutes ambitions artistiques pour durer : une vedette n'était considérée par ses employeurs que comme une travailleuse semblable aux autres, qui pointait chaque jour au studio, et devait fournir la somme de travail que l'on attendait d'elle. Pour les femmes, à Hollywood, la discipline était féroce. Avant d'envisager une grossesse, il fallait demander l'autorisation du « big boss ». A la Warner, en 1932, Bette Davis préféra subir un avortement plutôt que d'être mise en suspension de contrat. Joan Blondell, de son côté, dut tourner, enceinte de 7 mois, une comédie

musicale, le ventre comprimé par une gaine qui manqua lui faire perdre l'enfant qu'elle attendait. N'étaient inattaquables que les dames qui avaient eu la bonne idée d'épouser leur producteur, comme Norma Shearer avec Irving Thalberg ou Jennifer Jones avec David O'Selznick, ou bien celles qui étaient notoirement entretenues par des hommes en vue : Marion Davies, comédienne nullissime « financée » par William Randolph Hearst, ou Jane Russell, « jouet préféré » de Howard Hughes.

Une espèce en voie de disparition

Pour avoir droit au « train de vie royal », à la villa de Brentwood ou de Bel Air avec piscine et à la première page des revues, les reines d'Hollywood devaient toutes s'incliner devant leurs producteurs. Et quand une « reine » comme Lana Turner

était mêlée à une vilaine histoire d'assassinat, l'industrie cinématographique l'abandonnait, même si ces messieurs du marketing pensaient que c'était une excellente publicité.

Existe-t-il encore, en 1983, des stars ? Bien sûr, mais l'espèce est en voie de disparition. D'abord pour des raisons économiques. La star était un produit fabriqué par les grands studios, préparé avec soin et dans un temps donné, dont on savait qu'il devenait rentable au bout de tant d'années consacrées à l'apprentissage, au façonnage et au lancement publicitaire. Les élues ne s'y soumettaient pas toujours de bonne grâce, mais nécessité fait loi. Ces produits de luxe, raffinés comme des parfums, coûtaient les yeux de la tête.

Ce qui explique qu'une fois décrochée la timbale — pardon, la couronne — les reines de l'écran aient pu assouvir sur les hommes des années de frustration et se comporter sur le plateau, disons-le carrément, comme de vulgaires emmerdeuses. Les caprices successifs de Marilyn Monroe pendant le tournage de « *Sept ans de réflexion* » et « *Certains l'aiment chaud* », feront dire au réalisateur Billy Wilder, qui appréciait pourtant le talent de sa vedette : « *Tout l'or du monde ne pourrait m'obliger à faire un 3^e film avec Miss Monroe. Mon psychiatre m'a dit que j'étais trop vieux et trop riche pour cela. Quand je rentre chez moi, le soir, j'ai envie de gifler mon épouse, simplement parce qu'elle est une femme !* ».

Sur le plan du caprice — sinon du talent — notre pulpeuse Brigitte Bardot n'avait rien à envier à Marilyn. Mais, pour le soulagement des metteurs en scène, elle a su sagement quitter l'écran avant que celui-ci ne la quitte.

Des noms qui fascinent depuis plusieurs lustres, il reste plusieurs représentantes, la plus fameuse étant Elizabeth Taylor. Liz a évolué par rapport à son image de marque. Rarement une actrice — et pas son studio pour une fois — a eu autant le sens du spectacle. Sa façon très ambiguë de se servir de ses maris, jouant à la fois à la femme-objet, à la dévoreuse, sans oublier une pointe d'intérêt (en forme d'un mari producteur, Mike Todd, et de multiples bijoux dont la publicité n'est plus à faire) a toujours défrayé la chronique dans les moments où sa carrière était en veilleuse. L'époux n° 6, le sénateur John Warner, n'ayant aucune chance apparente de devenir président des USA, on comprend que Liz Taylor ait préféré briser là cette union de la politique et du 7^e art.

Tout aussi saisissant le séjour en prison de Sophia Loren — autre star qui joua ainsi un des plus beaux mélodrames d'une carrière pourtant riche en la matière. Derrière cette gigantesque opération carcero-publicitaire, il y a cependant encore un homme, Carlo Ponti, et ses démêlés fiscaux. Sophia Loren victime de ces histoires de chiffres auxquelles « elles » ne comprennent rien ? Laissons-lui le bénéfice du doute mais Sophia peut tourner, triomphale, un nouveau film sous la direction de Liliane Cavani.

Recyclage aussi pour Mélina Mercouri. Cette ardente féministe, lancée le plus traditionnellement du monde par son mari, Jules Dassin, avait donné une bien étrange image du sexe prétendu faible dans « *Jamais le Dimanche* ». Maintenant qu'elle est ministre de la Culture en Grèce, Mercouri n'est plus en mesure d'affoler les hommes et se consacre aux vieilles pierres.

A côté d'elle, sa cadette Ursula Andress baigne dans une aura kitschissime en exhibant dans tous les magazines en couleur une plastique définitivement lisse et impeccable, un bébé et un jeune compagnon, comme à la grande époque des starlettes du festival de Cannes. Faute de talent, Ursula Andress, révélée par M. Macho — autrement dit James Bond — maintient haut et ferme la tradition de la femme objet.

Dernière vedette lancée par un studio — avec Ursula Andress — Raquel Welch a mieux réussi à nuancer son surnom un peu

restrictif de « plus belle fille du monde », en devenant comédienne à part entière, (ce qui a surpris plus d'un admirateur de sa plastique, cette matière s'accordant mal, d'habitude, avec les dons expressifs), en reprenant le rôle de Lauren Bacall, à Broadway, dans « *La femme de l'année* ».

Ursula et Raquel sont les deux derniers exemples de produits du star-system « réussis ». Après elles, tous les efforts tentés par des producteurs pour lancer de nouvelles stars dont le talent doit tout à Dame Nature se sont soldés, à court terme, par des échecs. Est-ce parce qu'à force d'imposer des produits plus ou moins fabriqués, le cinéma a lassé ce grand public populaire, moins gobeur qu'on ne le croit ? Est-ce parce que l'image de la femme, suivant en cela son évolution dans la société, a rendu caducs ces modèles parés de toutes les grâces et pour cela inaccessibles ? Le brushing et les dents blanches de Farrah



Nulla n'a mieux su que Liz Taylor faire servir ses démêlés sentimentaux à sa carrière. Richard Burton en sait quelque chose...

Fawcett font déjà partie des bonnes adresses du passé, tout comme les tresses « afro » de Bo Derek, malgré les efforts déployés par son mari, l'ex-comédien John Derek. Il semblerait que Tarzan ait mis au jour l'absence de talent de cette ravissante personne.

Il est évident qu'à de rares exceptions près, ces femmes-objets vivent le temps d'une rose, victimes du « coup » publicitaire dont elles sont les proies consentantes. Le public, hommes et femmes confondus, a semble-t-il fait la part du rêve. Sous les doubles assauts de la concurrence, que l'éphémère n'effraie pas pourvu qu'il rapporte, et des critiques toujours prêts à mettre leurs chroniques dans le sens de l'Histoire, les stars se meurent, les stars sont mortes !

Productrices à leur tour

Chez nous, les nouvelles vedettes sont comédiennes avant tout. Dominique Sanda espace ses apparitions à l'écran et s'entoure à la ville d'un mystère qui en fait la seule « Garbo » de sa génération. Isabelle Adjani n'est pas plus loquace sur sa vie privée, mais son sourire rassurant la rend déjà plus proche du grand public. Quant à Isabelle Huppert, vedette attirée de la Gaumont, son stakhanovisme publicitaire (qui ne nous épargne rien d'une anatomie pas franchement souriante) supprime radicalement la distance spectateur/vedette. On l'imagine

pourtant au studio avec la résignation d'une employée d'usine. Intellectuelles et indépendantes, nos nouvelles comédiennes préféreraient être privées de cinéma plutôt que d'avouer qu'un homme a pu les aider dans leur carrière. Où est la belle sincérité (et la sérénité) d'une Simone Signoret se définissant comme « la groupie d'Yves Montand » ?...

Il existe d'ailleurs aussi aux Etats-Unis une « nouvelle race » de vedettes féminines, des comédiennes à part entière, pas résignées à accepter la règle d'autrefois « Jouez et nous ferons le reste ». Jacqueline Bisset, par exemple. Découverte par Polanski et Stanley Donen (elle joua de petits rôles dans « *Cul de sac* » et « *Voyage à deux* »), cette superbe Anglaise refusa très vite de se cantonner dans les rôles décoratifs, du genre « sois belle et tais-toi », pour chercher la difficulté. Ce qui l'a menée à produire elle-même, après deux ans d'efforts, le film « *Riches et célèbres* », abusant — on devine avec quelle volupté ! — des pouvoirs jadis détenus par des mains masculines, et n'hésitant pas à renvoyer le réalisateur Robert Mulligan pour le remplacer par le vétéran George Cukor, le seul réalisateur qui ait trouvé grâce auprès de Garbo, Katharine Hepburn, Crawford, Ava Gardner, et qui se soit fait une réputation de « directeur d'actrices ». Un privilège qui lui valut d'être renvoyé — lui aussi — du tournage d'« *Autant en emporte le vent* » à la demande de Clark Gable, parce qu'il privilégiait trop Vivian Leigh et Olivia de Havilland ! Suprême traîtrise...

Même souci d'indépendance chez Barbra Streisand, qui demeure, depuis ses débuts au cinéma dans « *Funny Girl* », en 1968, la valeur féminine n° 1 du box-office américain. A l'instar de Mary Pickford dans les années 50, Streisand a fondé sa compagnie de production, les « First Artists », en s'associant d'égale à égal avec trois autres as du cinéma US, Paul Newman, Dustin Hoffmann et Sidney Poitier. On prête (on = les hommes) à Barbra la réputation d'être un tyran en jupons. On peut aisément concevoir ce genre d'humeur de la part d'une artiste qui a mis du temps à s'imposer parce que les producteurs lui trouvaient un physique « impossible ». Ce n'était certes pas une raison suffisante pour mener au bord de la dépression nerveuse ou de la démission des réalisateurs de la trempe de William Wyler ou Vincente Minnelli, dont elle ignore purement et simplement les conseils et les ordres, pour n'en faire qu'à sa tête et en rajouter — à son propre détriment — dans le cabotinage. Quant à ses partenaires, même s'ils ont l'envergure d'un Yves Montand (dans « *Melinda* »), elle ne les a jamais considérés que comme des faire-valoir.

Convaincue que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, Barbra Streisand tourne à présent une comédie musicale « *Yentel* » (musique de Michel Legrand) qu'elle dirige et interprète elle-même.

Si Jane Fonda, son égale en popularité, n'est pas encore passée derrière la caméra, cela ne saurait tarder. Un moment, on crut qu'elle ne serait que la fille de son papa. Puis on redouta qu'elle ne succombe à l'influence lénifiante de Vadim. Même son engagement public inattendu contre la guerre du Vietnam semblait inspiré par un complexe d'Electre mal soigné — Henry Fonda était très conservateur — ou par ce qu'on nommait autrefois de mauvaises fréquentations (Godard). Mais Jane, la quarantaine sonnée, sait aujourd'hui tirer le meilleur parti de dons multiples et d'une inépuisable vitalité : comédienne, elle est devenue productrice ; à son palmarès des succès comme « *Le retour* », « *Le syndrome chinois* » et... « *Comment se débarrasser de son patron* ».

Après avoir dénoncé la tyrannie des hommes et la condition de femme-objet, cette fine mouche a effectué un virage à quatre-vingt-dix degrés : la voilà qui vend aujourd'hui sa beauté intacte à ses sœurs disgraciées, et ouvre plusieurs écoles de gymnastique, les « Workout Studios », où elle donne elle-



Ardent défenseur du « lit à une place », Françoise Dorin s'est imposée au théâtre de boulevard. Mais elle ne craint pas de privilégier les « bonshommes » de ses pièces : « Ils ont plus de poids », avoue-t-elle.

même des cours. Son livre de conseils (gym, nutrition, etc.) se classe actuellement dans les dix meilleures ventes aux USA. Reconvertie dans le business, on ne sait quels rapports elle entretient avec ses anciennes camarades de lutte. En tout cas elle pousse la délicatesse conjugale jusqu'à clamer qu'elle n'est pas une femme d'affaires. Si on l'en croit, son mari, Tom Hayden, n'aime pas l'argent...

Adieu, les ouvrages de dame !

Il ne faut pas s'y tromper. Dans le pays qui a vu naître les plus grandes stars féminines, et où le matriarcat règne encore, les femmes du spectacle n'ont cependant qu'un rôle restreint là où se prennent les décisions. Les réussites de Fonda et de Streisand sont deux percées extraordinaires dans un univers jusqu'alors masculin. Mais l'infiltration des femmes et des conceptions féministes à l'écran prend parfois des voies plus subtiles. Notamment grâce à la « trahison » de mâles qui ne craignent plus d'exhiber leur faiblesse face au monstre dévorant de la « féminité ». Signe des temps qui changent, Woody Allen donne à ses interprètes Diane Keaton ou Mia Farrow des rôles de femmes plus « solides » que les hommes. Même la comédie n'est plus ce qu'elle était, et dans « *Victor Victoria* », Julie Andrews (sous la direction de son mari Blake Edwards, père de la « *Panthere Rose* ») se travestit en homme pour réussir, puis se complait dans ce déguisement, au point d'obliger son amant, macho bon teint, à passer pour un homosexuel. Qui l'eût cru de la gentille Mary Poppins ?

En France, avec des moyens bien sûr différents et plus modestes, les femmes — quoi que certaines puissent dire — ont beaucoup plus de chance que leurs consœurs américaines : on ne les empêche jamais de s'exprimer devant la caméra aussi bien que derrière.

Une petite comparaison avec la situation à l'étranger s'impose. Dans les années vingt, seules Mary Pickford (avec Charlie Chaplin et Douglas Fairbanks) et Gloria Swanson (associée à Joseph Kennedy), produisaient leurs films. Vers 1935, on ne signale qu'une réalisatrice à la MGM, Dorothy Arzner, et la scandaleuse Mae West est l'unique actrice qui s'impose comme scénariste et dialoguiste de ses propres films. Scandaleuse, Leni Riefensthal le sera, en Allemagne, en consacrant ses talents cinématographiques à un homme : Adolf Hitler, et à la défense et illustration de son régime. Il faudra attendre 1950 pour qu'une autre comédienne, Ida Lupino, passe derrière la caméra : un événement. Depuis, si Shirley Clarke s'est fait un nom dans le domaine du documentaire, Barbara Loden — épouse d'Elia Kazan — réalisant un film, l'excellent « *Wanda* », reste un cas isolé, tout comme Liliana Cavani en Italie.

Chez nous, en revanche, cette invasion a des allures d'épidémie. Notre première cinéaste célèbre, au temps du muet, est Germaine Dulac. Marie Epstein (« *La communale* ») prend le relais dans les années trente. Puis viennent, à la fin des années quarante, Andrée Feix (« *Il suffit d'une fois* », avec Edwige Feuillère), Nicole Védres (« *Paris 1900* »), les sœurs Colette et Jacqueline Audry, cette dernière parvenant à faire une carrière solide grâce à « *Gigi* », « *Mitsou* » et « *Olivia* ».

Aujourd'hui, une foule de femmes cinéastes ont suivi le chemin préparé par les films chaleureux d'Agnès Varda (« *Cléo de 5 à 7* », « *Le bonheur* »). Il faut compter avec Nadine Trintignant et Nelly Kaplan (avec sa savoureuse (« *Fiancée du pirate* »), Yannick Bellon sensibilise un grand public à des sujets féminins (le divorce, le viol, le cancer du sein), Nina Companeez exploite la veine du roman à l'eau de rose (« *Les dames de la côte* »), Charlotte Dubreuil conjugue Lelouch au féminin (« *La cote d'amour* ») et Coline Serreau, Diane Kurys, Liliane de Kermadec, Juliet Berto et d'autres (y compris Nathalie Delon) piétinent avec allégresse les institutions... pas seulement matriarcales.

Soyons-leur au moins reconnaissants de nous épargner les « recherches formelles » des bas bleus de la caméra, et les interminables méditations de Mme Marguerite Duras. Ce revirement est sensible dans les films d'une « jeune réalisatrice célèbre », Jeanne Moreau, qui après une première œuvre ouvertement féministe, « *Lumière* », abandonne lâchement ses sœurs pour retrouver l'univers masculin qu'elle a toujours préféré. Les héros de son prochain film seront Richard Gere (« *American Gigolo* ») et Nel Gibson (« *Mad Max* »). Adieu les ouvrages de dames !

Réalité typiquement française aussi, l'existence de femmes productrices, les deux premières — et les plus célèbres — restant Mag Bodard (« *Les parapluies de Cherbourg* », « *Benjamin* », « *La maison des Bories* », et à la TV, « *Les dames de la côte* », et « *Le chef de famille* ») et Christine Gouze-Renal (« *Les amitiés particulières* », plusieurs films de Bardot et récemment « *Une chambre en ville* »), auxquelles sont venues se joindre Danièle Delorme, Albine de Boisrouvray, Vera Belmont, Lise Fayolle, Michelle de Broca, etc.

Les mauvaises langues disent qu'une productrice comme Christine Gouze-Renal a toutes les facilités pour travailler, étant la belle-sœur du président de la République. Mais il est évident que toutes les productrices ont eu — et ont encore bien du mal — à se faire accepter par leurs confrères qui n'apprécient pas toujours leur réussite.

Comme le dit avec humour Mag Bodard, productrice désormais pour la télévision des séries à succès de Nina Companeez, « *Quand on perd, tout le monde est beaucoup trop content* ». Un pari qui tente certaines actrices, comme Catherine Deneuve. La perverse héroïne de la « *Sirène du Mississippi* » suivrait volontiers l'exemple d'une Jane Fonda en participant à la production de certains de ses films et en lançant une collection de bijoux.

On peut affirmer qu'à l'heure actuelle la percée opérée par les femmes est victorieuse. Dans cette profession où « elles » avaient seulement accès, autrefois, aux emplois d'imprésarios et d'attachées de presse, de scripts, maquilleuses et costumières, et où l'on ne comptait que de très rares exceptions à la règle, l'un des plus célèbres régisseurs de cinéma étant une femme, Margot Carpentier. Tous ces emplois, qui n'avaient certes rien



La comédienne et chargée de mission Marthe Mercadier (à gauche) n'a tenu que huit mois auprès d'Yvette Roudy : « *Le féminisme des passionnaries bornées m'ennuie* », a-t-elle déclaré en claquant la porte.

de sinécures, elles s'y maintiennent et supportent mal de les céder, accessoirement, à des hommes. Si le nombre des réalisatrices augmente, il n'y a pas plus de « script-boys » pour autant...

Reines du boulevard

Au théâtre, il y a toujours eu des femmes entreprenantes. Des directrices comme Marie Bell ou Simone Berriau (qui fut la première à présenter au boulevard « *Les mains sales* », « *La putain respectueuse* », et « *Le Diable et le Bon Dieu* » de Sartre) n'ont pas attendu l'ère des Ariane Mnouchkine pour faire, elles aussi, un remarquable travail. Côté auteurs, une Françoise Dorin a prouvé brillamment, à l'instar de Barillet et Grédy, Robert Lamoureux, André Roussin et Jean Poiret, qu'elle était capable d'égaliser — voire de surpasser — leur succès. Ce qui ne l'empêche pas d'avouer ingénument qu'elle privilégie les personnages masculins dans ses pièces : « *Ils ont plus de poids*, dit-elle. *Leurs mots portent mieux. Tandis que les femmes défendant leurs idées auraient l'air de tenir une conversation de salon* ».

Un avis que ne partage pas Loleh Bellon, auteur révélé ces dernières années par « *Les dames du jeudi* », « *Changement à vue* », et « *Le cœur sur la main* ». Trois succès qui ont fait de l'épouse de l'écrivain Claude Roy, comédienne discrète et militante féministe, un auteur en qui on reconnaîtrait difficile-

ment la jeune première à qui Tino Rossi roucoulait des sérénades dans « *Le Gardian* », voici 35 ans...

Au royaume des têtes d'affiche, ce sont le plus souvent des femmes qui portent les « grosses machines » du boulevard, leurs partenaires masculins étant souvent réduits à l'état de princes consorts : Jacqueline Maillan, Sophie Desmarets, Maria Pacôme, Michèle Morgan, Danielle Darrieux, Annie Cordy, Edwige Feuillère valent toutes de l'or. Certaines d'entre elles, comme Mercadier, Annie Cordy ou Annie Girardot (sa « *Revue et corrigée* » écrite par son compagnon Bob Decout ne lui a pas porté chance) n'ont pas peur de participer à la production, et Maria Pacôme — tout comme Pierrette Bruno — n'a pas hésité à s'écrire elle-même ses pièces, comme « *Apprends-moi Céline* », faute de se voir proposer des rôles à la mesure de son tempérament.

Cette indépendance croissante n'est pas seulement le fait de cette génération. Les transfuges du café-théâtre comme Anémone ou Josiane Balasko (une des seules véritables révélations comiques féminines du moment) écrivent aussi. Balasko, outre sa participation aux aventures du « *Splendid* », collabore avec le cinéaste Jean-Marie Poiré, tout en imposant à l'écran une silhouette qui est un pied de nez monumental aux canons de la beauté tels que la mode la célèbre.

Il fut un temps où certains chefs d'orchestre refusaient les femmes instrumentistes ! Cette mentalité semble elle aussi en voie de disparition. On compte plusieurs femmes chefs, et deux jeunes pianistes comme Katia et Marielle Labèque sont devenues de véritables stars. Elles ont pour cela tous les atouts dans leur jeu, et les messieurs des premiers rangs, entraînés au concert par leurs épouses, peuvent meubler leur ennui par la contemplation de ces jolies filles.

Plus seulement les diva

Dans l'art lyrique, les femmes ont toujours dominé. La diva est un personnage de légende, le ténor-vedette un peu moins : il suffit de comparer l'émotion suscitée par la mort de Maria Callas et le peu de cas fait autour de la disparition récente de Mario del Monaco. La prima donna, pourtant, évolue. Le mythe

s'humanise. Hildegard Brehrens pouponne dans sa loge entre deux actes de « *Fidelio* », et Régine Crespin raconte ses déboires sentimentaux dans ses Mémoires.

Sur la scène du rock et de la musique pop, les femmes gagnent aussi. Quand parurent les Beatles, pouvait-on imaginer voir un jour une « batteuse » dans un groupe, comme chez « Téléphone » ou « Bijou » ? Ou Sylvie Vartan, sortie de l'ombre d'Hallyday, prendre totalement en main ses shows ?

Et que dire de chanteuses comme Nina Hagen, qui fut interdite de télévision, en Allemagne, pour avoir mimé l'acte sexuel au beau milieu d'une émission pour les jeunes, ou Sapho, dont la profession de foi : « mon métier, c'est la rage », se vérifie à chaque apparition sur scène ? Ces filles spirituelles de Janis Joplin ont choisi d'en faire trop dans l'accoutrement, la dérision, la violence. Comme des sorcières qui auraient troqué le manche à balai pour un micro sur pied, elles déchirent, dépècent les derniers vestiges de leur féminité. Cela a semble-t-il un écho dans le jeune public... qui n'a pas connu, il est vrai, les aveux impudiques de la « Miss » chantant « mon homme »...

A présent qu'elles ont gagné la guerre du spectacle, les femmes s'arrêteront-elles en si bon chemin ?

L'exemple d'une Marthe Mercadier est symbolique de cette volonté d'aller plus loin encore. Tête d'affiche du théâtre de boulevard (en 1982 dans « *Diable d'homme* », avec Robert Lamoureux), vedette de télévision (ses recettes de cuisine ont même séduit les Américains), Marthe Mercadier aurait pu se contenter de jouir d'une réputation qu'elle doit à un talent très personnel. Mais voilà... Après quelques tentatives de théâtre pour les enfants, Marthe Mercadier se lança dans la production cinématographique, avec « *Et la tendresse, bordel !* ». Un triomphe, qui lui donne l'envie de s'essayer à la production théâtrale. Ce qui lui vaut au moins un succès, « *Bent* », au Théâtre de Paris. La pétulante Marthe, qui fut un temps chargée de mission auprès d'Yvette Roudy, peut se consacrer de nouveau à la scène : elle vient de quitter le ministère en claquant la porte.

Après le spectacle, la politique... On peut se demander ce qu'il restera, d'ici quelques années, aux « Bonshommes » chers au cœur de Françoise Dorin.



L'une des dernières « femmes-objets », l'héroïne de « *Butterfly* », Pia Zadora, doit tout à son milliardaire quinquagénaire de mari... et à sa chute de reins.

SOUVENIRS OBSCURS D'UN HOMME-OBJET

par Jean-Claude **GOUDEAU**



Un
homme
couvert de
femmes...
(coll. F. Laget)

TOUT enfant déjà, j'étais très beau. Ma mère m'emmenait promener en landau au square de la Trinité. Ma présence y créait quelque tumulte. Pour le moindre rechange de couches, c'était la ruée. On venait de Montholon, de Monceau et même des Tuileries pour assister au ravissant spectacle. C'était une marée de mamans envieuses poussant leur laideron à la hâte pour ne point manquer une seconde d'une cérémonie qui leur donnait ensuite à rêver.

Puis il y eut la période des culottes courtes qui, en dégageant mes mollets finement galbés et les merveilleuses attaches de mes membres inférieurs, vouaient à l'extase des dames aux regards brillants qui savouraient mes ébats.

J'étais encore insoucieux de ces émois. La conscience ne m'en vint que vers les dix ans, lorsqu'en costume de premier communiant d'alors, petit justaucorps noir taillé en pointe sur les reins et brassard de fine dentelle, je sentis dans l'église où je m'approchais de Dieu la lourde convergence des appétits charnels de toute une assistance féminine détournée, malgré moi, de l'exaltation spirituelle.

J'en fus troublé, mais l'inquiétude vint plus tard, lorsqu'il m'apparut que les mérites de mon esprit délié se trouvaient obscurcis, aux yeux du sexe opposé, par l'élégance de mon port et le charme incomparable de mes traits. Une romancière célèbre cacha dans les replis de son prix Femina le personnage d'un garçonnet idéal dont elle tentait ainsi de combattre l'envoûtement. Une comédienne blonde, en me serrant sur son sein parfumé, trahissait son bouleversement intime par des battements de cœur et une respiration soudain désordonnée.

Je devinais obscurément que ma beauté était une chape

qui, malgré que j'en eusse, étoufferait le brillant d'une intelligence aiguë et d'une personnalité hors du commun.

L'enfant éblouissant, en passant à l'âge adulte, devrait se résigner à connaître le destin tragique de l'homme-objet.

J'allais pouvoir dépenser, dans les années de l'adolescence puis dans celles de la maturité, tous les trésors d'une nature intérieure privilégiée, sans que jamais ils réussissent à percer la prison délicieuse où m'enfermait la fatalité d'un corps admirable.

Quasimodo à l'envers, mon infinie délicatesse d'âme se trouvait masquée par mon apparence et je dus renoncer aux joies d'une réussite que mon esprit étincelant méritait pour vendre mes charmes aux fantasmes grossiers des publicitaires.

On m'habilla d'abord pour vanter tel vêtement, tel parfum ou, horreur, telle marque de déodorant ; puis, la libéralisation des mœurs aidant, on me déshabilla. Je prêtai à Polnareff le modelé de mon intimité pour une affiche qui devint célèbre et Yves Saint-Laurent n'hésita pas à voler ma nudité pour s'attribuer les mérites de mes formes. Jusqu'à cette extrémité, où des agences de publicité sans scrupules me travestirent en femme pour annoncer dans d'immenses affiches que la semaine prochaine j'enlèverais le haut, puis le bas...

La cinquantaine arrivant et le temps marquant mes cheveux, mes yeux et ma taille de ses stigmates, je me croyais enfin sauvé. Lorsqu'une dame éblouie, enserrant mon visage empâté dans la coupe de ses mains, murmura en dévorant le lobe de mon oreille gauche : — Oh, ces mèches d'argent à vos tempes, comme cela vous rend plus désirable encore... »

Je renonçai alors à échapper à ma misérable condition.

ELLES PORTENT (HAUT) LA CULOTTE

par **Stéphanie LECLAIR**

DE la garçonne à la femme fatale, cheveux courts ou chevelure d'Ophélie, pantalon ou jupe, regard mutin ou chargé d'une ombre factice, elles ne sont plus un mais mille reflets de la mode d'aujourd'hui.

La confusion, ou, pour le moins, les incertitudes vestimentaires de la gent féminine traduisent un évident débat intérieur. Débat, certes, mais aussi combat. Contre qui ? L'homme, cet animal que l'on veut séduire, choquer — qu'importe — pourvu que l'on attire son regard.

Vous, monsieur, vous vous prenez à rêver aux époques où tout était simple. On exprimait son goût à sa femme ou à sa maîtresse et on les conduisait de maison de mode en maison de mode, pour décréter — en pensant à autre chose — que telle robe (de pantalons, fi !) lui allait bien. Puis on payait et sortait. La culotte, en dépit des apparences, c'était bel et bien vous qui la portiez !

Les femmes, désormais, veulent non seulement vous séduire mais se plaire à elles-mêmes et surprendre leurs rivales. Le regard de l'homme n'est plus un critère absolu. Et le travail, en imposant ses lois aux femmes, en leur donnant aussi l'indépendance financière, a sonné le glas des pontifes et des roitelets de jadis.

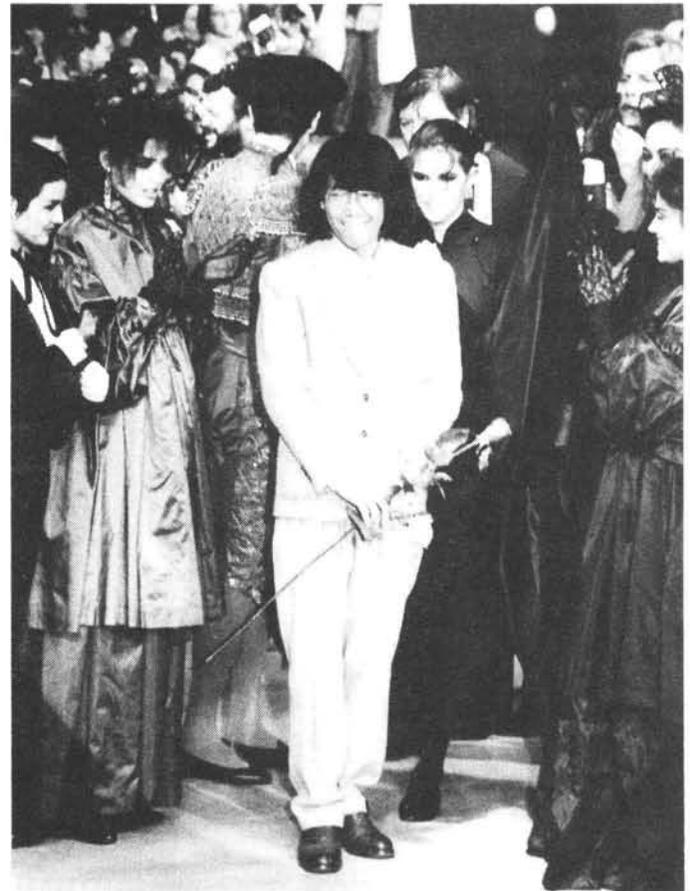
Chanel à la barre

Pendant de nombreuses années, il est vrai, un triumvirat composé de Jacques Doucet, Paul Poiret et Charles Frédéric Worth tint les rênes de la haute couture française. Ces hommes décidaient de l'emploi de telle ou telle étoffe, de l'utilisation de tel ou tel patron. Les femmes avaient pouvoir de décision dans le domaine étroit des fanfreluches, des accessoires. Elles se contentaient d'être modistes.

Tout allait être balayé par une petite tornade énergique au visage buté, Coco Chanel. Son arrivée, dans les années vingt, sonne l'heure de la liberté de mouvement, la prise d'une Bastille symbolique, et le début d'un premier duel masculin-féminin à coups d'aiguilles.

Période faste, insensée, tumultueuse de l'après-guerre. Chanel reconstruit à sa façon. Elle coupe dans les jupes aux traînes inutiles, libère la taille des femmes, prône le tailleur ; ôte des têtes figées chapeaux encombrants et ridicules, pose à leur place un bibi altier et léger ; ose des matières réservées aux hommes, vole à son amant anglais ses tweeds et ses jerseys. Face à ce raz de marée, à cette déferlante, Poiret succombe. Chanel reste seule sur les rives du succès, courageux matelot dont elle arbore d'ailleurs certains attributs : col, coloris, boutons, vestes. Ils demeurent à la base de son style.

L'ancienne provinciale s'impose à la barre du paquebot de la haute couture pendant une dizaine d'années. Puis, soudain, inspiré par Chanel, un prétendant s'avance. Une prétendante plutôt : l'Italienne Schiaparelli. Une fois de plus, Chanel sort victorieuse d'une joute cette fois entièrement féminine. A son exemple, les femmes envahissent le terrain autrefois masculin. Elles sont légion, maintenant, ces pionnières : Louise Boulan-



En dépit de sa petite taille, le Japonais Kenzo s'est imposé parmi les grands de la mode. Mais ses mannequins le regardent toujours de haut.

ger, les sœurs Callot, Grès, Lanvin, Vionnet. Chanel, cependant, demeure la reine incontestée de ces abeilles.

Le style, c'est la femme aussi

Mis au ban d'une profession qui leur était, jusqu'à Chanel, réservée, les hommes conspirent dans l'ombre. Vingt ans après le duel Chanel-Schiaparelli, vers 1950, un nouveau champion apparaît, Christian Dior.

Pendant un lustre, l'équilibre se maintient. L'arrivée de Dior dans le monde des jolies robes a permis à Chanel de refaire surface après la traversée du désert de la Libération. Dior a du talent, voire du génie. Un génie plus sage que celui de « Coco », rassurant les élégantes qui n'auraient jamais osé s'habiller rue Cambon, mais du génie tout de même. Cela stimule Chanel, elle relève ce nouveau défi.

Ce sera en réalité là son dernier sursaut. En effet, si Chanel demeure, elle n'innove plus. Quelques années après sa mort, un homme, Karl Lagerfeld, fera passer un vent d'air frais sur la

vénérable maison. Mais des messieurs en ont profité pour rattraper le temps perdu. A la suite de Dior, qui se maintient au pinacle, apparaissent Balenciaga, Fath, Piquet, Rochas. Leur contribution n'a rien de révolutionnaire : ils font vivoter la haute couture. L'imagination n'est plus au pouvoir dans les cabines d'essayage, et le duel homme-femme semble en suspens. Quoi ? Plus de cris, plus de glapissements, plus de larmes ? Plus de rages ? Si, ceux de la dernière génération de grands couturiers, de ceux qui aiment les femmes : Courrèges, Féraud (dont c'est l'adage), Lapidus. De ceux aussi qui se contentent de les parer : Cardin, Saint-Laurent, Paco Rabanne. Beaucoup d'ambassadeurs pour le bon goût français mais plus d'ambassadrices. Aucune émule de Chanel à l'horizon, des survivantes (Grès, Torrente), pas davantage.

Peut-être les femmes se sont-elles rendu compte que la haute couture était « démodée ». Elles l'abandonnent aux rêveurs ou aux hommes d'affaires, se ruent maintenant vers le secteur neuf du stylisme.

Le stylisme suggère des lignes différentes, crée un mouvement, une coupe susceptible de devenir classique par la suite. Il faut, en effet, au style, pour qu'il s'affirme, une certaine permanence. Chanel a renversé des valeurs sacro-saintes et les a remplacées par sa propre vision du corps de la femme et de ses nécessités. Il s'agit bien de la fondation d'un style. Mais elle a réservé ses innovations au domaine de la haute couture, et peu de femmes en ont bénéficié sur le moment.

Les stylistes, au contraire, ne craignent pas, eux, de divulguer leurs modèles, leurs prix sont plus abordables. Aussi, le public s'élargit-il et, avec lui, les possibilités offertes aux femmes de marquer leurs différences. Sur ce terrain, deux équipes s'affrontent, selon l'antique partage des sexes.

Dans la première, féminine, tout va très vite : Emmanuelle Khanh, Sonia Rykiel appartiennent déjà plus à hier qu'à demain : Agnès B., Chantal Thomass, Muriel Crateau, Annette Chakok ont déjà pris le relais.

Chacune de ces créatrices semble avoir réalisé un rêve d'enfant : romantique, folklorique, « sexy », ou à la « garçon-ne ». Dans ce vert paradis, aucun homme n'a sa place.

Les messieurs de l'autre « camp », les Azzédine, Daumas, Gauthier, Paulin... partent alors à la quête de leurs propres horizons et les trouvent. Ils vont y réaliser leurs fantasmes.

Claude Montana et Thierry Mugler imposent leur amour des épaules larges, des cuirs, des tissus lourds ; Kenzo — le premier Japonais à conquérir Paris — son goût pour les couleurs vives, les longueurs inédites, les superpositions. Cet homme petit, très attiré par les grands mannequins, suggère aux dames des associations de teintes gaies jugées autrefois « impossibles ».

Jean-Charles de Castelbajac, pourtant marié à une ravissante Américaine, conçoit les femmes de façon plutôt traditionnelle, quitte à glisser soudain ici ou là un soupçon de fantaisie en

imprimant des proverbes, des tableaux sur la soie de ses modèles.

La guerre du style n'a pas eu lieu. Elle a abouti à une sorte de coexistence pacifique, chacun demeurant sur ses terres, y faisant bonne garde, sans amertume ni agressivité.

Toutefois, peut-être persuadées que seule une femme est capable de bien traiter leurs problèmes — comme celles choisissant **une** gynécologue plutôt qu'**un** gynécologue — certaines clientes optent pour les productions de leurs semblables. N'est-ce pas aussi, moins consciemment sans doute, une façon de valoriser la création féminine ?

Les barons du prêt-à-porter

Deux autres races se disputent la jungle plus prosaïque, mais aux fruits tout aussi juteux, du prêt-à-porter. D'abord, les « requins » de la diffusion, qui ont divulgué des marques de luxe et ont permis à plus de femmes d'accéder aux grands noms. Ils ont ouvert de par le monde des boutiques Yves Saint-Laurent, Cardin, Lapidus, Guy Laroche, Christian Dior, etc. A l'origine de cette démocratisation des griffes autrefois réservées aux très privilégiés, des hommes d'argent, peut-être quelques femmes d'affaires, en tout cas de judicieux personnages : le textile et l'habillement réalisaient en 1981 un chiffre d'affaires de cent milliards de francs — treize milliards pour le prêt-à-porter et la confection pour dames — et assuraient un emploi industriel sur cinq, ce qui en faisait la cinquième industrie manufacturière française : un pactole !

Dans le domaine du prêt-à-porter courant, des hommes ont fait fortune, acquis une renommée par la commercialisation de vêtements sûrs. Sûrs de quoi ? De plaire à une vaste clientèle, parce qu'ils ne sont ni trop chers ni trop excentriques. Ce domaine est déserté par les femmes qui ne savent que faire dans un milieu hanté par les financiers. Les rangs maintenus serrés par Pierre d'Alby, Jean Cacharel, Daniel Hechter, Georges Rech et quelques autres ne laissent guère de place aux fragiles silhouettes de leurs consœurs. La veuve de Christian Aujard est, certes, au courant de ce problème, elle qui lutte pour la survivance de sa maison et du nom de son défunt époux. Mais en a-t-elle la stature et le sens des affaires ? Dès que le commerce pointe son nez, avec la litanie des prix de revient et du bilan, les femmes ont tendance à se replier.

Il serait intéressant de considérer les réactions de tous ces barons d'empire (nul empereur parmi eux, car il serait aussitôt mis à bas de son trône par ses pairs devenus féroces) si, tout d'un coup, une « baronne » faisait son apparition. Il sied de l'attendre et de l'espérer car nul doute qu'un jour, une lutteuse surgira, de la trempe d'une Gomez, d'une Hélène Martini ou d'une Margaret Thatcher... Peut-être aura-t-elle les yeux bridés, puisque c'est aujourd'hui du Japon que souffle le vent de la création...



Un rien
les
habille...

LA PRESSE ENJUPONNÉE

par Christian GRISEY

LA scène se situe dans un journal radical des années 1880, en cette période foisonnante de feuilles d'opinion. Maurice Talmeyr la raconte dans ses « *Souvenirs de journalisme* ». « Lorsque j'allais à l'..., entre cinq et six heures, j'y voyais souvent dans l'antichambre une jeune femme de pauvre mise qui attendait sur une chaise avec un air malheureux. Elle faisait des pauses interminables. On entrait ? Elle était là. On ressortait au bout d'une heure ? Elle était encore là. Quelquefois, elle se levait pour aller parler au caissier ou bien écoutait, patiemment, le garçon de bureau, un intarissable bavard dont elle subissait les histoires avec une figure résignée :

— M. Z... est-il là ? s'informait-elle timidement.

— Pas encore, pas encore.

« Elle s'asseyait, attendait, regardait l'horloge, voyait avec angoisse le caissier ranger ses livres, demandait « à quelle heure venait son mari », et le mari, pendant ce temps-là, installé dans la salle de rédaction, gros, gras, tranquille, fumant sa pipe, « faisait du style » devant son paquet de tabac. »

Depuis longtemps, maintenant, « elles » ont franchi l'antichambre, forcé la porte des rédactions et envahi les bureaux enfumés, les studios de radio et les plateaux de télévision. Elles y occupent parfois des positions enviées. On redoute qu'un chroniqueur du futur n'écrive, en écho à Talmeyr, un portrait du mari de la journaliste : « Mme X... est-elle là ? », etc.

Mais les misogynes les plus attardés, ceux qui ne concevaient un journal que comme un club de gentlemen britanniques strictement interdit aux femmes, ceux-là trouveront sûrement motif de satisfaction dans la vie de nos illustres contemporaines. En effet, il est rare que la réussite de l'une d'elles ne doive pas un petit quelque chose au sexe fort. « Cherchez l'homme », oui, voilà l'adage quand on parle de ces dames.

Les grandes heures de la Pythoune

C'est un diplomate, Jules Cambon, qui est à l'origine de l'une des plus belles réussites de longévité de la presse nationale. En tout bien tout honneur, précisons-le, car c'est à sa nièce Geneviève Tabouis, que l'ambassadeur met le pied à l'étrier. Elle lui sert de secrétaire alors qu'il préside la conférence des ambassadeurs, pour la signature du traité de Versailles en 1919. De ce grand moment diplomatique, elle gardera toujours une sorte de mépris pour la cuisine plus prosaïque de la politique intérieure.

Fille de peintre, Geneviève Le Quesne sort de l'École du Louvre. Elle se souvient que les Grecs chargeaient une femme, Isis, de la transmission des messages. Aussi fuit-elle d'emblée les travaux de dames dans lesquels on cantonnait les rares femmes présentes alors dans la presse écrite. Son premier reportage paraît dans « *La Petite Gironde* » en 1924. Elle y décrit une séance de la Société des Nations qui porte alors les



L'une des dernières apparitions de la « Pythoune » Geneviève Tabouis. A Londres, de Gaulle lui claqua la porte au nez... bien qu'elle rendit Hitler furieux !

illusions des peuples. C'est à « *L'Œuvre* », le grand quotidien radical d'entre les deux-guerres, que la journaliste va faire preuve de toutes ses ressources. La nièce de Cambon n'étonne plus seulement par ses toilettes et ses chapeaux, elle « ramène » de l'information indiscrète des couloirs de la SDN à Genève, dans le sillage de Briand, de la Pologne du maréchal Pilsudski, dans les bagages de Laval en route pour Moscou.

Un jaloux attribuera beaucoup plus tard son succès à une vulgaire question de progrès technique. En pleine guerre — celle de 14 — Geneviève a épousé Robert Tabouis, administrateur de la Compagnie des télégraphes, dont elle aura deux enfants. Or, expliquera le même jaloux, grâce à la position de son mari, elle pouvait user et abuser du téléphone à une époque où appeler un attaché d'ambassade à Berlin ou un homme politique à Londres n'était pas à la portée du premier rédacteur venu.

Cela ne la met pas à l'abri des traquenards de la profession.

En 1926, au moment de l'entrée de l'Allemagne à la SDN, elle rencontre le ministre des Affaires étrangères d'outre-Rhin. Celui-ci, von Schubert, ne lui cache pas que son pays n'a pas renoncé à l'Alsace-Lorraine. Elle reproduit le propos. Tollé ! Briand, l'homme de la réconciliation franco-allemande, fait venir la jeune journaliste pour la sermonner.

— Je lui explique — a-t-elle raconté — ce qui s'est passé. Il m'écoute puis, me tapant sur l'épaule :

— Allons Tabouis, vous, une nièce de diplomate, vous savez bien que la vérité ne se dit jamais ! Allez, et ne recommencez plus.

A-t-elle vraiment tenu compte du conseil ? La journaliste en garde en tout cas une méfiance certaine à l'égard des prétentions allemandes et ses articles alarmistes dans « *L'Œuvre* » lui vaudront le sobriquet de Cassandre. Hitler ? « *La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était au bal de la presse, à Berlin, en 1936. J'avais une très jolie robe « clair de lune », en fulgurante, une étoffe qui a maintenant disparu. Comme les autres journalistes, je défile devant Hitler.*

— Vous avez une bien jolie robe, Madame Tabouis, mais vos articles sont bien venimeux ! me lance-t-il. »

La légende prétend même qu'en 1938, le Führer se fâchera tout rouge en parcourant ses synthèses de presse : « On dirait que Mme Tabouis est sous ma table quand je téléphone, dans mon encrier quand j'écris ! »

Prenant le thé avec les Roosevelt, dînant à la droite de Winston Churchill, approchant même Staline, elle a connu toutes les grandes figures historiques du XX^e siècle. Un seul échec : de Gaulle. Réfugiée à Londres en juin 1940 avec sa secrétaire et son chat Lotus, elle sonne à la porte du cottage du chef de la France libre. Surprise, c'est de Gaulle en personne qui lui ouvre sa porte.

— Ah ! enfin, Tabouis, vous voilà ! Je vous attendais.

Toute prête à faire acte d'allégeance, elle demande toutefois la discrétion sur son engagement tant que sa famille se trouve en territoire occupé.

— Qu'est-ce que vous dites là ! s'emporte de Gaulle. La patrie est en danger et c'est tout ce que vous croyez bon de défendre en priorité !

Et l'homme du 18-Juin lui claque la porte au nez, Geneviève Tabouis ira donc à New York rejoindre d'autres exilés parmi lesquels Henri de Kérillis, le très belliqueux directeur de « *L'Epoque* ».

Souvent flattée, parfois choyée par les Grands, familière des milieux politiques, la Pythoune — comme l'appellent les confrères les plus persifleurs — va surtout devenir célèbre après la Libération quand le formidable essor de la radio fait connaître sa voix par les ondes de Radio-Luxembourg dans les moindres hameaux. A sa chronique consacrée aux « dernières nouvelles de demain », elle a trouvé une accroche de génie : « *Attendez-vous à savoir...* ».

Que Kroutchev ou Eisenhower poussent la facétie jusqu'à ne pas se conformer à ses prophéties, qu'importe ! Depuis le grain de sable de Cromwell, les gazetiers revendiquent le droit à l'erreur.

Les pionnières des années 30

Dans la brèche, d'autres « pionnières » s'engouffrent au fil des années trente. Certaines sont oubliées, telle George Sinclair. Elle fut pourtant la première femme à recevoir le titre de chef des informations à 23 ans dans le plus grand journal — par le tirage — de l'avant-guerre : le « *Paris-Soir* » de Jean Prouvost et Pierre Lazareff. Condisciple de Georges Pompidou à



Le couple de journalistes le plus célèbre de l'après-guerre : Pierre et Hélène Lazareff. Pour demander les conseils de son mari, la fondatrice de « *Elle* » n'avait que l'ascenseur à prendre, rue Réaumur.

Normale Sup, elle donnait alors des répétitions de latin au fils de Jules Sauerwein, le directeur des services étrangers de « *Paris-Soir* ». « *Devant son exemple, se souvient George Sinclair (1), je décidai de devenir journaliste. J'en ai parlé à sa femme, Agnès, qui lui en a touché un mot. « Eh bien, c'est chose faite ! m'a dit Jules. Vous n'avez qu'à choisir : « Paris-Soir » ou « l'Intransigeant » ? (...) Appelez-moi aux bureaux du « New York Times » (il était son correspondant parisien) pour me donner une réponse. » Comme je ne savais pas téléphoner, c'est le concierge de Normale Sup qui l'a fait à ma place... Nous étions en 1933.* »

Voilà la jeune fille, jeune agrégée sachant écrire, qu'on occupa d'abord à changer les temps des verbes entre l'édition de onze heures de « *Paris-Midi* » et celle de l'après-midi de « *Paris-Soir* ».

D'autres se lancent plus ou moins brillamment sur les traces de la sainte patronne des journalistes, la grande Séverine (1855-1929). L'amie de Jules Vallès dont la devise « *Avec les pauvres toujours, malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes, malgré leurs crimes* » ne manquait pas de grandeur, fut la première femme à effectuer des reportages sensationnels. Celui sur les grèves des mineurs « *Les entrailles de la terre* » est ainsi resté un modèle du genre.

Dans sa lignée se distingue Andrée Viollis, grand reporter au « *Petit Parisien* », avant d'aller fonder « *Vendredi* » avec des amis qui partageaient son hostilité au fascisme et au colonialisme, puis de rejoindre l'équipe du « *Ce soir* » d'Aragon.

(1) « *Pierre Lazareff à la une* », par Jean-Claude Lamy, édit. Stock 1974.

Autre grande du reportage, Dominique Auclères, qui interviewa tous les puissants de ce monde pendant plus de trente ans, pour « *le Journal* » d'abord, puis pour « *Le Figaro* ». Elle dut ses débuts en 1934 à sa parfaite connaissance du monde germanique (elle était née à Vienne) et l'appui des Brisson, ses amis d'enfance.

Pour « *l'Humanité* » des années trente, une débutante ambitieuse, Madeleine Jacob, réalise clandestinement un reportage sur l'Allemagne nazie. Dans un pays où les juifs et les communistes sont traqués, c'est un tour de force. Aux heures noires de l'Occupation, pour échapper aux persécutions, elle s'inscrit sur les registres d'une paroisse protestante. Mais elle n'en pratiquera pas pour autant, la Libération venue, le pardon des offenses.

Deux rescapées de la Résistance

Il est des destins de journalistes réputées que la guerre et la résistance ont fait éclore. Ainsi de cette lycéenne des beaux quartiers que rien ne prédisposait à faire carrière sur les champs de bataille. Tombée à 19 ans dans une souricière de la Gestapo à l'Aquarium du Trocadéro, grièvement blessée, déportée, Brigitte Friang découvre le journalisme en 1947 auprès de Malraux alors qu'elle est attachée de presse du RPF.

Correspondante de guerre en Indochine, pour mieux accomplir sa tâche, elle passe le brevet de parachutiste militaire. Désormais, on trouve cette jeune femme toute menue sur tous les terrains d'opération, carnet de notes à la main : à Dien-Bien-Phu pour le glas des espérances françaises, à Suez pour l'enterrement des puissances coloniales française et britannique.

La seconde guerre d'Indochine — la « sale guerre » des Américains — la renvoie à Saïgon comme grand reporter à la télévision. Avec son équipe, elle tombe dans les mains du Vietcong à Cholon, se voit collée au mur et n'échappe que de justesse à l'exécution.

Lorsqu'en mai 1968, la grève éclate à l'ORTF, elle s'y jette avec son impulsivité coutumière. Licenciée, elle s'attirera ce commentaire du Général :

— Dites à la dame Friang que l'on ne peut être à la fois gaulliste et contre de Gaulle.

Si c'est de la Résistance également qu'est venu cet autre grand reporter que fut Madeleine Riffaud, c'est pour le PC, elle, qu'elle a toujours milité. Toute jeune élève sage-femme, elle n'hésitera pas, sous l'Occupation, à abattre un officier allemand. Prise par la Gestapo, longuement torturée, ce n'est que par miracle qu'elle échappe à la mort.

A la fin de la guerre, présentée par Claude Roy à Louis Aragon, celui-ci l'engage comme reporter à « *Ce soir* ». Mariée un temps à Pierre Daix, rédacteur en chef des « *Lettres françaises* », Madeleine Riffaud suivra pour « *l'Humanité* » la guerre d'Algérie, puis la guerre du Vietnam où elle partagera à maintes reprises la vie du FLN dans ses maquis.

Quant à Renée Gosset, c'est en tandem avec Pierre, son mari, qu'elle exercera au lendemain de la guerre ce métier qu'on dit de « flâneur salarié », avec pour premier objectif de faire connaître aux Français cette « Amérique profonde » dont les boys ont tant contribué à notre libération.

Les commères à l'affût

Il est dans la presse américaine une chronique qui échappe rarement aux femmes : celle des potins, des indiscretions.

A leur exemple, dans notre « *Candide* » d'avant-guerre, l'acide Odette Pannetier s'était fait une véritable célébrité en choisissant chaque semaine une tête de Turc : Cécile Sorel,



Journaliste, elle charma Giscard sans froisser Mitterrand. Mais à la présidence de la Haute Autorité, Michèle Cotta dut modérer le zèle moins discret de certains confrères envers le nouveau pouvoir.

Herriot, Lifar, Paul Boncour, l'Académie en corps ou la Comédie-Française au détail.

Relançant « *France-Soir* » après la guerre, Pierre Lazareff, qui venait de vivre plusieurs années à New York, voulut avoir aussi sa « commère ». Et il lança une jeune femme pour laquelle il nourrissait alors de très tendres sentiments : Clothilde (qu'on rebaptisera Carmen) Tessier.

C'était une pétulante petite personne qui avait débuté comme employée dans une quincaillerie, avant de devenir speakerine au Poste Parisien, puis assistante de Maurice Bourdet au journal parlé. Chroniqueuse judiciaire de « *Paris Soir* » sous l'Occupation, elle se voit une première fois refuser sa carte de presse à la Libération. Sur les instances de Pierre Lazareff, elle repasse devant le Comité d'Épuration de la presse présidée par un magistrat.

— Alors, Madame, lui demande celui-ci, qu'avez-vous fait pendant la guerre ?

— Vous le savez aussi bien que moi, Monsieur le Président, j'ai rendu compte des procès que vous avez jugés.

Travaillant d'abord pour « *France-Dimanche* », elle inaugure en 1948 à « *France-Soir* » ses « *Potins de la commère* » qu'elle tiendra, avec l'appui d'une solide équipe, pendant plus de vingt-cinq ans.

C'est alors une des reines du Tout-Paris, celle qui fabrique les réputations, recevant les confidences des ministres et des vedettes, prodiguant des impertinences toujours soigneusement mouchetées.

Sa mise à la retraite brutale en 1975 la privant de cette puissance et de cette adulation intéressée, bien vite oubliée d'une société pour laquelle elle n'a plus d'utilité : c'était plus qu'elle en pouvait supporter. Cinq ans plus tard, Carmen se jetait du 9^e étage de sa luxueuse résidence de Neuilly.

C'est à Marcelle Auclair, la première épouse de l'écrivain Jean Prévost qui devait être tué par les Allemands en 1944 dans le Vercors, que la presse féminine doit son renouvellement dans les années 30. Chargée d'abord d'une page de la femme dans « *Paris-Soir* », Jean Prouvost lui demande de préparer avec



Pour une histoire de gros sous selon certains, de grosses têtes selon d'autres, Patrick Poivre d'Arvor avait défié son alter ego sur Antenne 2, la belle Christine Ockrent. Mal lui en prit. La blondeur flamande — et la cause des femmes — l'emporta sur le granit breton. Après quoi les combattants scellèrent la paix des braves. En gentlemen.

Pierre Bost un hebdomadaire : « Marie-Claire ». Elle prend modèle sur les grandes revues féminines américaines qui savent répondre à toutes les aspirations d'un grand public populaire — des soins de beauté aux conseils du cœur — mais en l'adaptant aux goûts des Françaises. La réussite est totale : à la veille de l'exode de 40, « Marie-Claire » tirait à 1 300 000 exemplaires.

Dans l'équipe de Marcelle Auclair à « Marie-Claire » figurait une jeune femme très menue, d'origine russe, Hélène Gordon. Son père avait dirigé avant la Révolution un journal à Rostov-sur-le-Don, mais c'est par le biais de l'ethnologie qu'Hélène retrouve les odeurs d'imprimerie de sa prime enfance. Alors qu'elle vient de participer en Mauritanie à une expédition de Paul-Emile Victor et de Marcel Griaule, elle cherche à placer dans un journal le récit de leur randonnée saharienne. Le directeur du Musée de l'homme recommande la jeune femme à Pierre Lazareff et le « papier » voit le jour dans les colonnes de « l'Intransigeant ».

A New York, où elle a passé les années de guerre avec Pierre Lazareff qui l'a épousée, Hélène Gordon-Lazareff a collaboré au « Harper's Bazaar », la célèbre revue féminine « up to date ». Elle rapporte dans ses valises des tas d'idées qu'elle met aussitôt en pratique dans « Elle » lancé en novembre 1945. Sa recette ? « Donner du rêve aux gens et les moyens pratiques de les réaliser. » A côté de la mode très parisianiste, de rubriques « beauté » développées et illustrées, sans oublier le « courrier du cœur », morceau de bravoure de la grand-mère Marcelle Ségal, l'hebdomadaire traite des problèmes de « la femme moderne » : vie du couple, travail féminin, livres et informations pour briller dans les dîners. Plus tard, « Elle » évoquera les sujets tabous : adultère, divorce, contraception. A ce titre, il contribuera en profondeur à cette « libération de la femme » dont on ne sait toujours pas si elle doit être portée à l'acquis du progrès.

En tout cas, le « Elle » des Lazareff — car, rue Réaumur, Hélène n'a qu'à prendre l'ascenseur pour demander conseil à Pierre — ce « Elle » est un succès : 800 000 exemplaires en moyenne entre 1950 et 1955 avec des pointes à 1 million d'exemplaires pour les numéros de « collections ». Après la disparition des Lazareff, le magazine, en perte de vitesse,

connut plusieurs directions féminines : Daisy de Galard, Simone Hendrickx et Eliane Victor, jusqu'à ce que Filipacchi, son nouveau propriétaire, le confiât finalement à l'un de nos confrères... masculins.

Tout comme le « Marie-Claire » de Prouvost, le « Elle » de Lazareff inspirera peu ou prou les nouvelles publications des deux dernières décennies. Et pour cause. Quel grand nom de la presse féminine n'a pas fait ses apprentissages dans un de ces deux titres : de Françoise Giroud à Juliette Boisriveau (« Cosmopolitan »), et à Jacqueline Demornex (« Le Figaro Madame ») en passant par le gros de la troupe des fondatrices de « F Magazine » de Claude Servan-Schreiber (Mme Jean-Louis S.S. à la ville) et Benoîte Groult (Mme Paul Guimard).

Entre les diverses branches du journalisme, il n'y a jamais de réelles cloisons. Nul ne s'étonnera donc que la presse féminine ait fait éclore d'excellents chroniqueurs politiques. Le meilleur exemple en étant Françoise Giroud, ex-script-girl, qui, de « Elle » où elle restera huit ans, gravissant tous les échelons auprès d'Hélène Lazareff, viendra aux côtés de JJ.SS créer « L'Express », y témoigner d'un esprit incisif et d'un sens assez rare du journalisme moderne. « Le soir du bouclage, racontent deux de ses anciens collaborateurs (3), seule Françoise Giroud savait poser un article à côté de sa machine à écrire et le réécrire deux fois moins long, beaucoup plus clair et sans que la pensée de l'auteur ait été trahie le moins du monde. » A la suite toujours de l'instable JJ.SS., elle se lancera dans la politique et tirera du moins de son expérience — assez malheureuse — au gouvernement un livre sur la « Comédie du pouvoir », avec des portraits dignes des « close-up » qu'elle figolait trente ans plus tôt pour « France-Dimanche ».

A son exemple, d'autres femmes ont fait une assez belle carrière dans le journalisme politique, à l'exemple de cette fine mouche de Michèle Cotta qui, sachant plaire à Mitterrand sans déplaire à Giscard, fit la belle carrière que l'on sait, et après avoir succédé à Radio-France à Jacqueline Baudrier (couvée dans le sérail gaulliste, celle-ci débuta aussi comme chroniqueur politique), a trouvé un havre plus paisible à la Haute Autorité.

Le secret de la réussite de ces dames ? S'il faut en croire Arlette Chabot, animatrice politique de « France-Inter » : « Pas un homme politique, pas un chef de parti ne raccrochera au nez d'une femme qui le dérangera chez lui en pleine nuit pour obtenir les derniers tuyaux. Journaliste homme, on l'enverrait balader. Nous pas. L'éducation, ça existe encore. »

Education ? Peut-être. Plus sûrement art de la séduction que savent fort bien exercer nos consœurs sur les politiciens plus habitués à rallier les foules que les cœurs des jolies filles.

Il serait trop long d'énumérer toutes celles qui, aujourd'hui, de la gauche à la droite, savent ainsi confesser nos élus : Catherine Nay, Christine Clerc, Josette Alia, Christine Ockrent, Jacqueline Chabridon, Sophie Huet, Sylvie Pierre-Brossolette, Michèle Ferniot, Véronique Grousset, Gislaine Ottenheimer, sans oublier Danièle Breem, Irène Allier et Nicole Kern.

Sous la courtoisie du commentaire et la naïveté apparente, elles n'ont pas leur pareil pour glisser la perfidie, le mot d'apparence anodin qui ridiculise l'interviewé. Dans ce domaine plus qu'ailleurs, elles sont souveraines. On ne le répétera jamais assez : Méfiez-vous des femmes, surtout si elles sont journalistes !

(1) « Pierre Lazareff à la une », par Jean-Claude Lamy, édit. Stock 1974.

(2) « Regarde-toi qui meurs », par Brigitte Friang (éd. Robert Laffont).

(3) « Le roman de L'Express » par Serge Scritzky et Françoise Roth (Atelier Marcel Jullian).

LE CRÉPUSCULE DES HOMMES

par Alain de BENOIST



— C'est à se
demander qui
commande ici !
(dessin de
Faizant).

LE MLF a repris à son compte une phrase célèbre d'Aragon : « La femme est l'avenir de l'homme ». Cette phrase signifie que l'homme appartient au passé — un passé dont il faut faire « table rase ». L'utopie de l'avenir sera donc « antimâle ». « *Les femmes ont, selon moi, une vocation révolutionnaire globale* », affirme Gisèle Halimi (*La cause des femmes*). Dans « *L'avènement de la femme* » (1), ouvrage dans lequel il entend faire l'« *autocritique de six mille ans d'ordre masculin* » (!), Roger Garaudy reprend à son tour avec force cette idée que les « valeurs féminines » sont les valeurs de l'avenir. « *Il appartient aux hommes, conclut-il, de prendre conscience qu'au sens le plus littéral, sans féminisation de la société, l'humanité tout entière ne peut escompter aucun avenir* » (sic).

La revendication d'égalité bascule ainsi brutalement dans l'affirmation pure et simple d'une supériorité. Paraphrasant George Orwell, on pourrait dire que, pour le néoféminisme, les deux sexes sont égaux... mais qu'il y en a quand même un qui est plus égal que l'autre !

Aux Etats-Unis, l'anthropologue gauchiste Ashley Montagu n'a d'ailleurs pas hésité, déjà, à proclamer la « *supériorité naturelle des femmes* » (2). A prendre au pied de la lettre le

(1) Ed. A. Michel, 1981.

raisonnement du MLF, il n'a d'ailleurs pas tort. Si les femmes peuvent faire tout ce dont les hommes sont capables alors que la réciproque n'est pas vraie, le sexe masculin est bel et bien le sexe inférieur. C'est ce que Maurice Clavel, dans un article publié dans « *Le Nouvel Observateur* » en 1970, qui avait fait scandale à gauche, avait lui-même remarqué. Moquant le « *principe de pure métaphysique selon lequel la capacité de la femme à créer la vie dans sa chair ne serait compensée par aucune diminution ni différence dans ses autres dons et talents* », il écrivait : « *A ce compte, il y aurait une supériorité naturelle de la femme, qui aurait tout de l'homme, rien en moins, mais quelque chose en plus.* »

La lutte contre le père

La question, en tout cas, est posée : allons-nous vers une « société des femmes » ?

La perspective peut faire sourire. Ce qu'il faut bien voir, en fait, c'est que l'exaltation des « valeurs féminines » — par ceux-là mêmes qui, souvent, déclarent en nier l'existence ! — entraîne, à l'intérieur de la société, toute une série de

(2) « *The natural superiority of women* » (New York, 1968.)

conséquences. Comme l'écrit Roger Garaudy, il y a « un style et une approche spécifiquement féminins de chacun des problèmes : de la vie économique et sociale à la politique, à la culture et aux arts, de la science à la foi ». Ce « style féminin » met l'accent sur la « modération », la « tolérance », le « pacifisme », la « douceur ». Il prêche l'« ouverture » et le « dialogue ». Soucieux de *durée* plus que d'*intensité*, il donne une importance extrême à la « sécurité », au bien-être matériel, aux valeurs économiques et marchandes. A la volonté de *grandeur*, il oppose la recherche du *bonheur*. Parallèlement, il dénonce toute ambition prométhéenne, tout désir faustien, toute volonté de puissance, comme autant de manifestations d'« orgueil » et de « cynisme ». Les valeurs masculines, la recherche du risque, du défi, l'idéal héroïque, le goût de la compétition, l'exaltation du combat, le primat de l'action, la vie considérée comme une lutte de chaque instant, sont systématiquement rabaisées, décriées, représentées comme « absurdes » ou « dépassées ».

La contestation du « principe mâle » débouche, de proche en proche, sur la remise en cause de toute forme de hiérarchie ou d'autorité. La gauche intellectuelle, acquise aux idées féministes, observe Jean Cau, a entamé la *lutte contre le père*. « Elle en traque partout l'image : Dieu, le chef, le colon, le conquérant, le professeur, etc. Et l'« Etat-patron ». Pourquoi ? Parce que le Père est l'autorité, la contrainte et la force. Contre le Père, l'intelligentsia propose donc l'alliance des fils, tous égaux, dont la mère, de guerre lasse, se fera la complice » (3).

La société « matriarcale » est précisément une « société sans pères ». S'il faut en croire le MLF, l'homme serait, par nature, du côté de l'individu d'exception ; la femme, du côté de la masse. Par nature, la femme serait plus démocrate que l'homme, quoique plus conservatrice. L'homme serait plus étiliste quoique plus révolutionnaire.

Certain christianisme progressiste, qui abandonne toute dogmatique au profit de la pastorale et s'est une fois pour toutes décidé à en revenir à l'« évangélisme » primitif, va également en ce sens. C'est le christianisme du Sermon sur la montagne, avec ses « béatitudes » égalitaires : « *Heureux les faibles d'esprit* », « *Les premiers seront les derniers* ». Roger Garaudy, lui-même exclu du PC en 1970 pour ses positions « humanistes » empreintes de « gauchisme évangélique », va jusqu'à écrire : « *Ce qui m'a toujours étonné, en lisant l'Évangile, c'est que Jésus de Nazareth n'ait pas été une femme (sic) tant les valeurs qu'il révélait rendaient à l'homme sa plénitude en déployant ses dimensions féminines, en radicale opposition avec l'ordre exclusivement masculin de son temps et de tous les temps* ».

L'axe confort-bonheur

Dans son essai sur « *L'Esprit du temps* » (Grasset, 1962), le sociologue Edgar Morin avait déjà noté, comme un fait marquant de notre époque, la « féminisation » de la culture de masse occidentale. L'axe de valeurs confort-bonheur-séduction-sécurité, remarquait-il, se substitue peu à peu à l'axe lutte-agressivité-héroïsme-affirmation de soi. Il n'est jusqu'à l'*image* omniprésente de la femme dans les médias, dans la publicité, au cinéma, etc., qui, selon lui, évoque les « grandes déesses d'Asie mineure » — par opposition aux dieux célestes et virils du panthéon indo-européen ! Bref, concluait-il, « *le sexe de notre civilisation s'imprègne de folliculine* ».

On en arrive ainsi à ce que Jean Cau a appelé le « féminoidisme » : « *Bien plus dangereux que le féminisme est son petit frère, le féminoidisme, qui, en gros, consiste à affadir*

et à enrober de flou toutes les valeurs de différence. On chante l'unisexisme, on loue imprudemment la faiblesse en feignant d'ignorer ou de ne pas voir que celle d'une société lui est toujours mortelle ; on célèbre le culte de l'indifférencié qui est pourtant celui des crépuscules propices à l'arrivée des loups ; on affirme inconditionnellement que la paix et la non-violence sont une bonne chose, même si ces paroles nous sont soufflées à l'oreille par un rusé qui se fortifie au rythme même où il nous désarme ; on érige en véritable culte le désordre des mélanges, sans comprendre qu'il nous désidentifiera et nous rendra dociles à la défaite » (4).

A l'intérieur même de la société telle qu'elle existe actuellement, bien des traits vont déjà en ce sens. Le primat donné dans le discours politique aux thèmes économiques immédiats, la magie exercée par le mot de « sécurité », l'hostilité (reflétée par les films, les spectacles, la littérature) aux valeurs héroïques, l'interdiction (dans certains pays) des



Dessin de Trez

« jouets guerriers », sont autant de données caractéristiques d'une certaine « féminisation » des structures sociales.

Enfin, dans une société qui en est venue à considérer que « l'économie, c'est le destin », et que les valeurs marchandes doivent primer toutes les autres, on ne peut ignorer le caractère essentiellement féminin de tous les phénomènes dits de « consommation ». Les « mouvements de consommateurs » sont en fait des mouvements de *consommatrices*. La femme est, en effet, la consommatrice-type. C'est elle qui, au sein de la famille, définit les grands axes de la consommation quotidienne. C'est en fonction de son goût, qui commande les recettes, que sont définis et mis au point un nombre toujours croissant de produits.

L'Europe se dirige-t-elle vers un modèle de société proche du « matriarcat américain » ? On a beaucoup écrit à ce sujet, et sans doute le commentaire doit-il rester prudent. Le « matriarcat américain » est à beaucoup d'égards ambigu. Il est de fait,

(3) « *Les écuries de l'Occident* » (Table Ronde, 1973.)

(4) *Ma misogynie* (Julliard, 1972.)

néanmoins, qu'à l'heure actuelle environ 10 % des foyers américains ont une femme comme chef de famille réel — cette proportion atteignant 38 % chez les Noirs —, et qu'environ 79 % de toute la fortune existant aux Etats-Unis se trouve entre les mains des femmes, qui possèdent aussi 65 % des titres, des rentes et des comptes d'épargne, 53 % des bons d'Etat, 45 % des biens fonciers, 80 % des sociétés d'investissement, etc. Comme le disait un jour à ses fils un industriel américain en montrant ses usines :

— N'ayez aucune crainte, tout cela appartiendra un jour à vos anciennes épouses !

Un appauvrissement pour tous

Ce matriarcat américain, exercé par polyandrie successive et qui fait de la femme une sorte de « mante religieuse », tend à confirmer le mâle dans une misogynie d'autant plus inquiétante qu'elle est constamment refoulée. Qu'elle soit une *mom'* castratrice, une petite ménagère conditionnée par le modèle de la *starlet*, ou une *career woman* sophistiquée, la femme américaine est à la fois omniprésente et perçue comme une menace latente. Aux Etats-Unis, observe Margaret Mead, « la voix harcelante de la conscience est féminine ». A mi-chemin de la « pécheresse » des fabliaux puritains et de la *vamp* de Hollywood, la femme, outre-Atlantique, représente ce qui peut rester d'autorité dans un pays dont la Constitution fait de la « recherche du bonheur » le fond même de la finalité sociale.

Certes, au fur et à mesure que la société se « féminise », la femme doit, elle aussi, se « masculiniser ». Les frontières fonctionnelles installées entre les sexes, et qui, hier encore, fondaient une féconde complémentarité, tendent à s'effacer. C'est à l'homme, toutefois, que l'on demande de faire le plus grand bout de chemin — puisque c'est sur des valeurs qui ne sont plus les siennes que la société tout entière se modèle. Tout se passe alors comme si, pour se « libérer », la femme devait renoncer à son moi sexuel, c'est-à-dire cesser d'être femme, chercher à devenir un « homme de sexe féminin » — et, en même temps, transformer l'homme en « femme de sexe masculin ».

Une telle évolution équivaut à un appauvrissement. L'homme a besoin de la femme autant que la femme a besoin de l'homme, non seulement d'un point de vue sexuel, mais aussi d'un point de vue psychologique et spirituel, pour se confronter à cette différence élémentaire qu'est la différence entre les sexes et se *bâtir* au travers d'un jeu subtil d'antagonismes et de complémentarités.

Moins l'homme est viril, moins la femme est féminine. Plus la femme parvient à un développement dans l'ordre du principe masculin, plus elle perd de la *puissance* que lui conférait sa féminité — et moins l'homme devient créateur.

Il reste heureusement le jeu des passions. Il reste l'amour. Non pas l'amour de tous — qui n'est jamais que l'amour de personne. Mais cet amour d'un être *particulier* qui est le seul moyen de parvenir à l'universel. « *Je n'ai jamais vu d'homme amoureux qui soit misogyne, dit Jean Cau. Jamais vu de femme amoureuse qui soit féministe. Ce qui prouve qu'il y a un terrain d'entente. L'amour, par exemple.* » Ainsi soit-il.



Dessin
de Dubout

LES
HORS-
SÉRIES
DU

CRAPOUILLOT

Offre spéciale

20 F L'UNITÉ OU
50 F LES TROIS
(Frais d'expédition compris)

HORS SÉRIE - N° 1
AOUT-SEPTEMBRE 1981

LE CRAPOUILLOT

PHOTOS
CHOC

INSOLITES

DEFENDUES

BOULEVERSANTES

OSEES

INEDITES

MONSTRUEUSES

SPECIAL PHOTOS

HORS SÉRIE - N° 2

NOVEMBRE-DECEMBRE 1981

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

REEDITION



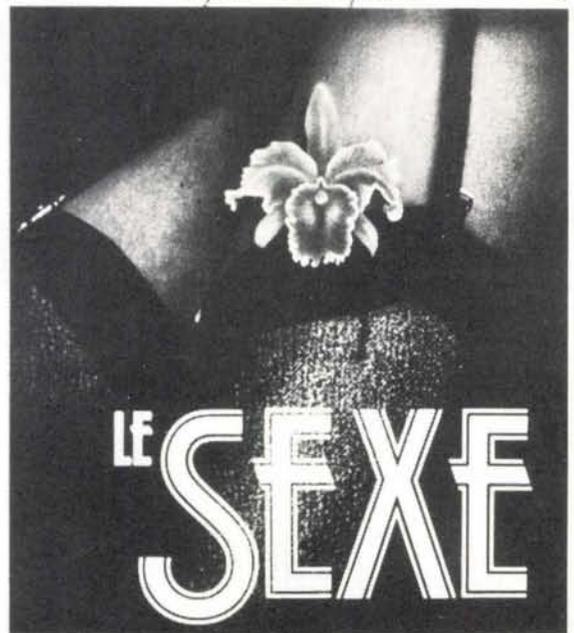
PETITE HISTOIRE DES
MAISONS CLOSES

HORS SÉRIE - N° 3

ETE 1983 • 20 F

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste



LE
SEXE

BOUDARD • DESPROGES • DORMANN •
GRAINVILLE • PAUVERT • PAUWELS • ROMI •
ROYER • SAN ANTONIO • SIMOEN • VIAN • ZWANG

LE CRAPOUILLOT

49, avenue Marceau, 75116 PARIS - 720-65-09

Nom Prénom

Adresse

— Je désire recevoir les numéros hors-série

N° 1 N° 2 N° 3

Les trois numéros

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire - chèque postal -
mandat-lettre (1) Mettre une croix dans le carré choisi

CCP 25391 74 C PARIS. France métropolitaine uniquement.

Nous n'acceptons pas les eurochèques étrangers.

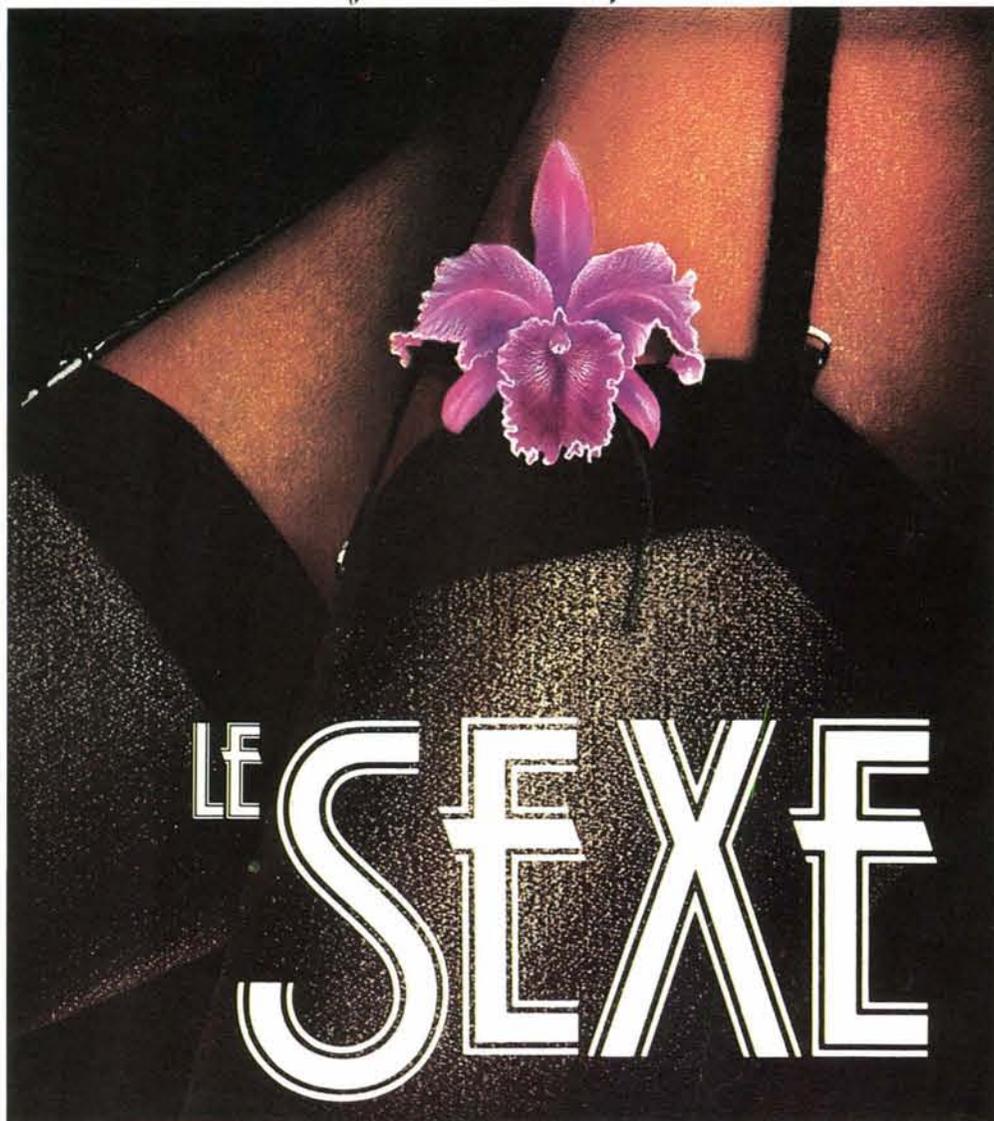
**UN NUMERO
HORS SERIE**

HORS-SERIE N°3

ETE 1983 ● 20 F

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste



**BOUDARD ● DESPROGES ● DORMANN ●
GRAINVILLE ● PAUVERT ● PAUWELS ● ROMI ●
ROYER ● SAN ANTONIO ● SIMOEN ● VIAN ● ZWANG**

**COMMANDEZ-LE A VOTRE MARCHAND DE JOURNAL
HABITUEL OU DIRECTEMENT A NOS BUREAUX**